


ESSE QVAM VIDERI
VICTOR DE LAPRADE
L'un des Quarante de l'Académie Française



OBSERVATIONS

MEDICO-CHIRURGICALES

SUR LE TRAITEMENT

DES PLAYES,

ET

SUR LA SUPPURATION DES PARTIES MOLLES.

OBSERVATIONS
DE
CHIRURGIE,

SUR LA NATURE ET LE TRAITEMENT

DES PLAYES,

Par M. CHIRAC, premier Médecin du Roi;

ET SUR LA SUPPURATION

DES PARTIES MOLLES,

Par M. FIZES, Profeſſeur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier.

*TRADUITES DU LATIN EN FRANÇOIS par M.*** Médecin.*

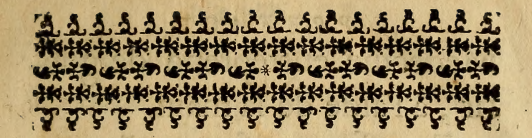


A PARIS;

Chés HERISSANT, rue ſaint Jacques; à S. Paul, & à S. Hilaire.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



PRÉFACE.

Avoir annoncé dans le frontiſpice de cet Ouvrage, que Monſieur CHIRAC eſt l'auteur de la Diſſertation ſur les Playes, dont on offre ici la Traduction, c'eſt preſqu'avoir prouvé qu'elle ne contient rien que d'utile & d'intéreſſant pour quiconque a deſſein de s'inſtruire ſur la théorie de la Chirurgie, & de ſe former des idées claires & diſtinctes, qui puiſſent lui ſervir de guides ſûrs & fidéles dans le traitement des maladies que la

Médecine entreprend de guérir, à l'aide de la main.

En effet, personne n'ignore que Monsieur Chirac étoit un de ces génies rares qui saisissent presque toujours le vrai, & dont la Nature semble avoir fait choix, pour leur révéler les plus secrets mystéres de ses opérations, & les charger, pour ainsi dire, de dissiper les nuages épais qui en dérobent l'admirable méchanique aux yeux du vulgaire, même sçavant. Né avec un esprit vif & solide tout à la fois, il ne se contentoit pas d'observer simplement les choses, il sçavoit encore faire usage de ses observations; & commençant par en tirer d'abord

ſes conſéquences les plus évidentes, & qui ſe préſentoient comme d'elles-mêmes, il ſe ſervoit de ces derniéres comme de nouveaux principes, qui, par les nouvelles conſéquences qu'il en déduiſoit naturellement, lui fourniſſoient les fondemens des plus belles découvertes.

Parmi pluſieurs Ouvrages qui ſont ſortis de la plume de ce grand Homme, il n'y en a point (ſi l'on en excepte ſon Traité des Fiévres malignes & peſtilentielles dont on vient d'enrichir nouvellement la République Médicinale,) il n'y en a point, dis-je, de plus propre à faire connoître quelle étoit

la justesse du raisonnement de notre Auteur, que la présente Dissertation. *Ouvrage qui, suivant le témoignage de Monsieur Fontenelle dans l'éloge qu'il a fait de Monsieur Chirac, par la solidité & l'abondance de l'instruction, se fait pardonner sans peine une grande négligence de style.*

Comme cette Dissertation est devenue fort rare, parceque n'ayant été imprimée d'abord qu'en forme de Thèse, qui fut soutenue publiquement à Montpellier, l'on n'en tira alors qu'un assez petit nombre d'Exemplaires; j'ai crû que ce seroit rendre service aux Etudians en Médecine & en Chirurgie,

que de leur procurer une nouvelle Edition de cet Ouvrage, qui, en même tems qu'il les mettra au fait d'une matiére assez importante par elle-même, pourra encore leur fournir de grandes vûes sur d'autres sujets, & leur faire sentir la nécessité qu'il y a de raisonner en Médecine & en Chirurgie, & de se rendre raison de tout ce que l'on y voit & l'on y fait; & combien il est dangereux de s'abandonner à une misérable routine, le plus souvent funeste pour les malades. C'est ce dont l'on pourra voir des éxemples frappans dans le Chapitre dixiéme, où l'Auteur fait voir avec combien peu de raison l'on a

coutume de mêler dans les *Digestifs* la poudre de *Myrrhe* & d'*Aloës*, & où il démontre clairement de quelle conséquence il est de varier le traitement des parties gangrénées, suivant les différens dégrés de la mortification qui s'en est emparée.

Mais comme dans la Dissertation dont il s'agit, l'Auteur s'est principalement attaché aux choses, & que son style est si dur & si négligé qu'il seroit capable de rebuter plusieurs Lecteurs; c'est ce qui m'a déterminé à entreprendre la traduction de cet Ouvrage. Voici la conduite que j'ai observée en traduisant. Je me suis attaché scrupuleusement à rendre le sens de

mon Auteur, sans m'embarrasser beaucoup de l'exprimer littéralement en François, tel qu'il étoit en Latin. C'est ce qui fait que dans certains endroits je suis entré dans un plus grand détail qu'il n'y en a dans l'original; & que dans d'autres j'ai supprimé le détail pour éviter les répétitions qui sont très-fréquentes dans le Latin, & qui seroient plus ennuyeuses dans le François. Je ne dois pas oublier d'avertir ici de la liberté que j'ai prise de changer la méthode *synthétique*, dont l'Auteur s'est servi dans l'explication des symptômes des Playes. Mais je croi que l'on me pardonnera aisément un pareil changement;

d'autant plus que perſonne n'ignore que dans un Ouvrage fait pour inſtruire, l'on doit toujours préférer la méthode *analytique*. Mais ce qui m'a ſurtout engagé à prendre ce parti, c'eſt la facilité que j'y ai trouvé à rendre, pour ainſi dire, ma traduction plus Françoiſe, en évitant la *monotomie* de ſtyle, s'il eſt permis de parler ainſi, qui régne dans l'Ouvrage Latin.

Les deux Diſſertations de Monſieur FIZES ſur la ſuppuration, que je joins ici à la ſuite du Traité des Playes de Monſieur Chirac, ſont univerſellement goûtées de tout ce qu'il y a de Médecins qui penſent. Elles contiennent une

théorie si saine, si solide, établie sur de si bons principes, puisqu'elle a pour fondemens une connoissance éxacte de la méchanique de l'œconomie animale, & qu'elle pose sur un grand nombre de faits de Pratique; elles sont d'ailleurs si rares, & écrites dans une langue si peu familiére à ceux qui auroient le plus de besoin de faire leur profit des excellentes instructions dont elles sont remplies, que j'ai tout lieu d'espérer que l'on ne me sçaura pas mauvais gré de les avoir traduites en notre langue.

Quelques Critiques ne manqueront pas sans doute de trouver à redire au titre de cet Ou-

vrage ; il leur paroîtra ridicule que l'on donne le nom d'*Observations de Chirurgie* à trois Dissertations, qui ne renferment que des généralités ; l'une sur les playes, & les deux autres sur la suppuration. Ils s'écrieront que le mot d'*Observation* en matiére de Chirurgie, est consacré pour signifier des cas particuliers de maladies ; & que l'on ne peut l'employer, lorsqu'il s'agit de matiéres purement théoriques. Quelques spécieuses que paroissent ces objections, je pourrois me contenter de répondre que ce n'est que par le conseil de très-habiles gens que j'ai hazardé un titre aussi paradoxe : mais comme

une pareille ſolution ne ſeroit guéres perſuaſive pour quelques eſprits trop prévenus en faveur de leurs propres déciſions, & qu'ils ne m'en croiroient peut-être pas ſur ma parole; il faut tâcher de les convaincre par des raiſons. Je remarquerai donc d'abord, que preſque tout ce que Monſieur Chirac avance dans ſa Diſſertation, n'eſt fondé que ſur les obſervations que l'on avoit faites avant lui, ou qu'il avoit fait lui-même ſur les Playes. Car à commencer par le premier Chapitre qui traite de la *nature* & de la *différence* des Playes; ſur quoi portent ces différences que l'on y établit? ſi ce n'eſt ſur l'obſervation. Il en

eſt de même des *accidens* des Playes dont l'Auteur fait l'expoſition, & dont il donne l'explication phyſique dans le deuxiéme & le troiſiéme Chapitre. Les expoſés de chacun de ces *ſymptômes* ſont autant de récits circonſtanciés de ce qui s'obſerve dans les playes. Les *ſignes diagnoſtcs & prognoſtics*, dont l'Auteur parle dans les Chapitres cinq & ſix, ne ſe tirent pareillement pour la plûpart, que de ce que l'on obſerve, ſoit dans la léſion des fonctions, ſoit dans la qualité des matiéres qui ſortent de la playe; ſoit dans la nature, la forme, & l'étendûe de la playe & des inſtrumens qui l'ont produit;

ſoit dans le tempérament du bleſſé ; ſoit enfin dans le caractére des accidens qui accompagnent la bleſſure, ou qui y ſurviennent. Tout ce que l'Auteur propoſe ſur le traitement des Playes, tant ſimples que compoſées, dans le reſte des Chapitres ſuivans, eſt ſi évidemment fondé ſur l'obſervation, ou plutôt n'eſt qu'une ſuite d'obſervations que lui avoit fournies une longue & heureuſe pratique, que cela n'eſt pas capable que je penſe à démentir le titre que j'ai donné à cet Ouvrage.

Je m'en rapporte aux Lecteurs attentifs, intelligens, & impartiaux, pour juger ſi c'eſt

avec moins de raiſon que les Diſſertations de Monſieur Fizes méritent le nom d'*Obſervations*. Il n'y en a aucun, qui après une mûre réfléxion ne conviendra que chacun des articles de ces Diſſertations ſont autant *d'obſervations*. Ces obſervations ne ſont pas à la vérité détachées les unes des autres, & pour ainſi dire, iſolées ; telles que ſont celles qui compoſent nombre de Recueils, que l'on peut comparer à juſte titre, à un amas confus de matériaux de toutes eſpéces, qui, s'ils étoient arrangés par quelque main habile, formeroient un ſuperbe édifice.

Celles de Monſieur Fizes

tiennent toutes les unes aux autres ; & à l'aide d'un raiſonnement ſolide qui les unit, elles concourent mutuellement à l'établiſſement d'une Théorie ſolide & inébranlable, ſans laquelle il eſt auſſi impoſſible à un Chirurgien de ſe conduire comme il faut dans le traitement des playes, des tumeurs, & des ulcéres, qu'il le ſeroit à un Pilote d'éviter, ſans le ſecours de la Bouſſole, les écueils d'une mer dangereuſe.



APPROBATION de Monsieur WINSLOW, *Docteur, Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur Royal, & de l'Académie des Sciences.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Manuscrit numeroté 871. & intitulé *Observations de Chirurgie*, &c. par M. Chirac.... & par M. Fizes.... Les originaux de ces Traités sont d'autant plus utiles au Public, qu'ils viennent de si célébres Auteurs. La Traduction m'en a paru être faite avec connoissance entiére de ces matiéres. Et je n'ai rien trouvé qui en empêche la permission d'être imprimé; en foi de quoi j'ai signé ce sixiéme jour de Décembre 1741.

WINSLOW.

DISSERTATION



DISSERTATION

SUR LES PLAYES,

Dans laquelle on éxamine ſi les liqueurs aqueuſes rendues déterſives par des Sels, doivent être employées préférablement à tous autres médicamens ſarcotiques, composés d'huiles & de graiſſes, pour procurer la cicatrice dans les playes, lorſqu'elles ont ceſſé de ſuppurer.

****

CHAPITRE PREMIER.

De la nature & des différences des Playes.



N entend par le mot de *Playe* en général une déſunion, ou comme l'on dit communément, une ſolution de continuité quelconque dans les

parties du corps organisé ; c'est cependant un usage reçu parmi les Médecins de n'appeller du nom de *playes* que les solutions de continuité qui arrivent dans les parties molles, & spécialement celles qui sont produites par l'action de corps durs & pesans, jettés, lancés, ou appliqués aux parties molles du corps de toute autre façon capable d'en détruire l'union. C'estpourquoi l'on a exclu du nombre des playes toutes les divisions des parties molles, qui ont pour cause le mouvement insensible des liqueurs renfermées dans le corps même, ou qui sont occasionnées par l'application extérieure de quelques liqueurs corrosives, & on leur a donné le nom d'*Ulcéres*.

La différence de la méthode qu'il faut employer dans le traitement des playes & dans celui des ulcéres, nous fait voir que

ce n'eſt pas ſans fondement que les premiers Auteurs de la Chirurgie ont diſtingué les unes d'avec les autres ; c'eſt par la même raiſon qu'ils ont mis une diſtinction entre la ſolution de continuité qui arrive aux parties ſolides du corps humain, c'eſt-à-dire, aux os, & entre les playes & les ulcéres des parties molles ; car quoiqu'elle dépende également des mêmes cauſes, elle éxige néanmoins un traitement bien différent. Sur ce principe nous appellerons *playe*, avec les Anciens, toute ſolution de continuité des parties molles du corps humain produite par l'impulſion de corps durs & peſans ; & nous lui donnerons le nom d'*ulcére*, lorſqu'elle aura été occaſionnée par l'action de liqueurs renfermées dans le corps même. Nous nous ſervirons du nom général de *fracture*, pour ſignifier la diviſion des parties ſolides cauſée

par le choc de corps durs, & nous nommerons *carie* la ſolution de continuité que les humeurs devenues acres & corroſives auront produit dans les os.

Comme les playes dont nous entreprenons de traiter ici, tant par rapport à la théorie qu'à la pratique, ont des formes différentes, à raiſon des corps qui les ont cauſé; ou pour mieux dire, comme ces corps agiſſent différemment pour produire la déſunion des parties molles; il ne ſera pas hors de propos de rapporter quelques différences eſſentielles que l'on remarque dans les playes. En effet, ou les playes ont été faites par des inſtrumens tranchans ou pointus, qui occaſionnent la diviſion des parties en agiſſant comme un coin: nous appellerons ces ſortes de playes *inciſions* ou *picquûres*. Ou bien les playes ont été faites par des corps qui ne ſont ni

pointus ni tranchans, mais qui n'agiſſant que par leur maſſe, & étant pouſſés avec viteſſe contre les parties molles, les compriment fortement ſuivant la ligne de direction du mouvement qu'ils ont reçu, & rompent ainſi l'adhéſion & la cohérence qu'elles avoient avec leurs voiſines : nous donnerons à ces playes le nom de *meurtriſſures* ou de *contuſions*; telles ſont celles qui ſont faites par des armes à feu, ou par des coups de pierre, de bâton, &c.

La différence des playes ne ſe tire ſeulement pas de celle des inſtrumens qui les ont fait, mais encore de celle des parties qu'ils ont bleſſés; car il y a des playes qui paroiſſent à la vûe, & ſont en effet plus ſimples; d'autres plus compoſées; & les unes & les autres demandent des remédes différens : c'eſtpourquoi nous diſtinguerons les playes en *ſimples* & en

composées. Nous établirons trois espéces de playes simples. La *premiére* sera de celles où les parties sont seulement ou picquées, ou coupées, ou contuses. La *seconde* comprendra celles où il n'y a que la peau d'entamée, ou dans lesquelles supposé qu'elles pénétrent plus avant, il n'y a aucune déperdition de substance, ni d'ouverture de gros vaisseaux. Enfin la *troisiéme* espéce de playe simple, sera de celles qui ne sont accompagnées d'aucun fâcheux symptôme. Nous établissons pareillement trois classes de playes composées. Dans la *premiére*, les parties sont ou picquées & coupées tout à la fois, ou même encore contuses & meurtries. Dans la *seconde*, non-seulement la peau est entamée, mais il y a encore plus ou moins de déperdition de substance, où il se trouve quelque gros vaisseau, quelque nerf, ou quelque tendon d'intéressé. La

troiſiéme & derniére claſſe des playes compoſées, eſt de celles qui ſont faites par un inſtrument envénimé, ou qui ſont accompagnées de ſymptômes fâcheux, comme d'inflammation, de grande douleur, de démangeaiſon, de cuiſſon, &c.

CHAPITRE SECOND.

Des ſymptômes des Playes.

I.

COmme les parties molles ne peuvent pas être coupées, que les vaiſſeaux qui en compoſent la tiſſure ne le ſoient auſſi, & par conſéquent qu'ils ne laiſſent échapper le ſang qui coule dans leur cavité; l'on voit évidemment pourquoi les playes faites par inciſion ſont accompagnées d'hémorrhagie. Et comme la quan-

tité du ſang qui aborde aux parties, ou qui en revient par les vaiſſeaux, eſt proportionnée (toutes choſes égales) au diamétre de ces vaiſſeaux ; il s'enſuit que plus les vaiſſeaux coupés ſeront gros, plus l'hémorrhagie ſera conſidérable.

I I.

Dans les playes faites par contuſion, l'épanchement du ſang n'eſt jamais ſi abondant que dans celles qui ſont faites par picqûre ou par inciſion : la raiſon de cette différence vient de ce que les vaiſſeaux n'étant point coupés dans les contuſions, mais étant rompus & déchirés, leurs extrémités ne demeurent pas entiérement ouvertes ; car ayant été meurtries, froiſſées, briſées, & pour ainſi dire cautériſées par l'impétuoſité des corps qui les ont frappé, elles ſe ſont contracté & reſſerré de maniére que le ſang ne trouve pas la même facilité à s'échapper par

leurs orifices, que par ceux de vaiſſeaux bien ouverts, & qui ont conſervé leur diamétre naturel.

III.

Les parties molles ne peuvent être coupées, picquées, ou contuſes, ſans que les nerfs qui entrent dans leur tiſſure, ne ſoient fortement comprimés: or les nerfs ne ſçauroient être comprimés, agités, ou tiraillés, qu'il n'arrive auſſitôt un reflux impétueux vers le cerveau du ſuc nerveux qu'ils contiennent, & que la ſubſtance médullaire de ce viſcére n'en ſoit violemment ébranlée, & même que la partie de cette ſubſtance vers laquelle ſe fait le reflux ne ſoit en danger de ſouffrir une ſolution de continuité, ce qui eſt la véritable cauſe de tout ſentiment douloureux; l'on comprend donc par-là, que les inciſions, les picquûres, & les contuſions doivent être accompagnées de douleur. Cette dou-

leur est plus ou moins vive, suivant que les nerfs des parties blessées sont plus ou moins tendus; car il est constant que plus les fibres nerveuses ont de tension & d'élasticité, plus elles sont susceptibles des agitations & des vibrations qui leur sont communiquées par l'action des corps qui font effort sur elles: d'où il arrive que les esprits animaux refluent avec plus de force & de vitesse vers leur source, & produisent ainsi une douleur plus aigüe. C'est par cette raison que les playes des tendons, des membranes, des ligamens, ou même des tégumens, sont beaucoup plus douloureuses, que celles des muscles & des glandes; le tissu nerveux de ces derniéres parties étant beaucoup plus lâche, que celui des premiéres.

IV.

Dans les picquûres & dans les incisions, les lévres de la playe

& les parties voiſines ſe gonflent & ſe tuméfient néceſſairement par les raiſons ſuivantes. Auſſitôt qu'une partie a été picquée ou coupée, non-ſeulement les fibres nerveuſes, mais encore les vaiſſeaux qui la compoſent & qui ont été coupés, ſe retirent par leur reſſort naturel, ſe racourciſſent, ſe froncent, & prennent aux environs des lévres de la playe un arrangement différent de celui qu'ils avoient dans l'état naturel; ce qui fait qu'ils gênent & compriment les vaiſſeaux voiſins; & en conſéquence forment un obſtacle à la liberté de la circulation du ſang & de la lymphe dans les lévres de la playe: de-là il arrive que la quantité de ſang & de lymphe qui devoient ſe porter naturellement dans les vaiſſeaux qui ſont froncés & retirés, auſſi-bien que dans ceux qui ſont comprimés, n'y trouvant plus un libre

paſſage, reflue dans les vaiſſeaux lymphatiques & ſanguins du voiſinage ; & augmentant le volume des liqueurs qui y ſont déja contenues, force leur diamétre, les diſtend, les gonfle & les tuméfie, & par une ſuite néceſſaire, les lévres de la playe & les parties d'alentour.

De plus, les raiſeaux vaſculeux qui ſe trouvent dans les lévres même de la playe, ou aux environs, étant diſtendus, doivent comprimer ceux qui leur ſont voiſins, ou du moins leurs productions, & offrir ainſi une réſiſtance au ſang qui eſt pouſſé vers les lévres de la playe ; d'où il eſt aiſé de comprendre comment le retour du ſang par les veines étant interrompu, ſans qu'il ceſſe pour cela d'en aborder continuellement de nouveau par les artéres, comment, dis-je, tous les plexus vaſculeux des environs des lévres

de la playe se gonflent, & forment une tumeur qui gagne de proche en proche, & s'étend jusqu'à des parties fort éloignées de la playe même.

Cette tumeur est accompagnée de chaleur, de rougeur, de pulsation, de fiévre; & par conséquent d'inflammation, puisque celle-ci consiste dans la réunion de tous ces accidens. Pour trouver la cause de tous ces symptômes, il suffit de faire attention que le sang qui séjourne dans les bords de la playe & aux environs, laisse échapper insensiblement les parties les plus subtiles & les plus mobiles qui lui donnoient sa fluidité; qu'ainsi devenu plus épais, les parties salines qu'il contient sont rapprochées les unes des autres, & forment des molécules plus grossiéres, ce qui arrive aussi aux parties sulphureuses. D'un autre côté, les esprits animaux sont

déterminés à couler avec d'autant plus d'abondance vers la partie ſouffrante, qu'ils en ont été repouſſés plus violemment vers le cerveau : ces eſprits étant ainſi portés en grande quantité dans la cavité des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, ſe mêlent aux humeurs qui y ſont arrêtées & épaiſſies ; & comme autant de petits coins extrémement mobiles, ils les agitent, & les mettent dans un mouvement de fermentation d'autant plus violent, que ces parties fermentatives ont acquis plus de maſſe (s'étant réunies pluſieurs enſemble par leur ſéjour) qu'elles n'en avoient dans l'état naturel. Or la chaleur ne dépend que du mouvement des parties fermentatives embarraſſées dans des parties ſulphureuſes ; & plus le mouvement de ces parties eſt violent, plus auſſi la chaleur eſt grande : il n'eſt donc pas étonnant que les

parties fermentatives du sang qui séjourne dans les lévres d'une playe, étant agitées beaucoup plus rapidement qu'elles ne l'étoient avant la blessure, excitent un sentiment fâcheux de chaleur vive & brûlante.

C'est de ce même mouvement de fermentation que dépend en partie la rougeur des lévres de la playe ; je dis en partie, car la plus grande abondance du sang qui y aborde y entre aussi pour beaucoup ; puisqu'il n'y a que les parties qui sont arrosées de sang qui paroissent rouges. Pour revenir à la fermentation, il est certain que plus elle est grande, plus elle écarte les globules rouges du sang les uns des autres ; & que par conséquent ceux-ci présentant plus de surfaces aux rayons de lumiére, en réfléchissent aussi un plus grand nombre. Mais comme personne n'ignore que la viva-

cité d'une couleur ne dépend que du plus grand nombre de rayons qui ſont réfléchis, l'on voit par-là comment le plus grand degré de fermentation qui arrive au ſang arrêté dans les lévres d'une playe & dans les parties voiſines, doit rendre la couleur rouge de ces parties plus vive.

Pour ce qui eſt de la pulſation douloureuſe qui ſe fait ſentir dans les lévres de la playe, & aux environs, c'eſt une ſuite néceſſaire de l'obſtruction ou de la compreſſion des rameaux artériels qui s'y diſtribuent : car le ſang abordant continuellement par les gros troncs d'artéres, & ne pouvant continuer librement ſa route dans leurs ramifications, il s'accumule dans ces troncs, & les diſtend; les parois artériels ainſi diſtendus, ſouffrent un nouveau degré d'extenſion à chaque contraction du cœur, & battent plus fortement que de

coutume ; ce battement violent ébranle & donne des ſecouſſes alternatives au ſang qui eſt engorgé dans les vaiſſeaux des lévres de la playe & des parties voiſines, & par conſéquent excite une douleur qui n'eſt point continüe, mais qui ſe fait ſentir par repriſe, & à chaque pulſation des artéres.

Enfin la fiévre ſe joint à tous ces accidens, parceque le ſang arrêté dans les bords & dans les parties voiſines de la playe, ne peut fermenter plus violemment, ſans que pluſieurs de ſes parties ne ſe faſſent paſſage par le moyen de quantité de petits vaiſſeaux de communication, dans les veines qui ne ſont ni comprimées ni engorgées, & que de-là elles ne ſoient portées au cœur avec le ſang qui y retourne. Ce mélange de parties fermentatives avec la maſſe du ſang doit altérer le mouvement de fermentation qui lui

est naturel, & doit l'augmenter au point, que toutes les fonctions de l'économie animale en seront dérangées : or c'est ce mouvement-là même qui constitue l'essence de la fiévre.

V.

Il y a des playes qui deviennent œdemateuses, c'est-à-dire, ausquelles il survient une enflure molle, transparente, insensible, & qui lorsqu'on la presse avec le doigt en conserve l'impression pendant quelque tems. Cet accident arrive dans les sujets dont le sang contient naturellement beaucoup de sérosité ; car un sang ainsi constitué ne peut pas séjourner aux environs des bords d'une playe, que la grande quantité des parties aqueuses dont il est chargé, ne se sépare d'avec la partie rouge, ne s'échappe, & ne s'extravase à travers les tuniques des vaisseaux. Ainsi cette sérosité étant extra-

vaſée ſe répand çà & là, abbreuve pour ainſi dire, & imbibe le tiſſu des bords de la playe & des parties voiſines, quelque ſerrées & tendues qu'elles ſoient d'ailleurs. Lors donc que l'on comprime des parties ainſi relâchées & amollies, il ne faut pas s'étonner qu'elles réſiſtent ſi peu à l'impreſſion des doigts; mais qu'au contraire elles leur cédent & en retiennent les veſtiges juſqu'à ce qu'elles ayent eu le tems de reprendre leur état naturel. Ces mêmes parties deviennent auſſi tranſparentes; puiſqu'étant déja naturellement blanches par elles-mêmes, elles offrent encore par l'écartement de leurs fibres élémentaires les unes des autres une entrée plus facile aux rayons de lumiére qui les viennent frapper. Enfin, elles ne ſont preſque pas ſenſibles ni douloureuſes: car les extrémités des nerfs qui s'y diſtribuent ſont auſſi relâ-

chées par la ſéroſité qui les inonde ; ce qui produit l'extravaſation des eſprits animaux hors de leur réceptacle naturel ; & par conſéquent en empêche le reflux vers le cerveau , d'où cependant dépend entiérement la ſenſibilité des parties.

VI.

Dans les perſonnes qui ont naturellement le ſang acre & bouillant , les playes ſont accompagnées d'éryſipéle , c'eſt-à-dire , que la tumeur des bords de la playe eſt moins élevée , & plus ſuperficielle ; mais en même tems elle eſt plus rouge , plus enflammée, plus douloureuſe, elle excite un ſentiment plus vif de chaleur, & comme de brulure , & il ſe forme deſſus aſſez ſouvent de petites veſſies, qui contiennent une ſéroſité fort acre. La qualité particuliére du ſang de ces ſortes de ſujets , eſt la ſeule cauſe de tous

ces accidens : car il est hors de doute que plus les principes du sang sont exaltés & dans un grand mouvement, moins ce fluide est disposé à perdre sa fluidité ; d'où il suit que venant à rencontrer un obstacle aux environs des lévres d'une playe, il doit s'échapper plus aisément par le moyen des vaisseaux collatéraux dans les troncs veineux ; & par-là s'accumuler en moins grande quantité dans les raiseaux vasculeux qui se distribuent aux environs de la playe : par conséquent la tumeur qu'il formera aura un très-petit volume. Il est pareillement incontestable qu'un sang tel que celui dont nous parlons, doit fermenter avec bien plus de force, que ne le feroit un sang plus onctueux & plus balzamique : ainsi la chaleur qui se fait sentir dans les playes étant proportionnée, comme nous l'avons fait voir ci-dessus, au degré

de fermentation du ſang ; c'eſt une conſéquence néceſſaire qu'en même tems que la tumeur eſt plus ſuperficielle, elle ſoit auſſi accompagnée d'une plus grande chaleur. C'eſt encore par la même raiſon, qu'elle eſt plus douloureuſe : car plus la fermentation du ſang eſt violente, plus auſſi eſt grande la force avec laquelle les particules ſalines & acres qu'il contient ſont pouſſées contre les parois des vaiſſeaux ; d'où s'enſuit une irritation plus vive & plus ſenſible. Enfin la ſérosité de ce même ſang chargée de parties ſalines, & très-diſpoſées à fermenter, venant à s'épancher ſur le corps mucqueux, & s'y accumulant peu à peu, détachera inſenſiblement par ſon volume & par ſon mouvement de fermentation & de raréfaction l'Epi-derme d'avec la peau, la ſoulevera dans différens endroits, & y formera de petites veſſies, (c'eſt-à-dire,

des Phlycténes) que nous avons dit survenir quelquefois dans les playes.

VII.

L'on observe dans les playes faites par des instrumens contondans tous les mêmes symptômes, que ceux qui accompagnent les playes faites par incision ; car tout ce qui est capable d'empêcher le mouvement du sang & de la lymphe dans les lévres d'une playe, comme le font le desséchement & le froissement qu'ont souffert les vaisseaux dans une contusion, doit produire tous les accidens que nous venons de rapporter.

VIII.

Dans les playes qui sont fort douloureuses les malades sont travaillés d'insomnies par la raison suivante. Tout le monde sçait que la *veille* ne dépend que de la tension des tuyaux de la substance médullaire du cerveau &

des nerfs qui en partent, pour ſe diſtribuer aux organes du ſentiment & du mouvement; que cette tenſion ne dépend à ſon tour que du mouvement continuel des eſprits : l'on comprend donc que tout ce qui ſera capable d'agiter, & de mettre en mouvement les eſprits animaux qui ſont contenus dans la ſubſtance médullaire du cerveau, & de les déterminer à en parcourir tous les détours, & à couler dans tous les nerfs du corps, produira cette tenſion ſi néceſſaire pour tenir les ſens, tant externes qu'internes, dans un éxercice continuel. C'eſt préciſément ce que fait une violente douleur par le reflux des eſprits animaux qu'elle occaſionne des parties ſouffrantes vers le cerveau.

IX.

Ce même reflux des eſprits animaux peut nous ſervir à expliquer pourquoi dans les playes extrémement

extrémement douloureuſes, toutes les parties ſont plus ſenſibles qu'à l'ordinaire ; il eſt certain que la ſenſibilité des parties ne dépendant que de leur tenſion, plus la tenſion ſera grande, & plus grande auſſi ſera la ſenſibilité : il eſt pareillement conſtant que la tenſion des parties eſt d'autant plus grande, que les eſprits animaux ſe portent en plus grande abondance dans les nerfs qui s'y diſtribuent. Or le reflux des eſprits animaux qui ſe fait d'une partie ſouffrante vers le cerveau où ils ſe filtrent, les détermine à couler plus abondamment dans les autres parties : c'eſt ce qu'on ne peut révoquer en doute ; car il eſt évident que les eſprits animaux ne peuvent refluer, qu'ils ne repouſſent vers leur ſource tous les courans d'autres eſprits qu'ils rencontrent ſur leur route, & qu'ils ne les obligent de ſe détourner, &

d'aller grossir laquantité de ceux qui se portent dans d'autres parties, ce qui ne peut se faire sans qu'ils n'augmentent aussi la vitesse de leur mouvement.

X.

Cette plus grande abondance d'esprits animaux qui sont poussés vers les parties dans les playes fort douloureuses, est la cause qui allume la fiévre dans ces sortes de playes; car comme nous l'avons fait voir ci-dessus, la fiévre ne consiste que dans l'augmentation de la fermentation du sang: & rien n'est plus propre à produire cette augmentation, qu'une plus grande quantité d'esprits portés dans le sang ou dans la lymphe, par le moyen des veines ou des vaisseaux lymphatiques, qui les reprennent des extrémités des parties lorsqu'ils y sont parvenus.

X I.

La douleur dans les playes eſt quelquefois ſi aigüe, qu'elle occaſionne le délire ; ce qui arrive par l'agitation extraordinaire des eſprits, qui étant repouſſés vivement vers le cerveau, ſe portent irréguliérement çà & là, & retracent tout à la fois les impreſſions que pluſieurs objets différens ont imprimé dans différentes parties de ce viſcére : d'où s'enſuit une confuſion d'idées vagues & mal arrangées ; leſquelles s'offrant toutes enſemble à l'ame, donnent lieu aux jugemens faux & abſurdes qu'elle forme.

X I I.

Les mouvemens convulſifs, ſoit de tout le corps, ſoit ſeulement de quelques-unes de ſes parties, ſont encore un autre ſymptôme que la douleur violente attire aſſez ordinairement dans les playes : ce qui ne doit pas paroître

extraordinaire, ayant vû par tout ce que nous avons dit juſqu'ici, qu'un des effets de la douleur eſt de produire l'irrégularité du mouvement des eſprits, & étant convaincu d'ailleurs que les mouvemens convulſifs, qui ne ſont autre choſe que des contractions involontaires de différens muſcles, ne reconnoiſſent point d'autre cauſe que le cours précipité & irrégulier des eſprits animaux. Et comme les playes des nerfs & des tendons ſont accompagnées de douleurs beaucoup plus vives & aigües que celles des parties charnues; il eſt facile de comprendre pourquoi la fiévre, le délire, & les mouvemens convulſifs arrivent plus fréquemment dans les premiéres que dans les derniéres.

XIII.

La douleur dans les playes eſt quelquefois ſi grande, que le malade tombe en défaillance & en

syncope. Pour trouver la raison de cet accident, il faut faire réfléxion que la défaillance & la syncope viennent de ce que les esprits ne coulent qu'avec peine, ou même cessent de couler entiérement dans les parties ; ce qui dépend quelquefois de la contraction du cœur qui se fait trop foiblement, ou même point du tout. Cela posé, voici la méchanique par laquelle la douleur poussée jusqu'à un certain point, peut causer une syncope. Les esprits déterminés alors en grande abondance vers les parties, sont cause que les fibres nerveuses qui les composent se contractent fortement : cette forte contraction exprime le sang & la lymphe des extrémités de leurs vaisseaux, & les chasse promtement dans les veines : par-là la vitesse & la quantité du sang qui retourne à l'oreillette & au ventricule droits du cœur, se trouvent

augmentées considérablement ; l'oreillette & le ventricule droits accablés, pour ainsi dire, par le volume du sang, se distendent outre mesure, & restent ainsi distendus sans pouvoir se contracter, & fournir au ventricule gauche le sang qui lui est nécessaire pour en faire la distribution dans le cerveau & dans toutes les autres parties du corps : le cerveau ne recevant plus que très-peu de sang, la sécrétion des esprits animaux diminue ou cesse bien vîte ; la distribution ne s'en fait plus qu'imparfaitement dans les parties ; celles-ci privées d'un fluide qui faisoit toute leur force, tombent dans l'inertie & dans la relâchement, & par une suite nécessaire l'animal tombe en défaillance.

XIV.

Il pourra même arriver quelquefois que cette disposition à la foiblesse, occasionnée par la

violente douleur d'une playe, excite le vomissement des matiéres renfermées dans l'estomach ; & voici comment. Le ventricule, suivant ce que nous avons établi dans l'article précédent, reçoit moins d'esprits animaux dans une pareille disposition ; par conséquent le ferment nécessaire à la digestion est moins actif, les alimens ou leurs restes ne sont ni dissous ni broyés comme il faut ; ils forment une liqueur épaisse, dont les parties sont grossiéres ; & qui frappant par leurs masses salines les parois extrémement sensibles du viscére qui les renferme, causent un sentiment d'anxiété & de douleur dans la région de l'estomach, une véritable Cardialgie : de-là les esprits sont repoussés avec force du ventricule vers le cerveau ; d'où par une suite nécessaire des mouvemens sympatiques qui s'observent entre les dif-

férentes parties du corps, ils sont renvoyés dans les nerfs du Diaphragme & des muscles de l'Abdomen : ces muscles entrant dans de violentes contractions, compriment le ventricule ; & le pressant de toutes parts, obligent les liqueurs qu'il renferme, à s'échapper promtement par toutes les ouvertures qu'elles rencontrent sur leur chemin. Ainsi le ventricule ayant deux orifices, un supérieur, l'autre inférieur, les matiéres seront chassées avec force par l'un & par l'autre; avec cette différence, que le Pylore ou l'orifice inférieur étant d'un plus petit diamétre que le supérieur, la plus grande partie des liqueurs contenues dans l'estomach sera repoussée dans l'Œsophage, pour être ensuite rejettée par la bouche ; c'est ce que l'on nomme *vomissement*.

CHAPITRE III.

Où l'on continue d'expliquer les ſymptômes des Playes.

XV.

COmme tous les ſymptômes dont nous avons parlé juſques ici, tels que la Fiévre, le Délire, les Mouvemens convulſifs, la Chaleur, la Rougeur, & la Pulſation douloureuſe des parties bleſſées, ne ſont produits que par le mouvement de fermentation contre nature, dans lequel le ſang entre à l'occaſion d'une playe; il eſt aiſé d'expliquer pourquoi tous ces accidens augmentent quelques jours après que le malade a été bleſſé. C'eſt toujours une ſuite de l'épanchement du ſang hors des vaiſſeaux des bords de la playe, ou de ſon ſéjour, & de ſa coagu-

lation dans les différens raiseaux superficiels formés par ces vaisseaux : car les parties fermentatives de ce sang, venant à se rapprocher les unes des autres par la dissipation qui se fait des parties les plus volatiles dans lesquelles elles étoient étendues, elles forment des molécules plus grossiéres ; & par conséquent en fermentent d'autant plus vivement. Or plus la fermentation du sang est violente, plus il se raréfie, plus il occupe d'espàce dans les vaisseaux ; ce qui, en distendant & en tiraillant les fibres élémentaires, irrite & ébranle les filets nerveux qui se distribuent aux lévres de la playe, & occasionne par-là un reflux plus impétueux des esprits vers le cerveau ; & par conséquent excite une douleur plus aigüe ; d'où s'en suivent tous les symptômes mentionnés.

XVI.

Le ſang qui ſéjourne dans les playes, acquiert au bout de quelques jours plus de conſiſtance qu'il n'en avoit ; il perd ſa couleur rouge, & ſe change en une liqueur lymphatique d'un blanc ſale, que l'on nomme du *Pus*. Cette métamorphoſe reconnoît encore pour cauſe le mouvement de fermentation, qui arrive au ſang arrêté dans les bords de la playe ; car les parties volatiles, tant ſalines que ſulphureuſes, étant diſſipées par ce mouvement, les autres parties du ſang forment une liqueur épaiſſe : de plus la violence de ce mouvement briſe, atténue, diſſoud, & diſſipe même la partie globuleuſe du ſang, de laquelle il tient ſa couleur rouge ; ainſi il ne reſte plus qu'une humeur lymphatique, dont les parties étant plus rapprochées par la diſſipation des parties ſéreuſes, elle paroît ſous la

forme d'une liqueur épaiſſe qui n'eſt plus grumelée comme étoit le ſang ; mais d'une conſiſtance égale, d'une couleur blanchâtre, qui eſt en un mot de véritable pus.

XVII.

Comme le ſang retenu dans les extrémités des vaiſſeaux des lévres d'une playe, ne peut pas ſe changer en pus, que le mouvement extraordinaire de fermentation qui a produit ce changement, n'applique fortement contre les parois des vaiſſeaux pluſieurs parties ſalines qu'il a dégagées des guaines, pour ainſi dire, qui les enveloppoient ; ces parties, comme autant de petits coins ou de limes, détruiront & rongeront le tiſſu des vaiſſeaux : par conſéquent, ſuivant la définition que nous avons donné d'un Ulcére, toute playe dont les bords enflammés viendront à ſuppurer, ſe changera en ulcére.

XVIII.

Les playes faites par contuſion tombent aſſez ſouvent en mortification, ce que les Grecs appellent *Gangréne* ou *Sphacéle*, qui ne différent l'un de l'autre que du plus ou moins; la gangréne étant le premier dégré de mortification, & le ſphacéle le dernier. Quelques réfléxions ſur ce qui ſe paſſe dans ces ſortes de playes, vont nous découvrir pourquoi elles ſe terminent de cette maniére. Les vaiſſeaux & les nerfs qui ſe diſtribuent dans une partie, ayant été briſés, froiſſés & meurtris par un inſtrument contondant, le cours ordinaire des eſprits animaux dans les nerfs de ces vaiſſeaux, & leur mélange avec le ſang qu'ils renferment, eſt interrompu; la fermentation naturelle du ſang qui n'étoit entretenue que par cet abord continuel des eſprits, & qui eſt ſi néceſſaire pour lui procurer

une diſpoſition particuliére, qui le rende propre à toutes les fonctions qu'il doit éxercer tant qu'il circule librement; cette fermentation, dis-je, ceſſe entiérement, & ſe change en un mouvement de corruption qui transforme le ſang en une ſanie épaiſſe, toute differente du Pus. Outre cela, les parties ſalines les plus fixes de ce ſang ainſi corrompu, étant dépouillées des autres parties ſalines plus volatiles & plus ſulphureuſes qui les enveloppoient dans l'état naturel, & qui en émouſſoient l'action, deviennent en état de ronger les vaiſſeaux & la ſubſtance des parties voiſines; & cela non pas de même que le feroient des liqueurs corroſives, mais comme un cautére qui brûle & deſſéche, faiſant évaporer les parties les plus ſubtiles à meſure qu'il détruit les parties ſolides, & ne laiſſant après lui que les parties terreuſes & ſulphureu-

ſes les plus maſſives. Par tout ce qui vient d'être expliqué, l'on comprend comment la corruption du ſang arrêté dans une playe faite par contuſion brûle, pour ainſi dire, les vaiſſeaux & le tiſſu des bords de la playe; cette eſpéce de brûlure criblant d'une infinité de petits trous les parties ſur leſquelles elle a agi, c'eſt une néceſſité que les rayons de lumiére étant abſorbés comme dans autant de vuides, ne ſoient point réfléchis, & qu'ainſi la partie bleſſée paroiſſe noire. Il eſt aiſé d'ailleurs de concevoir que des parties deſſéchées comme nous venons de le dire, perdent leur reſſort naturel, & deviennent inhabiles à remplir aucune de leurs fonctions ordinaires; c'eſt-à-dire, qu'elles ne reçoivent plus de nourriture, qu'elles deviennent inſenſibles; enfin, qu'elles ſont mortes ou preſque mortes: tous ſignes qui dénotent la

préſence de la Gangréne ou du Sphacéle.

XIX.

Les playes faites par contuſion ne ſont pas les ſeules ſujettes à ſe terminer par la gangréne; la même choſe arrive à toutes les autres playes de quelque maniére qu'elles ayent été faites, lorſqu'elles ſont accompagnées d'une grande inflammation, laquelle produit pour-lors ſur les nerfs le même effet qu'y produiroit une contuſion. Car le ſang qui gonfle & diſtend fortement les vaiſſeaux, comprime les nerfs qui leur ſont entrelacés : de-là s'enſuit l'interruption du cours des eſprits animaux dans ces nerfs; & par conſéquent la perte du ſentiment, & la ceſſation des autres fonctions dans les parties auſquelles ils ſe diſtribuent: de-là auſſi la putréfaction que contracte le ſang qui ſéjourne dans les bords de la playe, & ſon chan-

gement en une humeur épaisse & corrosive, qui ronge & cautérise la substance des parties, & y attire une entiére mortification.

X X.

Il est assez ordinaire de voir survenir une *Diarrhée*, lorsque les playes suppurent ou commencent à suppurer. Ce flux de ventre est produit par la résorption des parties salines & acres du pus dans les vaisseaux sanguins. Ces sortes de parties mêlées avec le sang, le dissolvent & le font tomber en colliquation; c'est-à-dire, qu'elles le réduisent en une sérosité plus ou moins saline, selon le plus ou moins d'acreté du pus qui s'est formé dans la playe. Le sang ainsi dissous se porte dans les intestins, organes naturellement destinés à filtrer une pareille sérosité âcre & saline; il en augmente la sécrétion: par-là les fibres intestinales sont irritées plus vivement, & obligées de se

contracter plus fortement & plus fréquemment pour chasser les excremens, & avec eux cette même sérosité saline qu'ils ont séparé; d'où s'ensuit une Diarrhée.

Cette diarrhée est quelquefois bilieuse : car le pus repompé dans les vaisseaux peut non-seulement dissoudre la partie lymphatique du sang, mais aussi la bile qui y est mêlée, & lui communiquer plus d'acreté. Celle-ci devenue plus fluide & plus stimulante, se sépare en plus grande quantité; & coulant plus abondamment que de coutume dans l'intestin *Duodenum*, elle augmente par son irritation le mouvement péristaltique des intestins : par-là elle est déterminée plus promtement vers le *Rectum*; & se mêlant avec la sérosité, & lui communiquant une couleur jaune, elles sont chassées ensemble hors du corps, sous le nom de *Diarrhée bilieuse.*

XXI.

Dans les playes fort douloureuſes telles que ſont celles des tendons, des nerfs, des articulations, ſoit qu'elles ayent été faites par contuſion, ſoit qu'elles ayent été faites par inciſion, l'on reſſent par tout le corps des *horreurs* & des *friſſons*, qui ſont quelquefois ſuivi d'une fiévre violente & aigüe, accompagnée de délire, de ſoif ardente, de vomiſſement, & de mouvemens convulſifs. Tous ces accidens ſont autant de ſuites du chagrin & de la triſteſſe, qui s'emparant d'un malade qui ſouffre beaucoup, rallentiſſent le cours des eſprits animaux vers l'eſtomach : de-là les alimens ſont mal digérés, & ſe changent en un chyle acide ou ſalé-acide, qui étant mêlé avec le ſang, l'épaiſſit & diminue ſon mouvement naturel de fermentation ; de-là par conſéquent le réfroidiſſement des par-

ties extérieures du corps chaque fois que le malade prend des álimens, puiſque la chaleur ne dépend entiérement que de la fermentation du ſang.

De plus, ces parties acides ou ſalées-acides du chyle, qui produiſent l'épaiſſiſſement du ſang, en embarraſſant ſes parties ſulphureuſes, dans leſquelles elles ſont engagées par une de leur pointe, nagent dans la ſéroſité de ce même ſang par leur pointe oppoſée qui eſt libre: d'où l'on voit qu'elles ne peuvent pas être emportées par le courant de la circulation, qu'elles ne bleſſent & n'irritent les fibres nerveuſes qu'elles choqueront; & ainſi qu'elles ne cauſent un ſentiment fâcheux, comme de picquûre; d'où s'enſuivront autant de reflux d'eſprits animaux vers le cerveau, qui ſeront déterminés en plus grande quantité, mais irréguliérement, vers d'autres par-

ties, & produiront des contractions aussi irréguliéres dans différens muscles, & comme des espéces de tremblement dans les parties, qui est ce qu'on appelle des *frissons.*

Ce n'est pas tout ; ces mêmes parties acides ou salées-acides engagées dans les parties sulphureuses du sang, & nageant dans la sérosité, rencontrent à la fin après plusieurs circulations répetées les parties salines acres qui y sont confondues depuis long-tems : or ces principes ne sçauroient se rencontrer, qu'ils ne fermentent ; & cela d'autant plus fortement, qu'ils ont plus de masse que n'en ont naturellement les particules fermentatives du sang : par conséquent la fiévre succédera bientôt à l'*horreur* & au *frisson* qui accompagnent les playes douloureuses.

XXII.

Dans les playes dont nous venons de parler, le foye s'enflamme quelquefois, & l'on apperçoit tous les ſignes de cette inflammation, comme la douleur & la tenſion de l'hypochondre droit, une fiévre ardente, le délire, une ſoif intariſſable, & un abcès dans la partie même. Tout cela arrive, parceque le chyle mal conditionné & aigre, comme nous l'avons dit, épaiſſit non-ſeulement le ſang, mais encore toutes les humeurs récrémentitielles; ſurtout celles qui ſont graſſes & viſqueuſes, telle qu'eſt la bile : d'où s'enſuit l'obſtruction du pore biliaire, dont les ramifications étant diſtendues compriment les vaiſſeaux ſanguins qui leur ſont proches, & oppoſent par cette compreſſion une grande réſiſtance au ſang, qui abordant continuellement, rompt enfin les vaiſſeaux qui refuſent de

lui donner paſſage ; & s'épanchant dans toute la ſubſtance du foye, s'échauffe par ſon ſéjour, & forme une tumeur inflammatoire dans ce viſcére.

CHAPITRE IV.

Du Diagnoſtic des Playes.

QUoique les playes ſe faſſent aſſez connoître d'elles-mêmes, & qu'on découvre aiſément l'endroit de la peau qui a été bleſſé ; il eſt cependant difficile, ſurtout dans celles qui ſont faites par des inſtrumens pointus ou par des armes à feu, d'en déterminer l'étendûe, & quelles ſont les parties qui ſont endommagées : car plus la bleſſure faite par un coup d'épée ou par une bale de mouſquet eſt profonde, & plus il eſt difficile de s'aſſurer de la grandeur de la playe, & des parties bleſſées. En

effet, d'abord l'on eſt en doute ſi la bleſſure a pénetré dans l'intérieur de quelque cavité, comme celle du bas ventre, de la poitrine, de la tête, & ſi les viſcéres qui y ſont renfermés ſont bleſſés, ou non. Cependant comme il eſt abſolument néceſſaire de connoître tout cela pour juger du caractére, de la grandeur, & du danger d'une playe; la premiére choſe que l'on doit faire lorſqu'on eſt appellé auprès d'un bleſſé, eſt d'éxaminer dans quelle partie eſt la playe, & ſi elle eſt profonde: car, par éxemple, ſi la bleſſure pénetre dans la cavité de la poitrine, c'eſt une marque que quelqu'une des parties renfermées dans cette cavité eſt bleſſée, ſoit les poulmons, ſoit le cœur. Il en eſt de même des autres cavités. Secondement, il faut faire attention aux fonctions qui ſe trouvent léſées depuis la bleſſure; car lorſ-

qu'une

qu'une partie perd ſon action en conſéquence d'une bleſſure, il y a grande apparence que cette même partie a ſouffert quelque léſion : par éxemple, lorſqu'on obſerve dans une playe de tête un aſſoupiſſement ou un délire, l'on a lieu de croire que le coup a intéreſſé le cerveau, ſi la playe eſt profonde; ou que la ſubſtance de ce viſcére eſt comprimée par quelque os du crâne qui eſt enfoncé, ou par du ſang extravaſé; & ainſi des autres. Néanmoins comme les fonctions d'une partie peuvent être dérangées, ſans que cette partie ſoit endommagée en aucune façon; il faut bien s'aſſurer par l'éxamen de la ſituation de la playe, ſi les parties ſouffrantes ſont affectées par elles-mêmes, ou ſeulement par ſympathie: car, par éxemple, le délire & les mouvemens convulſifs ſurviennent quelquefois à des playes de tendons, ſans que

le cerveau ſoit bleſſé pour cela ; mais cela arrive par la communication des nerfs.

La qualité des matiéres qui ſortent par l'ouverture des playes, ſert auſſi à faire juger de l'étendûe & du plus ou moins de danger de ces ſortes de playes. C'eſt ainſi que dans une playe de poitrine ſi le malade crache du ſang, c'eſt un ſigne que les poulmons ſont bleſſés : de même dans une playe du bas ventre, ſi les gros excrémens ſortent par la playe, l'on peut aſſurer que les gros inteſtins ſont ouverts. Pareillement, lorſque l'urine ſort d'une playe du bas ventre, l'on eſt certain que la veſſie a été bleſſée. Si le ſang eſt de couleur vermeille, & qu'il ſorte alternativement par jets, c'eſt une marque qu'il y a quelque artére ouverte : au contraire, s'il eſt d'un rouge foncé obſcur, & s'il ſort d'un mouvement toujours égal, pour-lors il y a une veine de bleſſée.

Les accidens particuliers, & surtout l'espéce de douleur qui accompagnent les playes, indiquent aussi la partie qui a été blessée : car une douleur aigüe & comme perçante, démontre que ce sont des nerfs ou des tendons qui sont affectés ; au lieu qu'une douleur sourde fait connoître que ce sont des parties charnues qui sont offensées. Pour ce qui est des changemens qui surviennent aux playes, l'on en reconnoît le danger ou l'utilité par les signes suivans. Lorsqu'une playe devient de plus en plus douloureuse, & qu'elle excite un sentiment de chaleur plus vif, cela annonce que les lévres de la playe sont prêtes à suppurer ; car cette chaleur & cette douleur ne sont produites que par la corruption fermentative du sang qui est arrêté dans les vaisseaux des lévres de la playe. Que si la douleur augmente jusqu'au point de devenir

aussi aigüe que celle qui accompagne les brûlures ; alors c'est un signe que la fermentation du sang qui séjourne dans la playe, est portée jusqu'à son plus haut degré, & qu'elle a tellement dévelopé les parties salines, que les vaisseaux en sont rongés, & pour ainsi dire brûlés ; qu'ainsi ils deviennent incapables de remplir leurs fonctions, c'est-à-dire, qu'ils tombent en mortification : & par conséquent c'est une marque que la gangréne ne tardera pas à s'emparer des lévres de la playe ; ce dont on sera encore plus assuré, lorsque ces mêmes lévres deviendront froides ; car cela ne sçauroit arriver sans que la fermentation du sang ne soit absolument supprimée dans la playe, & sans que l'abord des esprits animaux ne soit tout-à-fait interrompu : or c'est en quoi consiste la mort des parties.

CHAPITRE V.

Du Prognoſtic des Playes.

IL ne ſuffit pas pour le Médecin & pour le Chirurgien, après avoir éxaminé la nature & l'étendûe d'une playe, d'y appliquer des remédes convenables ; il faut encore qu'ils s'aſſurent de la maniére dont elle ſe terminera : il faut qu'ils prévoyent quelles ſont les playes qui ſont mortelles & incurables, & quelles ſont au contraire celles qui ſont ſuſceptibles de guériſon. Car outre qu'une connoiſſance éxacte de toutes ces choſes les met plus en état de travailler au rétabliſſement du malade, & de pourvoir à ſes beſoins ſpirituels & temporels, elle leur eſt encore abſolument néceſſaire pour faire en Juſtice des rapports qui n'expoſent point les Juges à punir

l'innocent, & à abſoudre le coupable.

Pour rendre plus clair tout ce que nous avons à dire ſur ce ſujet, nous allons donner d'abord les définitions d'une playe mortelle, & d'une playe qui peut ſe guérir. L'on dit qu'une playe eſt mortelle ſimplement & par ſa nature, lorſque le bleſſé en meurt pour l'ordinaire en très-peu d'heures ou de jours, quelque choſe que l'on puiſſe faire, & quoique ſon ſang ſoit d'ailleurs bien conſtitué, & qu'il obſerve un bon régime. Je dis *pour l'ordinaire*; car de ce qu'il y a certaines playes dont quelques perſonnes ont échappé par un bonheur ineſpéré, cela ne doit pas empêcher de les caractériſer de playes mortelles : il ſuffit pour cela qu'elles le ſoient le plus ſouvent, & que ce ne ſoit que fort rarement que l'on en guériſſe. L'on dit au contraire, qu'une playe eſt

ſuſceptible de guériſon, lorſqu'elle peut ſe conſolider par l'uſage de remédes convenables, pourvû que d'ailleurs le ſang ne ſoit point vitié, & que le malade obſerve un bon régime. Je dis lorſ*qu'elle peut*; parceque, quoique la mauvaiſe qualité des humeurs du bleſſé, & les fautes qu'il commet dans l'uſage des ſix choſes non naturelles rendent ſouvent mortelles des playes qui de leur nature n'étoient point dangereuſes, & pouvoient aiſément ſe guérir, ce n'eſt pas une raiſon pour les regarder comme réellement mortelles.

I.

Ces principes poſés ; comme l'abord des eſprits animaux dans toutes les parties eſt abſolument néceſſaire pour entretenir la vie, il eſt évident que toutes les playes qui empêcheront cet abord, ſeront certainement mortelles ; par conſéquent les playes conſidéra-

bles du cerveau & de la moelle de l'épine doivent être rangées dans cette classe : car rien n'est plus propre à intercepter la distribution des esprits, que la compression qu'elles occasionnent sur l'origine des nerfs, ou que l'inflammation & la putréfaction qu'elles y attirent.

II.

Comme la circulation continuelle du sang dans toutes les parties n'est pas moins nécessaire à la vie que la distribution des esprits, toutes les playes qui seront capables d'empêcher cette circulation seront mortelles aussi : telles sont toutes playes du cœur, petites ou grandes ; car dans les playes de cet organe il arrive de deux choses l'une, ou que l'inflammation qui y survient l'empêche de se contracter & de chasser le sang dans toutes les parties, ou que le sang s'épanchant en grande

quantité par la playe, n'enfile plus la route des artéres.

III.

Les playes conſidérables du Poulmon dans leſquelles les gros vaiſſeaux ſont bleſſés, auſſi-bien que celles du Diaphragme quoique petites, doivent être regardées comme eſſentiellement mortelles ; parcequ'elles empêchent les unes & les autres la libre entrée de l'air dans les poulmons. Les premiéres, par l'extravaſation de ſang qui ſe fait dans la poitrine, lequel comprimant la ſurface externe du poulmon, ne lui permet pas de ſe dilater. Les derniéres, par la violente douleur qui les accompagne ; & par l'inflammation, qui ſurvenant au diaphragme, empêche que ce muſcle ne puiſſe ſe contracter pour augmenter & agrandir la capacité de la poitrine. Or l'on ſçait que toutes les fonctions animales ne dé-

pendent que du libre accès de l'air dans les poulmons; puiſque ce n'eſt que de-là que le ſang tient ſa fluidité, & la fermentation qui entretient ſon mouvement circulaire.

IV.

Toutes les playes faites aux gros vaiſſeaux, comme à l'aorte, à la veine-cave, à l'artére ou à la veine pulmonaire, aux artéres ou aux veines axillaires, iliaques, crurales, & à la veine-porte, ſont toutes mortelles par elles-mêmes: & cela par l'évacuation énorme de ſang qu'elles produiſent, leurs lévres reſtant toujours béantes, & ne pouvant pas ſe rapprocher, tant à cauſe de la grande quantité du ſang qui y aborde continuellement, que par rapport à ce que les extrémités des vaiſſeaux coupés ſe retirent par leur reſſort naturel, & s'éloignent l'une de l'autre; ce qui favoriſe l'épanchement du ſang.

V.

Comme la réparation des parties, tant ſolides que fluides du corps humain, ſans laquelle la vie ne peut pas ſubſiſter long-tems, ne ſe fait que par le moyen des alimens que nous prenons, qui doivent pour cet effet paſſer par l'œſophage, être retenus dans l'eſtomach pour y être diſſous, paſſer de-là dans les inteſtins pour enfiler enſuite les routes qui les conduiſent dans la maſſe du ſang; il eſt facile de voir que toutes les playes un peu conſidérables qui pénétreront, ſoit dans la cavité de l'œſophage, ſoit dans celle du ventricule, ſoit enfin dans celle des inteſtins, ſeront mortelles. Celles de l'œſophage par l'inflammation, qui ſurvenant empêchera la déglutition; ou même par la grande ouverture de la playe, qui offrant une iſſûe aux alimens, ne leur donnera pas le tems de deſcendre dans

l'eſtomach. Celles du ventricule, par l'extravaſation hors de ſa cavité des alimens qui auroient dû y être diſſous par l'action du ferment digeſtif. Celles des inteſtins, par l'épanchement qui ſe fait du chyle par l'ouverture de la playe, avant qu'il ait pû s'inſinuer dans les vaiſſeaux lactés ; & les unes & les autres, par l'inflammation & la gangréne ſurvenues aux parties, ſur leſquelles ſe ſont épanchés les alimens ou les excrémens devenus acres & corroſifs depuis leur extravaſation dans la capacité du bas ventre.

VI.

Les playes conſidérables du foye ſe terminent toutes par la mort du bleſſé ; & cela ne peut guéres arriver autrement, vû la grande inflammation qui ſurvient dans ce viſcére, & qui interceptant le paſſage du ſang des ramifications de la veine-porte dans

celles de la veine-cave, eſt cauſe que le ſang qui devroit revenir du ventricule, des inteſtins, & de la rate, ſéjourne dans les extrémités capillaires des vaiſſeaux de ces viſcéres, & y attire bientôt auſſi une inflammation mortelle. Mais outre cela, le foye comme l'on ſçait, eſt un viſcére dont les vaiſſeaux ſont très-conſidérables. Or l'on conçoit que de pareils vaiſſeaux, tels que la veine-porte & la veine-cave, étant bleſſés, l'hémorrhagie eſt ſi abondante, qu'il n'y auroit pas d'autre moyen de l'arrêter que la ligature; ce qui ne ſçauroit ſe pratiquer dans le foye. De plus, l'impoſſibilité qu'il y a de vuider hors de la cavité du bas ventre le ſang & le pus (en cas qu'il s'en forme) qui s'y épanchent dans les playes de la partie cave du foye, eſt encore une des cauſes qui rend ces ſortes de playes incurables; car ces matiéres ſan-

guinolentes & purulentes irritant & rongeant les parties contenues dans le bas ventre, y produisent des inflammations & des abcès toujours funestes.

VII.

Nous mettons au nombre des playes dangereuses & mortelles celles qui pénétrent dans la vessie urinaire : car outre que le mouvement continuel de ce sac membraneux, qui tantôt est contracté, tantôt distendu, empêche la réunion des lévres de ces sortes de playes ; l'épanchement qui se fait continuellement de l'urine dans la cavité de l'*Abdomen*, attire bientôt sur les intestins une inflammation par l'acrimonie que contracte cette liqueur ainsi croupissante, ce qui rend encore les playes dont nous parlons incurables. Joignez à cela l'inflammation qui survient aussi à la vessie même, à l'occasion de la blessure, & qui gagnant par

communication juſqu'aux artéres, produit une ſuppreſſion d'urine d'autant plus dangereuſe, que ces parties ſont très-diſpoſées à ſe gangréner, lorſqu'elles ſont une fois enflammées.

VIII.

Toutes les playes, même les plus légeres, qui naturellement ſeroient ſuſceptibles de guériſon, deviennent mortelles indubitablement, lorſqu'elles ſont faites par des inſtrumens envenimés; car tout ce qui s'appelle poiſon détruit la ſubſtance des parties ſolides, ou altére entiérement la qualité du ſang, & donne toujours lieu de façon ou d'autre à une mort inévitable.

IX.

Comme la guériſon des playes, auſſi-bien que de toutes les autres maladies, eſt véritablement l'ouvrage de la nature, & qu'elle ne peut opérer cette guériſon, qu'au-

tant que le ſang eſt louable & bien conſtitué ; il eſt évident que des playes qui d'ailleurs ne ſont pas fort ſérieuſes, peuvent devenir très-funeſtes par la ſeule mauvaiſe qualité du ſang, ſoit naturelle, ſoit acquiſe. C'eſt par cette raiſon que les playes, même les plus légeres, ont ſouvent de fâcheuſes ſuites dans les vieillards & dans les jeunes gens : dans les uns, parceque leur ſang épuiſé par les débauches de leurs premiéres années, ſera devenu âcre & corroſif par le développement de pluſieurs ſels fermentatifs : dans les autres, parceque les douleurs deſquelles dépendent les accidens les plus graves des playes, deviennent plus aigües & plus violentes par l'impatience avec laquelle ils la ſupportent.

X.

Des playes conſidérables, mais ſuſceptibles de guériſon, peuvent

devenir mortelles par le mauvais traitement qu'on y apportera, soit par ignorance, soit par négligence. De ce nombre sont les playes faites aux articulations ou à des tendons ; aucunes ne demandant plus d'attention de la part du Chirurgien, pour prévenir ou pour guérir tous les terribles accidens qui les accompagnent assez souvent.

XI.

Le mauvais usage des six choses non naturelles, est encore très-capable de produire des symptômes très-dangereux dans les playes : par conséquent, si un blessé commet des excès dans le boire & dans le manger ; s'il s'abandonne à quelques passions violentes, comme à la colére ; s'il est saisi de crainte ; s'il passe les nuits à veiller ; s'il ne se modére pas sur les devoirs du mariage ; en un mot, s'il péche contre le bon usage de

ce qu'on appelle les ſix choſes non naturelles, ſa playe deviendra mortelle, quelque curable qu'elle fût par elle-même.

Tout ce que nous avons dit juſqu'ici au ſujet des playes mortelles, ſuffit à tout Médecin & à tout Chirurgien pour les mettre en état de faire en Juſtice des rapports fidéles. Nous allons continuer à expoſer le reſte du Prognoſtic des playes, en commençant par expliquer en gros ce qui regarde les playes mortelles.

I.

Toutes les playes des parties internes ſont beaucoup plus dangereuſes que celles des parties externes, à cauſe de l'impoſſibilité qu'il y a d'arrêter le ſang par la ligature.

I I.

La grande douleur, les veilles, le délire, les mouvemens convulſifs qui ſurviennent toujours aux

playes des parties extrémement ſenſibles , étant des ſymptômes très-fâcheux , rendent celles des articulations, ou de leurs environs, beaucoup plus dangereuſes que celles des parties charnues ; parceque ces ſortes de playes ne manquent jamais d'intéreſſer des nerfs, des tendons , ou des ligamens ; toutes parties que leur tenſion naturelle rend ſenſibles à l'excès.

III.

Les playes faites par des inſtrumens contondans donnent tout à craindre pour la vie du bleſſé ; car comme nous l'avons fait voir dans le Chapitre troiſiéme , en parlant des accidens de ces ſortes de playes , elles dégénerent facilement en gangréne & en ſphacéle.

IV.

Dans les playes faites par picquûre ou par inciſion , les eſprits animaux qui ſuintent des extré-

mités des nerfs coupés, & qui continuent toujours d'aborder dans les vaisseaux aussi coupés, tempérent l'acrimonie du sang arrêté qui doit se convertir en pus, & empêche ce dernier de ronger le tissu des parties blessées & de celles des environs; c'est ce qui fait que les playes dont nous parlons, sont beaucoup moins dangereuses que les contusions.

V.

Toutes les playes dont les bords & leurs environs sont très-gonflés, tendus & enflammés, sont très-dangereuses; parceque la grande distention des vaisseaux comprime les nerfs, & intercepte par-là le cours des esprits animaux, & menace les parties enflammées de gangréne, & de sphacéle.

VI.

Les playes faites par instrumens tranchans sont plus difficiles à guérir, lorsque l'incision est transver-

ſale, par rapport à la direction des fibres, que lorſqu'elle garde cette même direction : la raiſon en eſt, que le reſſort naturel des fibres coupées tranſverſalement, éloigne les extrémités coupées l'une de l'autre, & s'oppoſe ainſi à leur réunion ; ce qui n'arrive pas dans les playes qui n'ont fait que ſéparer les fibres les unes des autres, ſuivant leur longueur, ſans rompre leur continuité.

VII.

Les playes qui ſont grandes & profondes font bien plus appréhender pour la vie du bleſſé, que celles qui ſont petites & ſuperficielles, & ſe guériſſent auſſi moins promtement & moins aiſément, tant par rapport à ce qu'y ayant un plus grand nombre de vaiſſeaux d'ouverts, l'hémorrhagie eſt beaucoup plus abondante & l'inflammation plus conſidérable, (deux ſymptômes aſſez redouta-

bles par eux-mêmes) que par rapport à ce que les lévres de la playe ſont plus écartées, plus baillantes, pour ainſi dire, & plus difficiles à rapprocher & à ſe conſolider.

VIII.

Les bleſſures dans leſquelles il y a une grande portion de chairs ou de la peau d'emportée, deviennent par cela même fort dangereuſes, vû la grande inflammation qui ſurvient promtement à ces playes par le contact immédiat de l'air, qui coagule le ſang dans toute l'étendûe de la playe, & y introduit pluſieurs particules fermentatives dont il eſt toujours chargé.

IX.

Plus les playes ſont larges, c'eſt-à-dire, plus elles occupent d'étendûe, & plus l'inflammation qui y ſurvient eſt grande; & par conſéquent plus elles ſont fâcheuſes. Car il eſt bien clair, que lorſque

l'inflammation eſt conſidérable, la ſuppuration qui lui ſuccéde eſt beaucoup plus abondante, & dure beaucoup plus long-tems; ce qui épuiſe le bleſſé, & le fait enfin tomber en *Atrophie* & en *Maraſme*, accidens très-redoutables dans les playes. Ajoutez à cela, que la réſorption continuelle qui ſe fait des parties fermentatives du pus dans la maſſe du ſang, y excite une fiévre lente, qui mine à la longue le bleſſé, & le conduit inſenſiblement au tombeau.

X.

Une autre cauſe qui rend fort dangereuſes ces ſortes de playes, c'eſt la grande diſſipation des eſprits qu'occaſionne la grande quantité de nerfs dont les extrémités ſont coupés; d'où s'enſuit l'affoibliſſement des forces du malade.

XI.

Les petites playes ne ſont pas moins dangereuſes lorſqu'il y ſur-

vient une grande inflammation ; puiſqu'alors c'eſt une marque que le ſang eſt extrémement âcre ou fort diſpoſé à ſe coaguler : or dans l'un & l'autre cas, les vaiſſeaux obſtrués qui rampent dans les environs de la playe, ſouffrent une diſtention énorme, qui lorſqu'elle eſt pouſſée trop loin, ne manque jamais de produire la *gangréne.*

XII.

C'eſt un très-mauvais ſigne lorſqu'une playe enflammée paroît livide & noirâtre à ſa ſuperficie : cela dénote qu'il y a beaucoup de ſang épanché, extravaſé, ou de grumelé dans les vaiſſeaux même ; lequel gênant par ſon volume les parties qu'il diſtend, empêche un libre abord des eſprits animaux, & menace d'une prochaine *mortification.*

XIII.

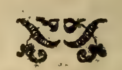
Le froid qui ſurvient à une playe enflammée, annonce toujours

jours la gangréne, par la certitude qu'il donne que le cours des esprits & le mouvement de fermentation du sang dans la partie blessée sont entiérement cessés.

XIV.

C'est toujours quelque chose de fort dangereux, lorsqu'une playe enflammée devient pàle, soit devant, soit pendant qu'elle suppure; surtout si cela arrive dans le tems qu'on ne s'y attend pas : car c'est une preuve certaine, ou que la sérosité épanchée en grande abondance, relâche le tissu des lévres de la playe & des environs; auquel cas cette sérosité par son séjour devenant âcre, détruit insensiblement les parties qu'elle abbreuve, & les résout dans leurs fibres élémentaires. Pour lors ces parties inhabiles à remplir leurs fonctions ordinaires, tombent en *gangréne*. Ou bien cette pâleur qui survient aux playes enflammées,

marque que le ſang qui ſéjournoit dans les lévres de la playe, eſt repompé dans les vaiſſeaux : ce qui ne peut arriver, ſans que non-ſeulement ce ſang arrêté, mais encore tout le reſte de la maſſe ne ſoit diſſout & en *colliquation*, & par conſéquent incapable de pouvoir entretenir pendant long-tems les fonctions de l'œconomie animale. Ou enfin une playe enflammée ne pâlit, que parceque le cœur & les artéres ſont tellement affoiblis, qu'ils ne ſont plus en état de pouſſer vers la partie bleſſée autant de ſang qu'elle avoit coutume d'en recevoir : ce qui n'eſt pas moins dangereux.



CHAPITRE VI.

Où l'on continue d'expliquer le prognoſtic des Playes.

XV.

LOrſque les lévres d'une playe deviennent ſéches vers le tems de la ſuppuration, c'eſt un ſigne que la grande ardeur & la grande acrimonie du ſang ont diſſipé les parties aqueuſes de celui qui eſt arrêté dans les bords de cette playe ; qu'ainſi ce ſang devenu plus épais, & mis pour ainſi dire à ſec, aura beaucoup de peine à entrer en fermentation, par la difficulté que ſes parties ſalines auront à ſe rencontrer ; & par conſéquent, c'eſt une marque qu'une pareille playe aura beaucoup de peine à parvenir à ſuppuration : mais auſſi lorſqu'elle y ſera

parvenue, cette suppuration sera accompagnée de symptômes très-fâcheux, par rapport au tiraillement extraordinaire que souffriront les fibres nerveuses des vaisseaux de la playe, en conséquence du gonflement considérable qu'y produira la fermentation violente excitée par des parties salines d'autant plus actives qu'elles sont moins dissoutes, & qu'elles ont plus de masse.

XVI.

La sécheresse qui survient aux playes lorsqu'elles sont en train de suppurer, est toujours d'un fort mauvais augure; elle fait connoître que les forces du blessé sont tellement épuisées, que le mouvement du cœur est trop languissant pour pousser le sang comme de coutume, jusque dans les vaisseaux de la playe, ou du moins qu'il est trop foible pour l'en ramener: ce qui fait qu'il s'y arrête, & s'y gru-

mêle. Alors l'on doit s'attendre à voir paroître une nouvelle *inflammation phlegmoneuſe*, accompagnée de douleurs, & de tous les autres ſymptômes qui ont coutume de précéder la ſuppuration. L'on comprend donc qu'un bleſſé déja fort affoibli par ce qu'il a ſouffert d'avance, eſt en grand danger de ſuccomber à l'attaque de nouveaux accidens auſſi terribles que les premiers.

XVII.

On ne peut porter qu'un très-fâcheux prognoſtic, lorſque l'on apperçoit dans le commencement de la ſuppuration d'une playe que les bords en ſont rongés, inégales, & comme découpés en forme de dentelures; puiſqu'alors la qualité corroſive qu'a contracté le ſang qui ſéjourne dans les lévres de la playe, & qui eſt la ſeule cauſe de ce phœnoméne, menace le bleſſé de douleurs atroces, & d'inflam-

mations nouvelles & opiniâtres, qui fe fuccéderont continuellement les unes aux autres.

XVIII.

C'eft un fort mauvais figne fi les bords d'une playe qui eft en fuppuration, au lieu de rendre un pus louable, c'eft-à-dire, blanc, égal & coulant, laiffent fuinter une humeur féreufe, qui dénote que la maffe du fang eft diffoute; d'où s'enfuit un trop grand épanchement de fuc nourricier & d'efprits animaux dans la cavité de la playe, lequel produit la maigreur & l'épuifement des forces du malade. Outre cela, cette même férofité qui diftille en grande abondance d'une playe qui fuppure, démontre que le fang eft chargé de fels âcres & corrofifs, très-propres à ronger les lévres de la playe, & à exciter par-là des douleurs cuifantes, & produire de jours en jours de nouvelles inflammations redoutables par leurs fuites.

XIX.

Si le pus qui ſort d'une playe eſt verdâtre, il n'y a aucun lieu de douter de la qualité corriſive du ſang; par conſéquent l'on ne peut préſager rien de bon pour le bleſſé : car il eſt menacé non-ſeulement d'inflammation & de gangréne dans l'endroit de la playe, mais encore dans les parties internes & dans les viſcéres.

XX.

Les playes dont le pus altére la couleur des ſondes d'argent, ou des autres inſtrumens qu'on y introduit en les panſant, & la change en jaune ou en noire ; ces playes, dis-je, n'annoncent rien que de fâcheux pour le malade : car ce changement de couleur fait connoître que le pus eſt devenu corroſif au point de diſſoudre la ſuperficie extérieure de ces inſtrumens, & de déranger la ſituation des parties qui la compoſoient. Or

un pus de cette nature ne manque pas de détruire les lévres de la playe, & d'exciter des symptômes fort dangereux.

XXI.

Lorsqu'une playe qui suppuroit bien, cesse tout-d'un-coup de le faire, & que ses bords s'affaissent & deviennent secs & arides ; c'est un signe que le sang arrêté dans les lévres de la playe, & qui devoit se changer en pus, ou que le pus même déja épanché sont rentrés par les veines dans la masse du sang, & qu'ils en ont produit ou la dissolution, ou la coagulation, suivant que leurs sels en se développant ont acquis la nature de sels salés-âcres, ou d'acides-salés : & de façon ou d'autre, ce signe est toujours mortel ; car si le sang est en dissolution, & qu'il ait ainsi perdu sa forme naturelle, c'est une nécessité que toutes les fonctions s'abolissent bien vîte. S'il

est coagulé & que sa consistance soit devenue trop épaisse, il se bouchera le passage à lui-même dans différentes parties, & sera obligé de réfluer dans les vaisseaux des parties voisines, où il produira par son volume différentes tumeurs inflammatoires qui deviennent toujours dangereuses; surtout lorsqu'elles arrivent à des viscéres ou à des articulations, plutôt qu'à des parties musculeuses, comme on le voit par le prognostic des différentes espéces de tumeurs inflammatoires.

XXII.

Dans les grandes playes, pourvû que toutes choses soient égales d'ailleurs, leurs lévres doivent se gonfler & se tuméfier considérablement par l'obstacle que le sang trouve à circuler par un nombre infini de vaisseaux rompus ou corrodés; ce qui l'oblige de s'y arrêter, de les distendre, & de pro-

duire par-là une groſſe tumeur : par conſéquent, il eſt évident que le défaut de tumeur dans les lévres d'une playe conſidérable, eſt un ſigne fort dangereux ; puiſque cela fait voir ou que les vaiſſeaux ſont vuides de ſang, ou du moins en contiennent peu : ou bien que les forces du cœur ſont ſi languiſſantes, qu'elles ne ſont pas ſuffiſantes pour pouſſer les humeurs juſque dans les parties.

XXIII.

Comme la nutrition, la chaleur, & généralement toutes les fonctions d'une partie dépendent pour la plûpart de l'abord continuel du ſang par les groſſes artéres de cette partie ; & que cet abord ceſſant, la gangréne & le ſphacéle ſurviennent bien promtement, & ne laiſſent au bleſſé aucune autre reſſource que l'amputation ; l'on comprend que les playes dans leſquelles les gros vaiſ-

ſeaux qui portent le ſang vers la partie ſont coupés, doivent être regardées comme très-dangereuſes.

XXIV.

Comme les grands travaux, les veilles, les chagrins, & les inquiétudes rendent le ſang & toutes les humeurs plus âcres, & par conſéquent très-diſpoſés à produire dans les playes des inflammations conſidérables, des douleurs atroces, & une mauvaiſe ſuppuration; il s'enſuit que les playes ſeront bien plus dangereuſes dans des ſujets épuiſés par le travail, ou par le chagrin, &c. que dans ceux qui ſont d'une bonne conſtitution, & qui ont de l'embonpoint. C'eſt par cette raiſon que les playes que reçoivent les ſoldats ſur la fin d'un ſiége ou d'une campagne, & lorſqu'ils ſont prêts à entrer en quartier d'hyver, ſont bien plus fâcheuſes que lorſqu'ils ne ſont point en-

core épuisés par les travaux militaires.

XXV.

Pendant l'hyver les playes sont accompagnées de symptômes beaucoup plus fâcheux, que celles qui arrivent dans toute autre saison de l'année. La raison en est, que le mouvement de fermentation du sang est moins fort dans cette saison, que dans aucune autre ; ce qui le rend plus épais & plus propre à s'arrêter dans les bords de la playe, & à y produire une tumeur considérable. De plus, la lenteur de ce mouvement fermentatif du sang, & la consistance trop épaisse de ce fluide seront cause que la suppuration aura beaucoup de peine à se faire : mais aussi lorsqu'elle arrivera, ce ne sera pas sans des douleurs extrémement aigües, occasionnées par la violence de la fermentation dans laquelle le sang entrera alors : fermentation qui

eſt toujours d'autant plus forte, que le ſang eſt plus épais, comme nous l'avons démontré dans l'article ſeize.

XXVI.

Les playes qui arrivent en Eſté ſont plus à craindre que celles qui ſont faites dans le Printems & dans l'Automne; parceque le ſang fermente beaucoup plus fortement en Eſté, & ſouffre une plus grande perte de ſes parties ſpiritueuſes, que dans les autres ſaiſons. Ce qui fait que les vaiſſeaux des lévres de la playe étant extrémement diſtendus par cette violente fermentation, l'inflammation qui ſurvient eſt très-conſidérable, & douloureuſe au dernier point.

XXVII.

Comme les principes fermentatifs du ſang ne ſont ni trop groſſiers, ni trop atténués dans le Printems; & par conſéquent, comme la fermentation qu'ils excitent

eſt plus douce ; on voit évidemment, lorſque les playes viendront à ſuppurer dans cette ſaiſon, que le ſang qui eſt arrêté dans leurs lévres, fermentera plus paiſiblement que dans un autre tems : d'où il arrivera que la tenſion, la douleur & l'inflammation ſeront moins conſidérables. C'eſt ce qui fait que les playes du Printems ſont moins dangereuſes que celles des autres ſaiſons.

XXVIII.

Dans l'Automne les bleſſures ſont fort dangereuſes, tant à cauſe de l'acreté que le ſang a contracté par la perte de ſes parties ſpiritueuſes pendant les chaleurs précédentes de l'Eſté, ce qui produit un pus extrémement âcre, qu'à cauſe de l'inégalité de la température de l'air, qui eſt tantôt froid & tantôt chaud : d'où s'enſuit une pareille inégalité dans le mouvement de fermentation qui doit cauſer la ſuppuration.

XXIX.

Les playes dans leſquelles les nerfs ne ſont coupés qu'en partie, ont toujours des ſuites beaucoup plus funeſtes que celles où ces nerfs le ſont entiérement ; parceque dans les premiéres, le tiraillement & l'irritation qui entraînent ordinairement après eux des douleurs terribles, & des mouvemens convulſifs, ſont infiniment plus conſidérables que dans les ſecondes.

XXX.

Comme les playes compliquées avec fracture d'os, deviennent plus difficiles à traiter, à cauſe du panſement particulier qu'elles éxigent ; il n'y a aucun doute que ces ſortes de playes ne donnent plus à apprèhender pour la vie du bleſſé, que des playes ſimples & qui n'intéreſſent que des parties charnues.

XXXI.

Les playes dans lesquelles il s'est introduit des corps étrangers, sont plus difficiles à guérir que d'autres; parcequ'outre que ces corps étrangers empêchent la réunion des lévres de la playe, ils irritent encore par leur masse & par leur inégalité les parties qu'ils touchent, & y produisent des contusions.

XXXII.

La fiévre ardente est un symptôme fort redoutable dans les playes, & qui ne prognostique rien que de fâcheux. Car le sang, comme l'on sçait, circule très-rapidement dans la fiévre, & se porte avec beaucoup plus de force dans les parties. Les vaisseaux obstrués de la playe seront donc extraordinairement distendus par cette affluence de sang, & produiront des tumeurs inflammatoires dans les parties ausquelles ils

ſe diſtribuent. Il arrivera même que l'effort du ſang augmentant de jour en jour, il rompra ces vaiſſeaux dans leſquels il a de la peine à circuler ; ou qu'il ſe fera jour par leurs extrémités qui s'étoient d'abord contractées ſur elles-mêmes, & cauſera une hémorrhagie conſidérable qui durera autant que la fiévre, laquelle ſera fort dangereuſe par l'abattement dans lequel elle jettera le malade, & par l'obſtacle qu'elle apportera à la ſuppuration.

Un autre inconvénient de la fiévre ardente, lorſqu'elle arrive dans les playes avant qu'elles ſoient en ſuppuration, c'eſt l'exaltation des principes fermentatifs du ſang, leſquels deviennent âcres en ſe débarraſſant des autres parties qui les enveloppoient, & ſervent enſuite à former un pus corroſif qui ronge, détruit, & enflamme toutes les parties ſur leſquelles il s'épanche.

XXXIII.

Nous venons de voir combien la fiévre étoit à craindre dans les playes. Les grandes douleurs ne le ſont pas moins ; puiſque l'agitation qu'elles cauſent des eſprits animaux dans le cerveau, les déterminant en plus grande abondance vers les parties, ne tarde guéres à allumer la fiévre, par le nouveau degré de fermentation qu'elle excite dans toute la maſſe du ſang.

XXXIV.

C'eſt un très-mauvais ſigne lorſqu'un bleſſé eſt travaillé d'inſomnie. Car la violente fermentation dans laquelle le ſang entre en conſéquence de l'abord non interrompu des eſprits dans les vaiſſeaux, occaſionné par des veilles continuelles, développant les ſels contenus dans les humeurs, & les rendant plus âcres, attire pour l'ordinaire des tumeurs inflamma-

toires, des douleurs perçantes & aigües, & quelquefois même la gangréne.

XXXV.

Le vomissement (s'il est continuel) dérobe au sang une nourriture qui lui est absolument nécessaire pour empâter ses parties salines, sans quoi elles se développeroient & deviendroient trop âcres, ce qui produiroit plusieurs accidens très-funestes. De-là vient que les playes qui sont accompagnées de vomissemens, sont fort dangereuses. Mais elles le deviennent encore davantage, si les matiéres que le blessé rend par cette voie sont bilieuses, porracées, & verdâtres; car c'est une marque que le sang souillé, pour ainsi dire, d'une grande quantité de bile fort âcre, a vitié totalement le ferment digestif de l'estomach : de maniére qu'il y a à craindre qu'il ne survienne une inflammation au ventricule & aux intestins.

XXXVI.

Lorſque la Diarrhée ſurvient dans les playes, elle en augmente le danger; car non-ſeulement elle indique que la maſſe du ſang eſt réduite en une ſaumure fort active qui rend la ſuppuration mauvaiſe, & menace la playe de mortification; mais elle prive encore le ſang du chyle dont il avoit beſoin, tant pour réparer la perte qu'il fait continuellement de ſes parties dans différens organes ſecrétoires, que pour s'oppoſer au trop grand développement de ſes principes.

XXXVII.

Les mouvemens convulſifs qui viennent en conſéquence d'une playe, n'annoncent rien de bon pour le malade. Ils font voir que le ſang qui circule dans les environs de la playe, & celui qui eſt arrêté dans ſes bords, eſt devenu aſſez âcre pour irriter les parties nerveuſes; & qu'ainſi il eſt fort dif-

posé a produire de grandes inflammations, & même la gangréne. Mais indépendamment de cela, il ne peut pas y avoir de mouvemens convulsifs, sans que la secousse & le tiraillement qu'éprouvent les parties blessées n'augmentent considérablement la douleur, & ne la rendent insupportable. C'est à quoi concoure encore la vitesse que le sang acquiert dans les convulsions; car étant fortement exprimé du tissu des parties dans les veines, & de celles-ci vers le cœur; celui-ci est obligé d'entrer dans des contractions plus fréquentes, & de chasser le sang avec plus de force & en plus grande quantité dans toutes les artéres: par conséquent celles des lévres de la playe en recevront aussi davantage; ce qui augmentera avec nécessité non-seulement la pulsation & la douleur des parties blessées, mais encore le gonfle-

ment & l'inflammation de ces mê-
mes parties.

XXXVIII.

Comme dans les convulſions, toutes les parties muſculeuſes ſont en contraction, & qu'ainſi les extrémités capillaires des artéres qui s'y diſtribuent, ne permettent pas un libre paſſage au ſang qui y aborde, ce ſang eſt obligé de réfluer dans toutes les parties intérieures où il trouve moins de réſiſtance; telles ſont le foye, la rate, les inteſtins: d'où il arrive que les vaiſſeaux de ces viſcéres étant ſurchargés de ſang, cédent enfin à l'effort de ce liquide; ce qui occaſionne des inflammations & des épanchemens de ſang toujours mortels. L'on voit par-là que les convulſions qui ſurviennent aux playes, ſont d'un fort mauvais préſage.

XXXIX.

Dans les ſujets d'un tempérammment ſanguin, les playes viennent très-aiſément & très-promtement à ſuppuration, par rapport à la qualité louable de leur ſang, qui étant huileux & balzamique, & contenant des ſels fort doux & délayés dans les parties aqueuſes, perd fort difficilement ſa fluidité; ce qui diſpoſe celui qui eſt arrêté & épanché dans les environs de la playe, à ſe changer au plus vîte en pus.

X L.

Il n'en eſt pas de même dans les perſonnes bilieuſes & mélancoliques, leur ſang eſt plus âcre & plus dépouillé des parties aqueuſes; par conſéquent celui qui eſt épanché dans les lévres de la playe, ou qui croupit dans les vaiſſeaux, doit ſe deſſécher de plus en plus, & devenir par-là moins propre à entrer en fermentation & à ſe

transformer en pus. C'eſt auſſi ce que nous confirme tous les jours l'expérience, qui nous fait voir que dans les perſonnes ſanguines les playes commencent à ſuppurer dès le cinquiéme ou ſixiéme jour, & tout au plûtard le ſeptiéme; ou du moins elles donnent des marques qu'elles ne tarderont pas à ſuppurer. Au contraire, dans les bilieux & les mélancoliques, la ſuppuration ne commence pas devant le onziéme, ou le quatorziéme jour; elle arrive même quelquefois plûtard dans les mélancoliques.

XLI.

La grande quantité de ſels corroſifs dont le ſang des vérolés eſt chargé, le rendant très-propre à cauſer dans les playes des inflammations conſidérables, à y exciter de grandes douleurs, & à y attirer des ulcéres rongeans, lorſquelles ſont parvenues à ſuppuration,

tion, eſt cauſe que les playes ſont & plus dangereuſes & plus difficiles à guérir dans les ſujets infectés du *virus* vérolique.

XLII.

Lorſqu'après la ſuppuration une playe ſe remplit de chairs d'une couleur vermeille & d'une conſiſtance ferme, c'eſt un très-bon ſigne: car cela dénote que la lymphe nourriciére qui ſuinte des extrémités des vaiſſeaux ſanguins, eſt en état de s'épaiſſir & de ſe coaguler ſuffiſamment pour réſiſter par ſa ſolidité, & ne point ſe laiſſer entraîner par l'effort que le ſang fait en ſe frayant de nouvelles routes à travers le centre de ces concrétions lymphatiques; condition abſolument néceſſaire pour que la nature puiſſe parvenir au but principal qu'elle ſe propoſe, ſçavoir, de remplir le vuide de la playe, & d'en procurer la cicatrice.

XLIII.

L'on doit s'attendre qu'une playe ſera très-difficile à guérir, ſi lorſqu'elle a ceſſé de ſuppurer, les nouvelles chairs qui ſe ſont formé dedans ſont dures, preſque calleuſes, & égales à leur ſuperficie; puiſque pour-lors c'eſt une marque que le ſuc nourricier eſt trop viſqueux & trop diſpoſé à ſe coaguler, pour que le ſang puiſſe ſe pratiquer à travers, les routes néceſſaires pour y porter la nourriture, & pour faire végeter de nouveaux grains charnus à la ſuperficie des premiers. Ainſi la playe ne ſe remplira point de chairs bien conditionnées, & la cicatrice n'aura pas la molleſſe & la ſoupleſſe qu'elle devroit avoir.

XLIV.

Les chairs molles & flaſques qui s'engendrent dans les playes après la ſuppuration, annoncent que le ſuc nourricier eſt trop fluide, &

qu'il a si peu de solidité, que l'effort du sang l'entraîne & l'étend de côtés & d'autres : de sorte que la cicatrice qui en résulte n'a aucune fermeté, & déborde de beaucoup le niveau de la partie blessée ; chose fort désagréable à la vûe. Ce trop de fluidité du suc nourricier ne pouvant être que la suite de la dissolution & de l'acrimonie de la masse du sang, c'est un signe que la cicatrice aura bien de la peine à se former dans ces sortes de playes : ajoutez à cela que des chairs mollasses telles que celles dont nous parlons ici, n'ayant aucun soutien, se corrompent ou se fondent très-aisément.

XLV.

L'on sçait que pour que la cicatrice se fasse dans les playes, il faut que la génération des chairs commence dans toute la circonférence des lévres de la playe, & que de-là elle aille gagner le cen-

tre. Par conséquent si les extrémités des bords de la peau blessée sont devenues dures & calleuses, ensorte qu'elles ne puissent pas pousser des chairs qui aillent se joindre à celles qui ont cru dans le centre de la playe, alors la cicatrice sera inégale, & tout-à-fait difforme.

XLVI.

Lorsque les chairs poussent inégalement dans les playes; ensorte que dans un endroit elles débordent la superficie de la partie blessée, dans un autre qu'elles sont trop enfoncées; l'on est obligé pour rendre la cicatrice égale & unie, de couper ou de brûler les chairs qui croissent trop, ce qui retarde la formation de la cicatrice: par conséquent l'inégalité avec laquelle les chairs s'engendrent après la suppuration des playes, est une marque qu'elles seront long-tems à guérir.

CHAPITRE VII.

Du traitement des Playes en général.

IL n'eſt pas difficile, pour peu que l'on ait une idée de ce que c'eſt qu'une playe, d'imaginer quelles ſont les indications que l'on a à remplir pour en procurer la guériſon, l'union des parties étant quelque choſe tout-à-fait oppoſée à leur ſéparation contre nature. Chacun comprend aiſément que l'unique but que l'on doit ſe propoſer dans la cure des playes, eſt la réunion des parties diviſées. Mais il n'appartient qu'à des gens également verſés dans la théorie & dans la pratique, de déterminer quels ſont les moyens qu'il faut employer pour procurer cette réunion. C'eſt ce que nous entreprenons de faire ici le plus

briévement, & tout à la fois le plus clairement qu'il sera possible: & cela d'autant plus volontiers que les praticiens même les plus expérimentés ne sont nullement d'accord sur la méthode de traiter les playes considérables; & que les raisons, & surtout les expériences qu'ils alléguent de part & d'autre pour confirmer chacuns leur sentiment, ne se le cédent en rien les unes aux autres. Les réfléxions que nous allons proposer ici, pourront servir à terminer toutes ces contestations.

I.

Il est hors de doute que les extrémités coupées d'une partie qui a souffert une solution de continuité, ne se réuniront jamais pour former dorénavant un corps continu, à moins qu'elles ne puissent se toucher; puisque l'union des corps ne consiste uniquement que dans leur contact intime, récipro-

que & permanent. Il paroît donc par-là que la premiére indication que l'on doit remplir dans le traitement des playes, eſt d'en rapprocher les lévres les unes des autres, toutes les fois que la nature de la playe le permet.

II.

Il eſt abſolument néceſſaire pour faciliter la réunion des playes, de retirer tous les corps étrangers qui s'y ſont introduits, & qui ne pouvant ſe ſouder en aucune façon avec les chairs coupées, empêchent par l'interpoſition de leur maſſe, le rapprochement & le contact immédiat des parties diviſées. Ainſi lorſqu'un Chirurgien eſt appellé auprès d'un bleſſé, il doit nétoyer la playe de tous les grumeaux de ſang qu'elle contient, & faire ſortir les eſquilles d'os, les fragmens d'armes, ou de toutes autres choſes ſemblables qui y ſont renfermées; & il ne doit point

s'attendre que les lévres de la playe se réunissent, à moins qu'il n'ait pris toutes ces précautions.

III.

Il ne suffit pas pour procurer la réunion des playes, d'en rapprocher les lévres jusqu'à ce qu'elles se touchent, il faut encore faire tout ce qu'on peut pour les maintenir ainsi rapprochées pendant quelque tems; car elles ne se soudent pas par leur simple contact, mais par le moyen d'une espéce de glue nourriciére, qui s'épaississant peu à peu par l'évaporation lente & insensible de ses parties aqueuses, colle ensemble les lévres de la playe en s'appliquant à leur superficie. Or c'est ce qui demande du tems.

IV.

Si l'on veut que la cicatrice se fasse promtement dans une playe, & sans aucun danger de se détruire par la suite; il faut non-seule-

ment rapprocher les lévres de la playe, & les maintenir dans cette ſituation ; mais l'on doit encore avoir une attention extrême à ce que le ſang ſoit conditionné de façon, que la lymphe nourriciére qu'il doit fournir pour ſouder les parties ſéparées, ſoit diſpoſée à ſe coaguler, & à prendre corps ; ce qui ne peut arriver qu'autant qu'elle eſt pure & éxemte de tout mélange de ſang épanché ; qu'elle n'eſt ni trop fluide, ni trop âcre, & qu'elle ne diſtille qu'en une quantité convenable.

V.

Il ſurvient ſouvent aux playes pluſieurs accidens qui en empêchent la réunion ; telles ſont les violentes douleurs, les grandes inflammations, les mouvemens convulſis, &c. C'eſtpourquoi l'on doit employer tous ſes ſoins pour calmer & faire diſparoître tous ces ſymptômes, qui mettent obſta-

cle à la formation de la cicatrice.

Il eſt à propos d'obſerver ici que les playes ne ſont pas toutes de nature à permettre le rapprochement de leurs lévres ; dans quelques-unes cela ſeroit impoſſible, & dans d'autres cela deviendroit abſolument inutile. Pour rendre la choſe plus frappante par un éxemple, imaginons une playe faite dans un muſcle tranſverſalement, par rapport à la direction de ſes fibres : il eſt ſenſible que les parties coupées ſe retirent tellement en ſens contraire, & s'éloignent l'une de l'autre, qu'il n'eſt pas poſſible de vaincre leur propre reſſort qui les tient ainſi écartées ; ce qui ſeroit pourtant abſolument néceſſaire pour les rapprocher. L'on n'a pas à la vérité le même obſtacle à ſurmonter dans les playes où il y a des gros vaiſſeaux de coupés ; mais comme ces ſortes de playes

menacent toujours d'hémorrhagie, ou du moins comme les vaisseaux dont on a fait la ligature, ou ausquels on a appliqué des stypptiques pour en fermer l'ouverture, doivent nécessairement venir à suppuration, l'on s'apperçoit aisément que le rapprochement des lévres, qui ne doit se faire que pour en procurer la réunion, seroit très-inutile dans le commencement du traitement. Il en est de même des playes faites par contusion; leurs lévres qui sont elles-mêmes contuses & presque mortes, doivent suppurer de toute nécessité avant qu'elles puissent livrer passage par leurs extrémités à la colle nourriciére qui doit les réunir: & quand même cette lymphe pourroit distiller par des vaisseaux qui sont tout-à-fait morts, elle ne seroit pas pour cela en état de se corporifier avec des parties entiérement privées de vie; ce seroit

donc en vain que l'on rapprocheroit les lévres de pareilles playes avant qu'elles eussent suppuré.

L'on voit par les remarques que nous venons de faire, que les cinq indications que nous avons proposé jusqu'ici de remplir, pour amener les playes à guérison, ne peuvent pas l'être dans le traitement de toutes sortes de playes; mais seulement de celles qui sont simples, & faites par incision sans qu'il y ait aucun gros vaisseau d'intéressé. Cependant comme il faut, de quelque façon que ce soit, réunir & souder ensemble les lévres des playes pour en obtenir la guérison, ce que ne peut pas faire le suc nourricier lymphatique dont nous avons parlé, il faut que ce soit la végétation de nouvelles chairs qui le produise. L'on doit donc dans le traitement de toutes les playes dont il est impossible de rapprocher les lévres, apporter

tous ſes ſoins pour qu'il s'engendre & qu'il repouſſe de nouvelles chairs, qui venant à ſe rencontrer enſemble, s'uniſſent & réparent la déperdition de ſubſtance que les parties avoient faites.

Pour y parvenir, la premiére attention que l'on doit avoir, c'eſt de bien faire ſuppurer la ſurface des lévres de la playe, afin de les dégager du ſang que le contact de l'air extérieur a grumelé & coagulé dans leurs vaiſſeaux.

En ſecond lieu, lorſque la ſuppuration eſt entiérement ceſſée; il faut pour favoriſer la naiſſance, & pour ainſi dire, l'efflореſcence de nouvelles chairs, nétoyer éxactement le fond de la playe de tout ce qui ſeroit capable de détruire & de ronger le tiſſu de celles qui ſe ſeroient déja formé de nouveau, ou de diſſoudre le ſuc nourricier à meſure qu'il découle, l'empêcher de s'épaiſſir, & de prendre

corps; tels ſont la ſanie, mais ſur-tout le pus, ou le ſuc nourricier lui-même qui ſe ſera corrompu par ſon ſéjour. C'eſt ce dont on vient à bout par l'uſage des *déterſifs*.

La troiſiéme indication à laquelle il faut ſatisfaire dans le panſement des playes, dont les lévres ne peuvent être rapprochées, c'eſt de procurer aux chairs nouvellement produites aſſez de ſolidité & de fermeté pour qu'elles puiſſent ſervir d'un intermède, & comme d'une ſoudure qui colle enſemble les parties ſéparées, & qui les aſſujettiſſe dans leur ſituation. C'eſt à quoi conviennent parfaitement bien tous les remédes deſſéchans qui abſorbent l'humidité ſuperflue, laquelle abbreuvant les nouvelles chairs, les empêche de devenir fermes & ſolides, & de former ce que l'on appelle ordinairement dans les playes la *cicatrice*. C'eſtpourquoi l'on pourroit appel-

ler les remédes dont nous parlons, du nom de *cicatrizans.*

VI.

Enfin l'on doit s'occuper dans le traitement de ces ſortes de playes à calmer, & ſurtout à prévenir tous les ſymptômes & les accidens qui pourroient mettre obſtacle à leur ſuppuration, à leur mondification, s'il eſt permis de parler ainſi, & à la formation de leur cicatrice.

CHAPITRE VIII.

De la maniére dont on doit traiter les Playes ſimples.

NOus avons donné le nom de Playes ſimples à celles dans leſquelles il n'y a aucun gros vaiſſeau d'ouvert, ni aucun nerf ou tendon un peu conſidérables de bleſſés. Pour éviter dans le traite-

ment de ces ſortes de playes qu'elles ne viennent à ſuppuration, ce qui eſt toujours déſagréable pour le malade, il y a cinq indications à remplir. La premiére, de faire ſortir de la playe tous les corps étrangers qui peuvent y être contenus. La ſeconde, d'en rapprocher les lévres juſqu'à ce qu'elles ſe touchent. La troiſiéme, de les maintenir ainſi rapprochées & collées l'une contre l'autre. La quatriéme, d'avoir ſoin que le ſang & les humeurs ſoient louables & bien conditionnées. La cinquiéme, de prévenir les ſymptômes qui pourroient s'oppoſer à la réunion des parties ſéparées. Un Chirurgien qui veut s'acquitter avec ſuccès de toutes ces choſes, doit éxaminer avec attention de quelle maniére la playe a été faite; ſi elle eſt ſimple, & ſans léſion de gros vaiſſeaux ou de nerfs; ou ſi elle eſt compoſée & dangereuſe. C'eſt

ce dont il s'aſſurera en éxaminant quelle eſt la profondeur & l'étenduë de la playe, en s'informant de quelle eſpéce étoit l'inſtrument qui l'a produit; & enfin par une connoiſſance préliminaire de la ſtructure des parties bleſſées. Auſſitôt que l'on eſt certain que la playe que l'on a à traiter eſt ſimple, & que l'on en a retiré tous les corps étrangers, comme poils, morceaux d'habits, graviers, & pluſieurs autres de cette nature; s'il y en avoit de contenus dans la playe, il faut laiſſer couler le ſang juſqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. Lorſqu'il ceſſe de couler, il eſt à propos de bien nétoyer la playe avec des *bourdonnets*; il ne ſeroit même pas mal de la laver avec le *gros vin rouge tiéde*, pour emporter le ſang épanché, qui en ſe corrompant & en pourriſſant dans le fond, viendroit enſuite à fermenter & à écarter les lévres de la playe, ſi l'on

les avoit rapprochées ſans prendre cette précaution. Cela fait, il faut autant que faire ſe pourra, empêcher que l'air extérieur en pénétrant dans l'intérieur de la playe, ne coagule par ſon contact le ſang, ou le ſuc nourricier qui circule dans les bords des lévres de la playe, & qu'il ne le diſpoſe à venir à ſuppuration : car c'eſt ce qu'on ne ſçauroit éviter avec trop grand ſoin. Mais comme de tous les corps mols & fluides, il n'y en a aucun qui ſoit moins perméable à l'air, que les *corps gras* & *huileux* ; c'eſt auſſi ceux dont il faudra ſe ſervir pour frotter les lévres de la playe, lorſqu'elles ſeront bien rapprochées, & pour les appliquer deſſus. Entre tous les corps gras, l'on doit préférer pour l'uſage dont il s'agit, le *Beaume du Pérou liquide*, ou *celui de Judée*, ou la *Thérébentine* tout ſimplement ; & au défaut de ceux-ci, l'on emploiera *l'huile de*

Noix ou d'*Olive*, pourvû qu'elles ne ſoient point rances. La maniére d'adminiſtrer ces remédes, conſiſte à en imbiber une compreſſe mollette, & à l'appliquer chaudement ſur la playe. Après avoir rapproché les lévres de la playe, il faut travailler à les retenir dans cette ſituation : c'eſt à quoi ſervent les compreſſes & les bandages artiſtement appliqués ; manuel qui s'apprend beaucoup mieux par l'uſage, & par l'éxamen de la configuration de la partie bleſſée & de la forme de la playe, que par toute la théorie que l'on trouve ſur cette matiére dans le livre de Galien ſur les bandages, & dans les autres Auteurs de Chirurgie. Il faut obſerver que les bandes doivent être faites de linge mol & uſé, & que l'on ne doit point les appliquer immédiatement ſur la playe ; mais il eſt néceſſaire de la garnir auparavant d'une compreſ-

se simple, ou même de deux, une de chaque côté pour maintenir les lévres, & pour servir de point d'appui ou de soutien au bandage que l'on appliquera pardessus, ayant la précaution de ne le serrer ni trop, ni trop peu ; car s'il est trop lâche, il n'assujettira point les lévres de la playe, & elles se dérangeront aisément : s'il est au contraire trop serré, cette compression trop forte, ou attirera dans les bords de la playe une inflammation, & de la douleur, symptômes extrémement redoutables dans toutes sortes de playes ; ou bien en interceptant le retour du sang qui revient vers le cœur des parties situées par-delà le bandage, elle occasionnera un gonflement douloureux, & une inflammation dans ces parties ; accident dont les suites sont toujours à craindre, quoiqu'il soit en lui-même assez léger.

Comme le ſang trouve plus de difficulté à circuler dans la partie ſur laquelle eſt appliqué le bandage, que dans toute autre, par rapport à la compreſſion que ſouffrent les vaiſſeaux en différens endroits; il eſt néceſſaire de prévenir par l'application de remédes convenables l'arrêt total, & l'épaiſſiſſement du ſang qui ſéjourne çà & là. C'eſtpourquoi il eſt bon pendant les ſept premiers jours, à compter de celui de la bleſſure, d'humecter de tems en tems l'appareil, c'eſt-à-dire, les compreſſes & les bandes avec du *vin rouge chaud*, ou de *l'eſprit de vin*, aiguiſé ſi l'on veut avec *celui de Sel ammoniac*; tous remédes ſpiritueux & pénétrans, qui s'inſinuent à travers les pores de la peau, juſque dans les vaiſſeaux, & excitent dans les humeurs qui y circulent un mouvement de fermentation qui les empêche de ſe coaguler, & les

oblige de circuler. Au bout de ce tems, si la douleur & la chaleur de la partie blessée ne sont point insupportables, & qu'ainsi l'on n'ait plus à craindre la suppuration, l'on peut ôter tout l'appareil; car pour l'ordinaire, la cicatrice est alors assez ferme pour s'en passer.

Il faut remarquer ici, que les playes de certaines parties ne permettent pas qu'on puisse y appliquer commodément un bandage, & qu'ainsi il est difficile de contenir leurs lévres rapprochées; telles sont les playes des joües & du nez : c'est ce qui fait que l'on a inventé plusieurs artifices pour assujettir ces parties blessées dans une situation convenable. Entre autres, l'on a imaginé *de coudre* les lévres de ces sortes de playes, de maniére cependant que la couture n'est pas continüe, comme à l'ordinaire; ce qui fait qu'on lui a

donné le nom de *suture entrecoupée.* Mais outre que les sutures laissent toujours après elles une difformité que l'on doit éviter, surtout dans les playes du visage; elles ont encore cet inconvénient, que les fils qui traversent les chairs venant à se rompre avant que la cicatrice soit formée, l'on est obligé de faire une nouvelle suture, ce qui est très-incommode pour le malade. De plus, la douleur violente qui accompagne cette opération, attire une tumeur inflammatoire, non-seulement dans les endroits picqués, mais encore dans toute l'étendûe de la surface des lévres de la playe; & par conséquent donne lieu à une suppuration fâcheuse, & qui retarde la réunion des parties. C'est pour éviter tous ces inconvéniens que l'on a inventé un nouveau moyen, qui fît l'office du bandage & de la suture tout à la fois; & comme

l'application s'en fait sans aucun épanchement d'humeur, ses premiers inventeurs l'ont appellé *suture séche.* Voici en quoi elle consiste.

L'on prend deux morceaux de linge forts, mols, & d'égale grandeur, que l'on taille d'une figure propre à la nature de la partie & de la playe. L'on les replie du côté du bord qui doit toucher les lévres de la playe, & l'on les coud très-serré pour les rendre plus fermes, ce que l'on fait encore en passant des fils tout à travers, & dans toute leur largeur : ensuite l'on y attache plusieurs petits cordons plats & étroits. Cela fait, on enduit la partie opposée à celle où sont attachés les cordons avec un liniment, composé de matiéres gluantes & visqueuses, & l'on applique les linges ainsi préparés sur les lévres de la playe, un sur chaque lévre, vis-à-vis l'un de l'autre : lorsqu'ils

lorsqu'ils sont bien adhérens à la peau, l'on en approche les bords l'un de l'autre, en tirant les cordons dont nous avons parlé ; & par le même moyen les lévres se rapprochent aussi : quand elles sont ainsi rapprochées, l'on les assujettit en liant ensemble les cordons opposés de chaque linge. L'on peut préparer de plusieurs maniéres des linimens pour appliquer sur ces linges. Par éxemple :

Prenez *Bol d'Arménie, Sarcocolle, & Mastich en poudre, de chacun une demi-once. Incorporez le tout dans du blanc d'œuf ; & frottez-en les linges avant de les appliquer sur la partie.* Où bien :

Prenez *folle farine, Mastich, sang Dragon, & Bol d'Arménie, de chacun une demi-once ; Poil de Liévre, une quantité suffisante. Incorporez le tout avec du blanc d'œuf, & gardez-le pour l'usage.*

L'on peut au lieu de tout cela,

ſe ſervir de différens emplâtres agglutinatifs ; la *poix* même de Cordonnier toute ſeule peut ſuffir, ou la *Thérébentine* mêlée avec le *bol* & la *ſarcocolle.* Quoi qu'il en ſoit, la ſuture ſéche a cet avantage, que l'on peut la ſerrer & la relâcher comme on veut ; & par conſéquent, qu'on peut facilement obſerver ce qui ſe paſſe dans la playe, & en nétoyer les lévres.

Les inconvéniens qui accompagnent les ſutures, & que nous avons rapportés plus haut, ſont cauſe que l'on a rarement recours à cette opération dans les playes, même conſidérables, des autres parties, telles que ſont celles qui coupent tranſverſalement des parties charnues : & je ne ſçache pas que l'on employe aujourd'hui les ſutures dans d'autres occaſions, que dans les grandes playes qui pénétrent dans la cavité du bas ventre ; n'y ayant pas d'autre

moyen d'empêcher les inteſtins de s'échapper par ces ſortes de playes, que d'en faire la ſuture, que l'on nomme pour-lors *Gaſtroraphie.* Les Chirurgiens ſont auſſi dans l'uſage de faire aux inteſtins, lorſqu'ils ſont ouverts, la ſuture qu'ils appellent *du Pelletier*, pour empêcher l'épanchement des matiéres qui y ſont contenues.

Pour ce qui eſt des playes des autres parties, l'on a banni tout-à-fait de leur traitement l'uſage des ſutures. Cependant d'habiles Chirurgiens n'appréhendent pas encore aujourd'hui de réunir par ſuture les extrémités des tendons coupés ; & cela leur réuſſit quelquefois, ſurtout dans les ſujets d'une bonne conſtitution. Enfin, pour conſerver au ſang la qualité louable dont il a beſoin pour conſolider les playes, il faut obſerver éxactement un bon régime de vivre, & employer les remédes

dont nous parlerons dans le chapitre du Traitement intérieur des playes.

CHAPITRE IX.

De la maniére dont il faut traiter les Playes composées.

DAns les grandes playes faites par incision ou par contusion, le Chirurgien doit avoir deux attentions principales avant que d'appliquer le premier appareil. La premiére, de faire sortir tous les corps étrangers qui pourroient être entrés dans la playe. La seconde, d'arrêter l'hémorrhagie. Pour satisfaire à la premiére de ces indications, il faut autant qu'il est possible faire mettre le malade dans la situation où il étoit lorsqu'il a été blessé, afin d'avoir plus de facilité pour introduire la sonde

dans la playe par le même chemin qu'ont tenu les corps étrangers en y entrant ; & il faut éxaminer si ces corps étrangers qu'on aura reconnus par la sonde, peuvent être retiré par le même endroit que celui par lequel ils sont entrés. Si cela est, l'on doit sur le champ les retirer avec le *Bec de Corbeau*, ou avec *celui de Cigne*, ou avec *le Tire-fond*, ou enfin avec quelques autres instrumens de cette espéce. Si au contraire, l'ouverture de la playe est trop étroite, ou si l'on rencontre des brides en introduisant la sonde, il faut dilater & débrider avec le bistouri, pour faciliter l'entrée aux instrumens dans l'intérieur de la playe. Il est cependant à propos de s'assurer, avant tout, de la figure du corps étranger renfermé dans la playe ; & s'il peut être retiré sans danger, ou s'il n'est point situé auprès de gros vaisseaux, que l'on pourroit blesser en tâchant

de le faire ſortir. Car ſi c'étoit, par éxemple, l'extrémité recourbée d'un dard, qui eût pénetré dans une playe, l'on voit bien qu'il ne ſeroit pas poſſible de l'en retirer ſans cauſer la dilacération de pluſieurs parties. C'eſtpourquoi il faudroit prendre le parti de le laiſſer dans la playe, comme toutes les autres choſes que l'on ne peut pas en retirer; ou bien il faudroit lui ouvrir une autre ſortie, en faiſant une contre-ouverture dans la partie oppoſée à la playe. S'il y a de gros vaiſſeaux d'ouverts ou de coupés entiérement, & que le ſang fourniſſe aſſez abondamment pour faire appréhender la *ſyncope*, la *défaillance*, ou l'*épuiſement des forces* du bleſſé; il faut remédier d'abord à ce ſymptôme, comme étant le plus preſſant, & en venir enſuite à l'extraction des corps étrangers.

Pour arrêter l'hémorrhagie des gros vaiſſeaux, il faut bien nétoyer

la playe, juſqu'à ce qu'on découvre l'ouverture des vaiſſeaux qui fourniſſent le ſang ; & s'il y a lieu d'eſpérer qu'il puiſſe s'arrêter par l'uſage d'un topique adſtringent ordinaire, l'on appliquera auſſitôt le ſuivant.

Prenez *Aloes ſoccotrin, encens mâle, de chacun parties égales. Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de blanc d'œuf, pour donner la conſiſtance d'un miel, dont vous chargerez des poils de Liévre, ou de la charpie, que vous appliquerez enſuite ſur l'ouverture du vaiſſeau, & ſur toute la playe.* Ou bien :

Prenez *Bol d'Arménie, Colcothar, Maſtich, de chacun en poudre une demi-once. Mêlez bien le tout enſemble, & appliquez de cette poudre ſur le vaiſſeau ouvert, & retenez-la deſſus avec des plumaceaux, ou des tentes ſoupoudrées avec la même poudre.*

Si l'hémorrhagie continüe tou-

jours malgré l'uſage de ces adſtringens ordinaires, il faut appliquer ſur le vaiſſeau ouvert *le bouton de vitriol* enveloppé dans de la charpie ; & l'aſſujettir avec des tentes & des plumaceaux, que l'on ſoutiendra avec des compreſſes, & un bandage. Quelques-uns préférent *l'eſprit de vitriol* au *vitriol même ;* ils trempent dedans des plumaceaux, qu'ils appliquent enſuite ſur les vaiſſeaux ouverts : mais ce ſtyptique a pluſieurs inconvéniens qui peuvent en rendre l'uſage ſuſpect dans la pratique ; car outre qu'il excite dans les playes des douleurs affreuſes, il coagule encore par ſes pointes acides, non-ſeulement le ſang qui eſt contenu dans les extrémités des vaiſſeaux coupés, mais encore celui qui eſt renfermé dans les vaiſſeaux des lévres de la playe qui ſont encore entiers ; & même cette coagulation s'étend aſſez avant. D'où il arrive

que les parties qui environnent les vaiſſeaux ouverts, venant à ſe corrompre & à ſuppurer ; elles les corrompent auſſi, ſont cauſe qu'ils s'ouvrent de nouveau, & produiſent de rechef une hémorrhagie.

Lors donc que l'on a tenté inutilement les adſtringens ordinaires, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de ſaiſir avec des pinces le vaiſſeau ouvert, & d'en faire la ligature, ayant ſoin d'embraſſer avec, quelque portion de chairs environnantes, pourvû que la nature de la partie bleſſée le permette. Si le vaiſſeau s'étoit retiré dans les chairs, de maniére qu'il fût caché, il faudroit travailler avec le ſcalpel, juſqu'à ce qu'on en eût découvert l'ouverture pour la ſaiſir, & enſuite faire la ligature du vaiſſeau.

Après avoir fait ſortir de la playe tous les corps étrangers, & avoir arrêté le ſang par le moyen

de compresses frottées avec le mélange adstringent ordinaire, fait avec le *Bol d'Arménie & le blanc d'œuf*; il faut remplir la playe de plumaceaux entassés les uns sur les autres, sans cependant être trop serrés, & y appliquer pardessus un bandage convenable. Il ne faut point lever ce premier appareil, que les vaisseaux qui étoient ouverts ne soient refermés; ce qui arrive tantôt plutôt, tantôt plûtard, suivant que les vaisseaux coupés sont plus ou moins gros, ou suivant la différence des remédes dont on s'est servi: comme, par éxemple, au bout d'un, de deux, de trois, ou de quatre jours, toutes les fois que l'on n'a pas employé la ligature. Quoi qu'il en soit, pour prévenir les tumeurs inflammatoires que pourroit attirer l'arrêt du sang dans differens endroits de la surface des playes, occasionnées tant par la compression du ban-

dage, que parceque les vaiſſeaux coupés ſe ſont retirés ; il eſt bon d'entretenir le plus que l'on peut le ſang dans un état de fluidité, afin qu'il puiſſe être emporté par le courant de la circulation, & être repompé des endroits obſtrués où il s'étoit arrêté, dans la cavité des veines. C'eſt à quoi ſerviront les fomentations faites avec *du vin chaud*, ou *de l'eſprit de vin*, ou *des eaux vulnéraires ſpiritueuſes* que l'on appliquera ſur l'appareil, & ſur les parties voiſines.

Il ne faut pas oublier de dilater tout d'abord l'entrée & la ſortie de la playe, non-ſeulement afin d'en retirer les corps étrangers ; mais encore pour prévenir les différens accidens qui ſurviennent, par cela ſeul, qu'une playe eſt trop étroite. Car ſi une playe dont le fond eſt très-large, a ſon entrée ou ſa ſortie très-étroite ; alors il eſt fort difficile d'y introduire

des plumaceaux chargés de médimens, ſans bleſſer les lévres de la playe, & par conſéquent ſans cauſer de grandes douleurs ; ce qui arrivant à chaque panſement, devient très-incommode au malade, & en même tems très-pernicieux pour la playe, & en rend le traitement plus long & plus difficile. C'eſtpourquoi il eſt néceſſaire de bien dilater l'entrée de la playe, autant que la nature de la partie bleſſée le permettra, & même ſa ſortie, ſi elle en a une. Ainſi comme toutes les playes, mais ſurtout celles qui ſont faites par un coup de mouſquet, par un dard, ou par tout autre inſtrument quelconque, n'ont point de conduit pour ſervir d'égoût au ſang & au pus, il faut leur en pratiquer un ; de peur que le pus & les autres humeurs en croupiſſant dans le fond de la playe, ne forment des ſinus & des fiſtules qui retarderoient la guéri-

ſon. L'on doit avoir attention de faire la dilatation dans la partie la plus déclive, afin que la propre peſanteur des matiéres renfermées dans la cavité de la partie, les entraîne dehors ; & il faut ſurtout avoir ſoin, après avoir appliqué le bandage & l'appareil convenable, de donner à la partie bleſſée une ſituation qui favoriſe la ſortie des matiéres. Car il arrive ſouvent que les humeurs qui ſe ſeroient écoulées du fond de la playe dans une ſituation directe, y ſéjournent & y croupiſſent, lorſque l'on eſt couché ſur le dos.

Dans les playes des tendons, leurs extrémités coupées ſe retirent de part & d'autre ; & venant enſuite à ſuppurer dans les guaines qui les renferment, la ſuppuration gagne toutes les parties dont ils ſont environnés dans leur trajet. Pour éviter ces ſuppurations qui ſont très-fâcheuſes, & qui ſont

accompagnées de grandes inflammations & de douleurs aigües, le Chirurgien n'a rien de mieux à faire que de dilater ces sortes de playes, & de mettre à découvert les extrémités des tendons qui étoient recouvertes par leurs guaines ou par des chairs ; afin de pouvoir y appliquer des remédes convenables.

Il ne faut pas dans le premier pansement d'une playe, trop ménager la peau ni les chairs ; mais il faut faire la dilatation la plus grande qu'il est possible : car il arrive souvent qu'une playe que l'on avoit dilatée d'abord, se retrécit ensuite tellement par le gonflement de ses lévres, qu'on a peine à y faire entrer la charpie, les bourdonnets, & les plumaceaux, dont les Chirurgiens ont coutume de se servir pour porter les médicamens dans l'intérieur des playes, & pour les y retenir.

Outre cela, le Chirurgien doit encore obſerver, que ſi la dilatation qu'il a été obligé de faire, ou ſi la bleſſure même, ont formé quelques angles ou quelques lambeaux de peau ou de chair, il faut les emporter ſur le champ; de maniére que le contour de la playe ſoit terminé par une ſeule ligne, ſoit droite, ſoit courbe, & non interrompue par des angles excédens.

L'on doit auſſi, dès la premiére fois que l'on éxamine une playe, remarquer ſi ſon ouverture eſt aſſez grande pour donner iſſüe à tout le ſang renfermé dans le fond de la playe, ou à tout le pus qui s'y formera par la ſuite; ou bien s'il n'eſt pas à propos de leur pratiquer une autre ſortie plus commode dans la partie oppoſée, & la plus déclive de la playe. Car ſi cela paroiſſoit néceſſaire, il n'y auroit point de tems à perdre;

il faudroit ſur le champ ſe ſervir du *ſcalpel*, ou de quelqu'autre inſtrument, pour faire cette opération. Mais afin de s'aſſurer que l'ouverture qu'on fera alors, pénétre dans la cavité même de la playe, il faut introduire une ſonde pointue dans la playe, & la faire paſſer à travers les chairs, juſqu'à ce qu'elle ſorte au-delà de la peau. Enſuite à la faveur de cette ſonde, l'on ſe fera jour avec le *biſtouri* juſque dans l'intérieur de la playe; obſervant, ſi l'on eſt obligé de couper des muſcles, de ne pas faire l'inciſion tranſverſale, mais paralléle à la direction des fibres charnues, de peur de les rendre incapables d'agir dans la ſuite. Et comme les fibres charnues ſéparées, ſuivant leur longueur, reſſerrent tellement, ſoit en ſe contractant, ſoit lorſqu'elles viennent à s'enflammer, l'ouverture qu'on a pratiquée, qu'il ſeroit impoſſible d'y

faire entrer les *tentes* & les *plumaceaux* ; l'on ne ſçauroit jamais faire cette ouverture trop grande.

Lorſque l'on a à traiter une playe faite par armes à feu, ou par quelqu'autre inſtrument contondant, l'on doit avoir grand ſoin de couper & d'emporter éxactement tout ce qui ſe trouve meurtri, & comme brûlé dans les lévres de la playe ; c'eſt-à-dire, qu'il faut rendre ces ſortes de playes ſemblables à des playes faites par inciſion, en en retranchant toutes les chaires mortes. C'eſt le ſeul moyen qu'il y ait d'amener à ſuppuration les playes d'armes à feu : autrement elles ſe termineroient par la mortification ; & il y auroit à craindre que la *gangréne* & le *ſphacéle* s'emparant des parties voiſines qui n'ont point été bleſſées, n'y produiſiſſent les mêmes ravages que ſi ils étoient occaſionnés par toute autre cauſe, ce qui met-

troit le malade dans un grand danger de la vie. Mais ſi la nature de la partie qui ne ſeroit pas charnue, tels que ſont les *articles*, ne permettoit pas de couper tout ce qui a été contus, il faudroit du moins faire des *ſcarifications* juſqu'au vif avec la pointe des ciſeaux, & couper tout ce qui ſeroit meurtri dans les lévres de la peau.

Si la playe ſe trouve compliquée avec *fracture* des os, il faut éxaminer avant tout ſi la fracture eſt trop conſidérable, & ſi les os ſont rompus en de trop petits fragmens pour donner lieu d'eſpérer qu'ils puiſſent ſe réunir par la ſuite. C'eſtpourquoi ſi ce ſont de grands os, tels que *le Femur*, *le Tibia*, *l'Humerus*, *le Cubitus*, *le Radius*, qui ſoient entiérement fracturés, & pour ainſi dire, moulus, le Chirurgien doit laiſſer-là la playe, & ne s'occuper que d'arrêter l'hémorrhagie, & de faire

l'amputation de toute la partie : car les os étant fracaſſés de la maniére que nous venons de le dire, cette partie n'eſt plus propre à éxercer aucune de ſes fonctions & de ſes mouvemens ordinaires. L'on peut conſulter ſur cette matiére les Traités des amputations. Mais ſi la fracture eſt telle, qu'il ſoit reſté une grande portion de l'os ſans être endommagée, ou que l'on puiſſe eſpérer la réunion des parties fracturées par le moyen du *Cal* ; ou ſi la portion d'os qui eſt rompu, eſt diviſée en pluſieurs fragmens, l'on doit faire grande attention à la playe, & s'aſſurer au juſte de l'endroit de la *fracture*. Enſuite il faut retirer avec précaution, & ſans effort, toutes les *eſquilles* qui ſont détachées, & abandonner celles qui tiennent encore trop, ſoit à des chairs ſoit au Périoſte, juſqu'à ce que la ſuppuration en procure le détachement.

Il eſt bon cependant d'éxaminer s'il eſt plus avantageux de faire ſortir les eſquilles par la playe même, & de porter auſſi par-là les remédes ſur l'os fracturé, ou bien s'il ne ſeroit pas plus à propos de faire auprès de la fracture une autre ouverture qui facilitât & l'extraction des eſquilles, & l'application des médicamens ſoit ſur l'os découvert & ſur le Périoſte, ſoit ſur les chairs. Si l'on juge devoir prendre ce parti, il faut tout d'abord pratiquer une longue & large inciſion pour mettre à découvert l'os fracturé. Lorſque la fracture de l'os eſt tranſverſale, après avoir panſé la playe, & y avoir appliqué *un bandage feneſtré* à l'endroit qui répond à ſon ouverture, l'on remettra les piéces fracturées dans leur ſituation, & l'on les aſſujettira par le moyen de *fanons* & d'*atelles*; afin que, lorſque le cal aura ſoudé enſemble les parties

diviſées, le membre conſerve ſa figure naturelle. L'on contiendra les fanons & les atelles par un autre bandage feneſtré, afin de pouvoir changer l'appareil toutes les fois qu'on le jugera néceſſaire.

Lorſque ce ſont de petits os, tels que les *Phalanges des doigts*, qui ont été entiérement rompus & briſés par une playe, il faut en venir à *l'amputation*, & la faire dans l'articulation la plus voiſine qui n'a point été endommagée; ayant ſoin d'emporter de la peau qui recouvre la Phalange, tant intérieurement qu'extérieurement, autant qu'il eſt néceſſaire pour que les extrémités des tendons que l'on coupera dans cette opération, reſtent à découvert, même après s'être retirés. Par-là l'on évite la douleur & les autres accidens fâcheux, qui ſuivent ordinairement la ſuppuration qui arrive aux tendons bleſſés, lorſqu'ils ſe retirent ſous la

peau, & dans leurs guaines où ils reſtent cachés, & où ils ſe corrompent.

Après avoir pris toutes les précautions que nous venons de détailler, l'on peut lever tout l'appareil au bout d'un, de deux, de trois, ou même de quatre jours, plus ou moins, ſuivant la nature de la playe, & la grandeur des vaiſſeaux coupés qui doivent ſe fermer. Mais comme cet appareil, tant à cauſe de la chaleur des lévres de la playe, qu'à cauſe des médicamens viſqueux & tenaces dont il eſt enduit, s'attache fortement aux côtés de la playe, & qu'on ne peut l'enlever ſans tirailler les parties auſquelles il eſt adhérent, & ſans cauſer une douleur d'autant plus grande, que les lévres de la playe ſont plus gonflées & remplies de ſang; il faut avoir ſoin d'humecter la charpie avec quelque liqueur, avant que

de l'enlever. On ſe ſervira pour cela *de vin rouge chaud, mêlé avec moitié eau*; de peur que par ſon acrimonie, il n'irrite trop les lévres de la playe, qui ſont alors très-ſenſible. Au lieu de vin, on peut employer *la décoction d'orge, édulcorée avec un peu de miel*; & même de *ſimple eau tiéde ſuffit*, au défaut de toutes ces choſes. Ceux qui dans pareille occaſion ſe ſervent *d'eſprit de vin*, ou *d'eau vulnéraire ſpiritueuſe*, ne font point attention que c'eſt-là le véritable moyen d'augmenter la douleur, que l'on doit cependant s'occuper à calmer dans le traitement des playes. Ainſi il faut ſe donner de garde de prendre de pareils guides dans la pratique. S'il y avoit quelque portion de charpie qui reſtât obſtinément attachée aux lévres de la playe, quoique l'on l'eût humectée auparavant; il faudroit l'y laiſſer, & ne faire aucun effort pour l'arracher.

L'on doit faire tout ce que nous venons de dire très-promtement; afin d'appliquer ſur la playe un nouvel appareil chargé de remédes convenables, auſſitôt que l'on aura enlevé le premier : car rien n'eſt plus pernicieux pour les playes, rien n'en augmente plus les douleurs, rien enfin n'eſt plus propre à coaguler le ſang, & à en arrêter le cours dans les vaiſſeaux qui rampent à la ſurface des playes, que de les laiſſer long-tems expoſées à l'air.

CHAPITRE X.

Où l'on continue d'expliquer ce qui regarde le traitement des Playes composées.

IL nous reſte actuellement à détailler la maniére dont il faut s'y prendre, pour ſatisfaire à la ſeconde indication qui ſe préſente

à

à remplir dans le traitement des playes considérables ; & à rapporter quels sont les médicamens que l'on doit employer pour amener à suppuration les lévres gonflées de ces sortes de playes. D'abord il faut distinguer ces playes en deux espéces. La premiére est de celles qui intéressent des parties charnues seulement ; la seconde est de celles qui se rencontrent dans des parties nerveuses & tendineuses. Dans le premier cas , c'est-à-dire lorsqu'il n'y a que des parties charnues simplement de blessées ; comme leurs lévres ne peuvent point venir à suppuration , à moins que le sang qui est arrêté dans leurs vaisseaux , n'y trouve assez d'espace pour se raréfier en entrant dans une corruption fermentative qui le change en pus, l'on doit, pour lui procurer cet espace & pour le mettre au large, relâcher autant qu'il est possible , les vais-

ſeaux qui le renferment. C'eſt à quoi peuvent ſervir efficacement les applications, ou de liqueurs ſimplement aqueuſes, ou de médicamens gras & onctueux. Mais comme les remédes aqueux ont leurs parties ſéparées les unes des autres, & par conſéquent très-faciles à ſe diſſiper par le moindre mouvement ; il arrive de-là que la chaleur immodérée des lévres de la playe ne leur permet pas de demeurer long-tems attachées ſur elles, & qu'elle les fait promtement évaporer. D'où l'on voit que cette eſpéce de remédes n'eſt point du tout propre à attirer la ſuppuration dans les lévres d'une playe ; & il ſeroit inutile pour éviter l'inconvénient dont nous venons de parler, de fomenter continuellement la partie avec les médicamens en queſtion : car de pareilles fomentations en délayant & étendant trop les parties ſalines

du ſang, qui par leur mouvement devroient exciter la fermentation putréfactive de ce liquide, empêchent & retardent beaucoup la ſuppuration. Il n'en eſt pas de même des corps gras & ſulphureux, dont les parties étant adhérentes les unes aux autres ſe ſéparent difficilement; ce qui fait que la chaleur des lévres d'une playe ſur leſquelles on les applique, n'étant pas capable de les diſſiper & de les faire évaporer, elles y reſtent plus long-tems attachées, & autant qu'il le faut pour relâcher les vaiſſeaux au point qui eſt néceſſaire, pour que le ſang ſe change en pus. Il y a encore une autre raiſon, pour laquelle les remédes gras & ſulphureux doivent être preferés, lorſqu'il s'agit de procurer la ſuppuration des playes : c'eſt qu'ils ſont chargés de *parties ſalines* de différente nature, comme *de parties acides*, ou *ſalées-acides*, *âcres*, ou

ſalées-âcres ; leſquelles, ſurtout ſi elles ſont d'une moyenne volatilité, étant agitées par la chaleur, pénétrent le tiſſu du ſang qui eſt arrêté dans les lévres de la playe ; & en en diviſant inſenſiblement les parties, les diſpoſent à entrer en fermentation. De tout cela, il s'enſuit qu'il faut imbiber la charpie dont on doit remplir la cavité d'une playe, avec des remédes gras & ſulphureux. Il faut choiſir pour cela, non pas ceux que nous dicte la raiſon, qui, lorſqu'elle eſt ſeule, eſt toujours un fort mauvais guide ; mais ceux qu'une longue ſuite d'expériences a enſeigné être propres à cet effet, obſervant de donner la préférence à ceux qui en même tems qu'ils ſont plus efficaces, ſont auſſi plus ſimples & plus faciles à préparer. Comme tous ces médicamens agiſſent en digérant, & en meuriſſant, pour ainſi dire, le ſang qui eſt arrêté dans les lévres

de la playe pour le changer en pus, l'on peut leur donner le nom de *remédes digeſtifs, maturatifs, & ſuppuratifs.* Leurs ingrédients, & la maniére de les préparer varient à l'infini. Mais le *digeſtif* le plus ordinaire, & celui qui eſt le plus en uſage, ſe prépare de la maniére ſuivante.

Prenez *Thérebentine de Veniſe quatre onces, deux jaunes d'œufs, huile de lin,* ou *de lys,* ou *de vers,* ou *de petits chiens,* ou même *de l'huile commune qui ſoit nouvelle, une quantité ſuffiſante. Mêlez le tout enſemble, & faites-en un digeſtif.* Ou bien, ſuivant Ambroiſe Paré :

Prenez *Huile de violette, ou de lin, trois livres; faites bouillir dedans deux petits chiens nouveaux-nés, juſqu'à ce que les os quittent les chairs. Ajoutez-y vers de terre préparés, une livre : faites cuire le tout à lente chaleur; paſſez-le par un linge & exprimez. Vous ajouterez enſuite Thérebentine*

de Venise trois onces, Eau-de-vie six onces.

Si l'on veut donner à cette huile de chien, la consistance d'un baume épais, ce qui est plus commode dans le pansement des playes, l'on peut y ajouter une plus grande dose de *Thérebentine*; par éxemple, jusqu'à deux livres. Ou bien :

Prenez *onguent Basilic quatre onces, beurre frais, ou huile de Mille-pertuis égale quantité. Mêlez le tout pour un digestif.*

Pour les personnes aisées, l'on peut employer *le Baume du Pérou*, ou *celui de Judée*, à la place du digestif ordinaire.

Quelques Praticiens sont dans l'usage de mêler à ces digestifs de la poudre de myrrhe & d'aloës, surtout dans les playes faites par des armes à feu, ou par contusion ; & cela pour éviter, disent-ils, la pourriture. Mais comme ces sortes de remédes sont âcres &

ſulphureux, ils deſſéchent les playes en diſſipant les parties ſéreuſes qui s'y rencontrent ; enſorte qu'ils ſont moins propres à procurer une ſuppuration louable, qu'à la retarder, par l'irritation & le reſſerrement qu'ils produiſent ſur tous les vaiſſeaux qui contiennent le ſang qui doit ſe changer en pus : car ces vaiſſeaux ainſi froncés & contractés, tiraillent en ſe retirant ceux qui communiquent avec eux, auſſi-bien que toutes les parties auſquelles ils ſont adhérents ; ce qui augmente conſidérablement la douleur. D'autres Praticiens plus éxacts obſervateurs de ce qui ſe paſſe dans les playes, s'étant apperçu du danger qu'il y avoit de ſe ſervir de ces *poudres deſſicatives*, ont entiérement proſcrit cette pratique, que l'on tenoit des Anciens comme par tradition ; & s'étant aviſés de n'employer que les *maturatifs* les plus ſimples, en y ajou-

tant des *onguens émollients*, tels que celui d'*Althæa*, ils ont remarqué que par cette nouvelle méthode la ſuppuration des playes ſe faiſoit beaucoup mieux. Je croirois volontiers que cette coutume de mêler des médicamens *deſſéchans* avec les *digeſtifs*, n'a été introduite que par un préjugé; & qu'après avoir obſervé que les corps morts que l'on avoit embaumé avec les poudres d'*aloës* & de *myrrhe*, ſe deſſéchoient ſans ſe corrompre, ſe diſſoudre, ni ſe pourrir, l'on a été conduit à penſer que ces mêmes poudres étoient capables de prévenir la pourriture dans les playes qui menacent de *gangréne*. Mais ceux qui ont raiſonné de la ſorte, & qui ont les premiers employé ces ſortes de remédes, n'ont pas fait attention combien leur uſage eſt contraire aux indications qui ſe préſentent à remplir dans le traitement des

playes : car en même tems qu'ils avoient intention de faire ſuppurer les playes, c'eſt-à-dire, d'exciter la corruption fermentative du ſang qui eſt arrêté dans les vaiſſeaux coupés de la partie bleſſée, auſſi-bien que la diſſolution, tant des vaiſſeaux que du propre tiſſu des lévres de la playe ; ils faiſoient d'un autre côté tout ce qu'il falloit pour empêcher cette diſſolution & cette fermentation ſuppurative ; & par conſéquent, ils paroiſſoient vouloir entreprendre tout à la fois deux choſes oppoſées l'une à l'autre. Quiconque eſt accoutumé à ſe rendre raiſon de ce qu'il fait en Chirurgie, s'appercevra aiſément que ce n'eſt pas avec plus de fondement que quelques autres Chirurgiens, très-habiles d'ailleurs, mêlent avec les remédes *ſuppuratifs* & *digeſtifs*, de *l'eſprit-de-vin*, *ſoit ſimple*, *ſoit camphré*, ou de la *teinture de myrrhe & d'aloës*, à

deſſein d'empêcher la pourriture.

Après avoir chargé des plumaceaux d'une forme convenable *des remédes digeſtifs* dont nous venons de parler, on garnira avec, l'intérieur de la playe ; ce qu'il faut faire très-adroitement & très-légérement, de peur d'exciter par un contact trop rude, de la douleur dans les lévres de la playe. L'on doit auſſi obſerver que la charpie dont on ſe ſert, ſoit mollette ; afin d'éviter une fâcheuſe compreſſion qu'elle cauſeroit par ſa dureté, ſi elle étoit trop compacte. Il eſt encore néceſſaire dans les playes qui ont beaucoup d'étendûe, d'appliquer un appareil le plus ſimple qu'il eſt poſſible ; car, lorſqu'il eſt compoſé de pluſieurs tentes, plumaceaux, bourdonnets, & compreſſes, il faut beaucoup plus de tems pour en faire l'application : d'où il arrive que l'air a tout le loiſir d'agir par

ſon contact ſur la playe, & d'y produire les mauvais effets que nous avons dit plus haut être ſi redoutables. Pour prévenir ces accidens, l'on fera un plumaceau de charpie qui ſoit aſſez grand pour couvrir toute la ſuperficie de la playe; & l'on remplira le vuide qui reſtera, avec de la charpie mollement entaſſée. La playe étant ainſi panſée, l'on examinera la partie bleſſée, pour voir ſi elle n'eſt point tuméfiée ou enflammée, ou ſi elle eſt dans ſon état naturel. Si l'on s'apperçoit que non-ſeulement les lévres de la playe, mais encore les parties voiſines ſoient enflées, & que la peau ſoit rouge, enflammée & brûlante, & que le bleſſé y ſente une pulſation douloureuſe, l'on appliquera tous ſes ſoins à relâcher cette partie enflammée, & à en calmer les douleurs; ou plutôt à modérer la trop grande raréfaction du ſang.

Il y a deux moyens différens d'appaiser la tension douloureuse des vaisseaux, & de tout le tissu de la partie tuméfiée. Le premier est de rendre aux fibres qui sont distendues & tiraillées leur ressort naturel, pour qu'elles puissent par leur contraction chasser dans leurs canaux de décharge, les humeurs qui séjournent dans les vaisseaux qu'elles composent. Le second consiste à relâcher ces mêmes fibres encore plus qu'elles ne le sont, & assez pour qu'elles puissent céder & faire place aux humeurs qui abordent continuellement, ou qui se raréfient par leur fermentation.

L'on peut pour redonner le ton & le ressort aux fibres qui ont été forcées par le gonflement d'une partie, se servir de l'une des trois espéces de médicamens dont nous allons traiter. Premiérement, l'on peut employer les remédes que l'on

appelle *adſtringens* ; c'eſt-à-dire , des remédes qui étant appliqués ſur quelqu'endroit , & venant à diminuer de volume , & à ſe contracter ſur eux-mêmes , reſſerrent toutes les parties auſquelles ils adhérent , & les repouſſent tellement vers leur centre, qu'ils expriment les humeurs qui y étoient renfermées , & réſiſtent à l'effort de celles qui y ſont pouſſées. Ou bien , l'on peut en ſecond lieu appliquer ſur la partie enflée & tuméfiée , des médicamens qui ſoient capables , en condenſant le ſang , de modérer la chaleur & l'expanſion des humeurs qui ſont arrêtées ; tels ſont les médicamens actuellement froids , ou tels en puiſſance , & que l'on appelle vulgairement *répercuſſifs* , par rapport à leur effet ; lequel conſiſte à produire dans les fibres élémentaires de la partie enflammée , un froncement qui repouſſe vers l'inté-

rieur les humeurs qui abordent dans les vaiſſeaux de cette partie. Troiſiémement, enfin l'on peut ſe ſervir des *réſolutifs*. L'on entend par ce terme, des médicamens qui diviſent & attenuent les humeurs arrêtées dans la partie, qui les rendent plus coulantes; en un mot, qui leur donnent aſſez de fluidité pour qu'ils puiſſent obéir à l'effort que les fibres des vaiſſeaux, & de tout le tiſſu de la partie gonflée, font pour ſe contracter.

Il s'agit préſentement de déterminer lequel de ces trois genres de médicamens l'on doit preférer, lorſqu'on a deſſein de ramener les fibres trop diſtendues d'une partie tuméfiée à leur état naturel. D'abord il paroît, tout bien éxaminé, que l'on doit craindre en pareil cas, l'uſage des *adſtringens;* car l'inégalité du reſſerrement qui arrive aux linges ſur leſquels on étend ces remédes pour pouvoir

les appliquer ſur une tumeur, eſt cauſe qu'ils compriment inégalement la partie ſur laquelle on les applique, & qu'ils la reſſerrent auſſi inégalement, ſans changer pour cela en rien la qualité des humeurs qui y ſéjournent. De-là il arrive que les adſtringens ne font qu'exciter de la douleur, par la compreſſion inégale que la peau ſouffre de leur part; & quand bien même le ſang, qui par ſon arrêt forme la tumeur, auroit conſervé ſa fluidité, ce qui eſt tant à déſirer en cette occaſion; l'on comprend aiſément par ce que nous venons de faire remarquer, que l'uſage des remédes en queſtion ne feroit pas capable de faire paſſer ce ſang dans les veines qui lui ſervent ordinairement de débouché, & que l'inégalité avec laquelle ils compriment la partie, ne feroit que pouſſer les humeurs d'un endroit de la tumeur dans un

autre moins comprimé, mais pareillement diſtendu & gonflé : d'où s'enſuivroit une diſtenſion encore plus grande, & par conſéquent une douleur plus vive & plus aigüe.

Quant aux *répercuſſifs*, on ne doit pas attendre de leur application un meilleur effet que des adſtringens. Ils modéreront à la vérité la douleur : car comme ils agiſſent en réprimant la trop grande chaleur & la trop grande raréfaction des humeurs, & en en rapprochant les parties, & les coagulant ; on ne peut pas nier que le ſang réduit à un moindre volume, laiſſera un vuide qui permettra aux fibres de la partie gonflée qui étoient tiraillées, de s'affaiſſer ſur lui, & de reprendre peu à peu leur mouvement de contraction. Mais d'un autre côté, l'épaiſſiſſement du ſang s'oppoſera à ce que ces fibres en ſe contractant,

puiſſent l'exprimer de la partie où il eſt engagé ; ainſi il s'y endurcira de plus en plus, & la tumeur dégenérera en une eſpéce de ſchire, qui eſt une des maniéres la plus à craindre, dont les tumeurs puiſſent ſe terminer, & que l'on doit encore plus appréhender dans les playes. Ces raiſons, je croi, doivent ſuffire pour faire comprendre qu'on ne ſçauroit trop éviter l'uſage des *répercuſſifs*, lorſqu'il s'agit de calmer la tenſion douloureuſe d'une partie bleſſée.

Les *réſolutifs* n'ont aucun des inconvéniens que nous venons de rapporter ; & ils ont de plus cet avantage, qu'ils briſent & atténuent les molécules trop groſſiéres du ſang qui croupit dans les parties bleſſées ; de ſorte que les fibres venant à ſe contracter, ne trouvent aucun obſtacle à le faire paſſer dans les veines. C'eſt auſſi ce qui nous détermine à conſeiller

l'application de ces remédes ſur les parties bleſſées qui ſont tendues & tuméfiées, plutôt que de ſe ſervir alors des *adſtringens* & des *répercuſſifs.*

Nous ne prétendons cependant pas pour cela exclure tout-à-fait du traitement des playes les *adſtringens* & les *répercuſſifs.* Nous les croyons quelquefois néceſſaires, ſurtout pour prévenir le gonflement des lévres & des parties voiſines d'une playe ; pourvû que l'on en faſſe l'application auſſitôt la playe faite, ou peu de tems après. En effet, ces remédes fortifient le ton de la partie bleſſée, & la mettent en état de réſiſter à l'abord des humeurs, & d'empêcher qu'elles n'y ſéjournent. C'eſtpourquoi rien n'empêche qu'auſſitôt qu'une perſonne a été bleſſée, l'on n'applique dans le premier appareil un médicament adſtringent, tel que le ſuivant.

Prenez *Bol d'Arménie, folle farine, de chacun égales parties; gomme Tragacant, le quart de la quantité des drogues précédentes. Mêlez le tout avec suffisante quantité de blanc d'œuf; & frottez-en un linge, que vous appliquerez sur la partie blessée.*

Pour ce qui est des *résolutifs*, l'on peut en prescrire de différentes façons, pour appliquer sur les tumeurs qui surviennent aux playes. Par éxemple :

Prenez *farine d'Orobe, ou de fêves,* ou *de la mie de pain, une livre; faites-en un Cataplâme, avec quantité suffisante de vin rouge.* Ou bien :

Prenez *esprit de-vin rectifié, quantité suffisante, pour fomenter continuellement avec, la tumeur.* Ou bien :

Prenez *pulpe des feuilles de Pariétaire, ou d'Hyeble, ou de Morelle, ou de Jusquiame, quantité suffisante; imbibez-la bien d'esprit-de-vin pour un Cataplâme.* Ou bien :

Prenez *fleurs de Camomille, de*

Mélilot, de chacun une once; sommités de Romarin, de Thin, de chacun une poignée. Faites bouillir le tout légerement dans du vin rouge, avec lequel vous fomenterez nuit & jour la partie affligée.

Les Cataplâmes faits avec les farines mentionnées, avec la mie de pain, & le vin, ou avec la pulpe des herbes ci-dessus nommées, doivent être préferés pour en faire l'application sur les parties nerveuses & tendineuses. Mais lorsqu'on a affaire à des parties charnues, l'on se trouve mieux de l'usage de *l'esprit-de-vin, soit simple, soit aiguisé avec le Sel armoniac.*

Il arrive cependant assez souvent, que lorsque le sang est trop épais & trop âcre, l'usage des *résolutifs* le fait bouffer considérablement; ce qui augmente la tension, la douleur, & la chaleur de la partie blessée. Pour remédier à ces accidens, il faut avoir promtement

recours aux *relâchans* & aux *émollients*, tels que ſont les corps gras & huileux, ou même aqueux, ou qui participent des uns & des autres. Entre les médicamens gras & huileux *l'huile Roſat, celles de Mille-pertuis, de vers de terre, de petits chiens, de briques, d'œufs*, &c. méritent la préférence. A leur défaut, l'on ſe ſervira de *bonne huile d'Olive*. Tous ces remédes doivent être tiédes, avant que l'on en frotte la partie tuméfiée : ils conviennent principalement dans les playes des parties tendineuſes & nerveuſes, preſque point dans celles des parties charnues.

Parmi les émollients moitié aqueux, moitié huileux, l'on doit préférer les Cataplâmes ſuivans.

Prenez *pulpe de racine d'Althæa, de Lys, de chacune deux livres ; farine de graine de lin, quatre onces. Mêlez le tout, & en faites un Cataplâme*. Ou bien :

Prenez *pulpe de feuilles de Mauve & de Branche urſine, deux livres; farine de graine de lin, quatre onces; huile Roſat une ſuffiſante quantité. Faites du tout un Cataplâme.* Ou bien:

Prenez *mie de pain blanc, une livre; lait de Chévre, trois livres. Faites bouillir juſqu'en conſiſtance d'un Cataplâme; auquel vous ajouterez trois jaunes d'œufs, & une ſuffiſante quantité d'huile de vers.* Ou bien:

Prenez *lait de Chévre, deux livres; farine de graine de lin, huit onces. Faites cuire juſqu'à conſiſtance de Cataplâme.*

Il faut remarquer en paſſant, qu'on doit changer ces cataplâmes au moins deux fois le jour, ſans toucher pour cela au reſte de l'appareil. L'on pourroit cependant laiſſer le même cataplâme, ayant ſoin ſeulement de l'humecter de tems en tems, & de fomenter la partie avec quelque décoction émolliente, comme celle de

racine de *Guimauve*, de *Mauve*, de *Branche urſine*, ou même avec du *lait tiéde*.

Tout étant ainſi diſpoſé, il faut attendre que les lévres de la playe viennent à ſuppurer : mais ſi l'on veut hâter cette ſuppuration, & ne l'a point troubler lorſqu'elle commencera à ſe faire, il faut défendre la playe du contact de l'air ; & par conſéquent, ne point changer le premier appareil, qui eſt chargé de digeſtif convenable, qu'au bout de deux ou trois jours ; à moins que la violence de la douleur n'annonçât qu'il ſeroit arrivé un grand changement dans la playe, & ne fît appréhender que la gangréne y ſurvînt : auquel cas il faudroit lever l'appareil de tems en tems, pour être plus à portée de remédier au danger dont on eſt menacé. Mais ſi la douleur n'eſt pas trop incommode, que le bleſſé n'éprouve point un ſenti-

ment de brûlure, ne ressente point d'élancemens fort vifs, qu'on ne remarque point que la partie blessée soit plus froide qu'à l'ordinaire; l'on doit laisser l'appareil jusqu'à ce qu'il se soit formé de nouvelles chairs à la place de celles qui sont contuses, & enflammées, & que la suppuration doit détruire: c'est ce qui n'arrive que le troisiéme ou le quatriéme jour.

Une chose à laquelle on ne peut trop prendre garde, c'est que le pus, la matiére purulente, ou la sanie ne s'arrête & ne séjourne dans quelque recoin de la playe, & ne pratique insensiblement quelques *sinus fistuleux* dans l'interstice des chairs: c'estpourquoi l'on emportera éxactement avec des tentes mollettes le pus & la sanie; prenant garde d'exciter de la douleur au malade. Mais afin de mieux nétoyer la playe, l'on prendra une éponge que l'on trempera dans une

une ſimple décoction chaude de racine de *Guimauve* ; & ayant auparavant tant ſoit peu relevé l'appareil, l'on exprimera cette éponge dans la playe ; l'on enlevera auſſitôt après le premier appareil, & l'on en appliquera tout de ſuite un nouveau, ſans ſe mettre en peine de nétoyer la playe de la décoction qu'on y a verſée, de peur que le ſang ne venant à ſe coaguler dans la ſurface de la playe, ſi elle reſtoit long-tems expoſée à l'air, n'attirât une nouvelle inflammation. Il eſt même néceſſaire pour prévenir cette action de l'air, d'approcher de la playe un réchaut rempli de braiſe allumée, à moins que la grande chaleur de la ſaiſon ne s'y opposât.

Lorſque la playe que l'on a à traiter eſt très-profonde, & qu'elle pénétre bien avant dans les chairs, enſorte que l'on ne puiſſe pas y introduire des plumaceaux,

l'on doit bien ſe donner de garde de fourer dans ſa cavité des tentes trop dures, ſous prétexte d'y porter les *digeſtifs* dont on les enduit, ſi l'on veut épargner au malade une douleur continuelle, & une inflammation des lévres de la playe, qui n'auroit point de fin. Il vaut beaucoup mieux injecter dans ces ſortes de playes longues & étroites de la *Therebentine* diſſoute dans un peu d'huile, ou du *Digeſtif ordinaire*, ou de l'onguent *Baſilic* qu'on aura fait fondre auparavant; & l'on couvrira enſuite à l'ordinaire, tant l'entrée que la ſortie de la playe, avec des plumaceaux mollets, chargés de *digeſtif.*

Auſſitôt que la ſuppuration commencera à diminuer, & que l'on verra paroître dans toute l'étendûe de la playe, des grains charnus, rouges & vermeils, l'on ceſſera entiérement l'uſage des

onguens ; de peur que la ſuppuration venant à continuer, ne fît tomber le bleſſé en *Maraſme* par la diſſipation continuelle qu'elle produiroit du ſuc nourricier, & pour empêcher en même tems l'excroiſſance des chairs fongueuſes ſur les lévres de la playe ; & l'on paſſera ſur le champ à l'uſage des ſimples *Déterſifs*, parmi leſquels il n'y en a point de meilleurs que les eaux chaudes, ſurtout celles de *Balaruc* : car elles ont cet avantage pardeſſus toutes les autres, qu'elles peuvent ſe tranſporter dans les pays les plus éloignés, ſans perdre de leur vertu ; & même qu'elles peuvent ſe conſerver pendant un an entier, ſans ſe corrompre, pourvû qu'on les garde dans des vaiſſeaux convenables. Quant à leur efficacité dans le traitement des playes, une expérience de vingt années a appris aux Médecins & aux Chi-

rurgiens de Montpellier, que leur ufage étoit toujours fuivi d'un fuccès évident. Mais rien ne confirme plus cette pratique, que la guérifon inefpérée &, pour ainfi dire, miraculeufe de Monfeigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang. Cet illuftre guerrier étant occupé au fiége de Thurin, à réparer lui-même le mauvais état auquel l'imprudence de quelques Officiers avoit réduit nos affaires, fut bleffé dangereufement près du carpe de la main gauche. La playe avoit meurtri & déchiré deux des tendons du mufcle *fublime*, fçavoir, celui qui va au doigt annulaire, & celui qui fléchit le petit doigt. Une fiévre ardente ne tarda pas à paroître, & l'on ne fut pas long-tems fans appréhender que la gangréne ne s'emparât de la playe, & même de tout le bras. Ces terribles accidens s'appaifèrent enfin, les chairs contufes &

les tendons vinrent à ſuppuration. Mais cette ſuppuration finie, l'application des médicamens, même les plus doux, ne faiſoit qu'exciter des douleurs très-violentes; ce qui engagea les Médecins & les Chirurgiens qui ſoignoient le Prince dans cette maladie, de faire venir des eaux de Balaruc, pour plonger dedans le bras de leur illuſtre malade. Ces eaux produiſirent un effet ſi marqué, qu'en moins d'une heure, toute la douleur ſe diſſipa, le bras ſe déſenfla à vûe d'œil; les doigts qui étoient auparavant contractés ſur eux-mêmes, commencérent à s'étendre; enſorte que la playe qui avoit près de quatre pouces de diamétre, ſe referma tellement par l'uſage continué du bain des eaux de Balaruc, & des plumaceaux imbibés de ces mêmes eaux, que ſans qu'il s'engendrât aucune chair fongueuſe, elle n'avoit plus au bout de

quinze jours qu'un pouce de large.

C'eſtpourquoi l'on nétoyera les playes trois ou quatre fois le jour, avec de l'eau de Balaruc tiéde, & l'on les couvrira ſimplement avec des plumaceaux trempés dans la même eau. Je dis trois ou quatre fois par jour; car il eſt beaucoup mieux de nétoyer ſouvent les playes, lorſqu'il a commencé à pouſſer de nouvelles chairs, que de les laiſſer pluſieurs jours ſans en changer l'appareil & ſans les panſer, comme font quelques Chirurgiens d'armée, qui appréhendent un peu trop le contact de l'air, qu'ils regardent comme funeſte aux playes. Je conviens avec eux, qu'il faut expoſer les playes à l'air le moins que l'on peut, & changer l'appareil avec toute la promtitude poſſible, ſi l'on a envie d'éviter que le ſuc nourricier & le ſang qui circule dans la ſurface

de la playe ne se coagulent : mais j'ai bien de la peine à approuver la pratique de ceux qui veulent qu'on ne change l'appareil que tous les trois ou quatre jours, même lorsque la suppuration est cessée. Car avant que les chairs nouvellement produites ayent acquis la fermeté d'une cicatrice, leur tissu est si foible & si délicat, qu'elles laissent échapper & qu'elles suintent une lymphe nourriciére qui s'épanche dans la cavité de la playe. Là, cette lymphe privée aussitôt de ses parties spiritueuses change de nature ; & venant à fermenter, elle contracte une acreté qui la met en état de ronger les chairs, & de les rendre ou trop mollasses, ou dures & racornies.

L'on pourra m'objecter que la coagulation du suc nourricier & du sang dans la surface de la playe, n'est pas quelque chose de moins à craindre que les accidens que

nous appréhendons si fort. Je l'avoue ; mais il est facile de prévenir cette coagulation, en munissant la playe contre les mauvaises impressions de l'air, tant par l'application de médicamens détersifs que l'on fera chauffer, & avec lesquels on humectera & on lavera la playe, qu'en corrigeant le froid de l'air par l'approche de réchauts remplis de braise allumée ; mais en voilà assez sur cet article.

Comme on ne peut pas avoir partout des eaux de Baraluc, ou d'autres de même nature, l'on se servira à leur place de médicamens détersifs composés artificiellement : en voici un très-aisé à préparer.

Prenez *lessive bien chargée de cendres quelconques, une partie ; mêlez avec cinq parties d'eau de fontaine ou de riviére, & vous fomenterez les playes avec cette liqueur.* Ou bien :

Prenez *lessive de cendres de Per-*

venche, d'Aigremoine, de Mille-pertuis, d'Abſinthe de Chamedrys, une partie; mêlez avec cinq parties d'eau de fontaine. Ou bien :

Prenez *racines de Gentiane, d'Ariſtoloche, de chacune deux onces; Orge en grain, deux pincées; fleurs de Mille-pertuis, & de Roſes rouges, de chacune trois pincées. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau de fontaine; ajoutez ſur quatre livres de la colature, quatre onces de miel Roſat, ou de vin blanc.* Ou bien :

Prenez *eau de fontaine quatre parties, que vous mêlerez avec une partie d'eſprit-de-vin.*

L'on peut, ſi l'on veut, ſe contenter d'étuver tout ſimplement la playe avec du *vin rouge* ou *blanc*, pur ou mêlé avec de l'eau; ou ſe ſervir *d'eſprit-de-vin*, pareillement mêlé avec de l'eau, mais dans lequel on aura fait infuſer auparavant *de l'Abſinthe, du Chamedrys, & des fleurs de Mille-pertuis.*

Après avoir continué l'uſage des *Déterſifs*, juſqu'à ce que la cavité de la playe ſe ſoit remplie de chairs, & que la cicatrice ait commencé à ſe former dans ſes bords, l'on ſoûpoudrera ces nouvelles chairs avec des remédes *deſſicatifs* & *cicatriſans*, réduits en poudre extrémement fine; tels ſont la *Tuthie* préparée, la *Litarge*, la *pierre Calaminaire*, la *Ceruſſe*, le *Plomb brûlé*, le *Pompholix*, la *Terre ſigillée*. L'on appliquera auſſi ſur la playe, des plumaceaux chargés de ces mêmes poudres; & l'on en continuera l'application, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit entiérement formée. L'on peut ſubſtituer aux poudres dont nous parlons, l'*Onguent de Tuthie*, le *Dia-Pompholigos*, le *Deſſicatif rouge*, &c.

S'il s'engendroit dans la playe des chairs qui ne fuſſent point grainues & inégales, mais polies & mollaſſes; comme ces ſortes de

chairs tombent bien vîte en colliquation, & se changent en sanie ou en pus, il faudroit pour hâter la guérison, les détruire avec des *Détersifs* plus âcres, ou même avec les *Cathéretiques*. Il suffit pour cela, de mêler au Digestif ordinaire, de la poudre de *Myrrhe* & d'*Aloës*; ou un tiers, un quart plus ou moins, de l'*Onguent Ægyptiac*; ou enfin, l'on pansera la playe avec le *Baume de Venus*, dont voici la préparation.

Prenez *Verd-de-gris philosophiquement préparé, deux onces; huile de Thérebentine, une livre. Faites digérer à un feu de sable très-doux pendant quinze jours; au bout de ce tems, vous décanterez l'huile verte qui surnagera, & vous la garderez pour l'usage.*

L'on peut à sa place faire usage du *Baume verd de Metz*. Ou bien:

Prenez *Précipité blanc ou rouge, & Alun calciné, de chacun deux*

gros ; Onguent Basilic , trois onces. Mêlez le tout bien exactement , & enduisez vos tentes de cet Onguent ; ou bien , *l'on touchera légerement les chairs baveuses , avec la pierre infernale ordinaire.*

Mais l'on doit s'attacher principalement , surtout pour prévenir les chairs fongueuses , à corriger les vices du sang , ou à lui conserver sa qualité , si elle est louable.

Tout ce que nous avons prescrit jusqu'ici , pour le traitement des Playes composées , ne regarde que celles qui sont faites dans des parties charnues ; nous allons exposer présentement la maniére de traiter les playes qui attaquent les nerfs , ou les tendons.

L'on remarquera d'abord , que si un tendon est presqu'entiérement coupé , de sorte qu'il y ait à craindre que la suppuration ne détruise ce qui en reste , il faut

achever de le couper tout-à-fait, pour éviter les accidens qui pourroient ſurvenir. De plus, l'on ſe gardera bien d'appliquer, tant ſur les nerfs que ſur les tendons coupés ou découverts, de quelque maniére que ce ſoit, les *Digeſtifs* ordinaires, ou les Baumes capables de procurer la ſuppuration. Les ſels dont ces médicamens ſont chargés, les rendent trop irritans, pour qu'on puiſſe les appliquer ſur des parties auſſi ſenſibles, ſans exciter des douleurs extrêmement vives. Il ſuffira d'employer pourlors l'huile ordinaire de Thérebentine, ſi l'on n'en a pas d'autre ſous la main, ou bien l'huile jaune ou rouge de la même Thérebentine, diſtillées ſuivant le procédé ordinaire, leſquelles auront enſuite été paſſées pluſieurs fois ſur les cendres, & diſtillées juſqu'à trois ou quatre fois avec de l'eau de fontaine; afin de les dépouiller

des parties ſalines qui y domi-noient, & les rendoient trop acti-ves. L'on trempera des plumaceaux mollets dans ces huiles ainſi pré-parées, & l'on les appliquera ſur les nerfs ou les tendons bleſſés. L'on panſera le reſte de la playe à l'ordinaire, ſavoir, avec les *Digeſ-tifs* que nous avons décrits.

Il y en a qui conſeillent de pan-ſer les nerfs ou les tendons cou-pés avec *la teinture de Myrrhe*, ou avec *de l'eſprit-de-vin*, à deſſein d'empêcher la corruption & la pourriture. Mais l'on ſçait par ex-périence que les nerfs ou les ten-dons, ſoit qu'ils ſoient ſimplement découverts, ſoit qu'ils ſoient con-tus, ſoit enfin qu'ils ſoient bleſſés de quelque maniére que ce puiſſe être, ne ſe recouvrent jamais de chairs, & ne ſe guériſſent point, à moins que leur ſurface, & mê-me quelquefois tout leur tiſſu n'ait ſuppuré auparavant; ce qui ne peut

pas arriver ſans pourriture & corruption, & ce qui par conſéquent pourroit ſuffire pour faire connoître l'imprudence qu'il y a d'employer les *teintures de Myrrhe*, & *d'Aloës*, auſſi-bien que les autres vulnéraires ſpiritueux de différentes eſpéces.

Outre cela, la douleur énorme que l'on ne ſçauroit éviter avec trop de ſoin dans les playes, & qui ſuit toujours l'application des remédes ſpiritueux ſur des parties auſſi ſenſibles que le ſont des nerfs ou des tendons, devroit encore faire donner l'excluſion à de pareils remédes dans le traitement des playes dont il s'agit ; d'autant plus que la ſéchereſſe qu'ils produiſent dans ces ſortes de playes, en retarde beaucoup la ſuppuration. Il y a encore plus que tout cela : les remédes ſpiritueux appliqués ſur des tendons ou ſur des nerfs ſe diſſipent aiſément, & s'éva-

porent par la grande chaleur des parties bleſſées ; d'où il arrive que les tentes que l'on avoit trempées dedans, étant bientôt à ſec, s'abbreuvent de la ſéroſité qui ſuinte de toute l'étendûe de la playe ; & qu'ainſi les nerfs ou les tendons ſont continuellement humectés par ces humeurs ſéreuſes, qui cependant ſont très-nuiſibles, tant aux os qu'aux parties nerveuſes. L'on obvie à tous ces inconvéniens, par l'uſage des différentes huiles tirées de la Thérebentine.

Pour ce qui eſt des playes qui ſont compliquées avec fracture des os, l'on les traitera tout comme les autres, à moins qu'il n'y eût des os de découverts, qui éxigent alors un traitement particulier. L'on doit ſurtout prendre garde que le pus ou la ſanie, chargés qu'ils ſont de ſels âcres & corroſifs, ne les rongent & ne les carient : & comme les os dépouillés

de leur périoſte, s'uniſſent rarement aux chairs qui les environnent, avant que de s'être exfoliés, c'eſt-à-dire, avant que leur lame la plus extérieure qui a ſouffert le contact de l'air, ne tombe comme par feuilles & par écailles, ce qui ne peut ſe faire que dans l'eſpace de trente ou quarante jours; l'on aura ſoin de tenir leur ſurface le plus à ſec qu'il eſt poſſible. C'eſtpourquoi l'on évitera l'application des remédes gras & huileux, qui ſont capables de ramollir & de relâcher le tiſſu des os, & qui par conſéquent mettroient obſtacle à leur exfoliation: mais l'on panſera les os avec les ſimples *Spiritueux*, ou avec les poudres *Catagmatiques*; telles que ſont celles de *Myrrhe*, d'*Encens*, d'*Aloës*, de *Gentiane*, d'*Euphorbe*, dont on ſoûpoudrera des plumaceaux, pour les appliquer enſuite ſur l'os découvert: ou bien, l'on trempera

ces plumaceaux dans la *teinture de Myrrhe & d'Aloës*, ou dans de ſimple *eſprit-de-vin.* L'on en entaſſera pluſieurs les uns ſur les autres, pour abſorber le pus & la ſanie qui découlent des chairs qui ſont en ſuppuration, & qui s'épancheroient ſur l'os, & l'endommageroient. L'on aura ſoin d'empêcher qu'il ne ſe forme des chairs fongueuſes, qui s'oppoſeroient à ce qu'on ne pût panſer l'os commodément; & l'on ne ſongera pas à faire cicatriſer la playe, avant que l'exfoliation de l'os découvert ſoit tout-à-fait terminée, & que toute la ſurface de l'os ne ſoit recouverte de grains charnus & vermeils.

Il eſt encore un ſymptôme qui mérite une attention particuliére de la part du Chirurgien, c'eſt la *gangréne* & le *ſphacéle*; & cette attention doit être d'autant plus ſérieuſe, que lorſque cet accident

ſurvient dans les playes même les plus légéres, il met le bleſſé dans un danger évident. Auſſitôt donc que l'on appercevra dans les parties bleſſées les ſignes qui annoncent la gangréne, comme une couleur rouge foncée, accompagnée d'une grande tenſion & d'un ſentiment de brûlure, ou que la partie deviendra pâle, enflée, œdemateuſe, engourdie, ou extraordinairement livide, ou que de chaude & brûlante qu'elle étoit, elle deviendra froide, ou enfin qu'elle commencera à être inſenſible; il n'y a point de tems à perdre.

Il faut ſur le champ, ſi c'eſt la trop grande tenſion & la chaleur trop ardente de la partie qui font appréhender la gangréne, dégorger par des ſcarifications les lévres de la playe, & les parties voiſines, du ſang qui y ſéjourne. Pour calmer la trop violente fermentation

du ſang & ſa raréfaction extraordinaire, l'on appliquera des Cataplâmes *émollients*, & tant ſoit peu *réſolutifs*, dont voici quelques éxemples.

Prenez *pulpe de fiente de Vache, deux livres; détrempez-les dans la décoction de racine de Guimauve & de graine de Lin, ſuffiſante quantité, pour faire un Cataplâme que vous appliquerez ſur la partie affligée, & que vous étuverez auſſi de tems en tems avec la décoction ſuſdite.* Ou bien :

Prenez *farine d'Orobe, de fêves, & de fenu-grec, de chacune ſix onces; vin rouge, ſuffiſante quantité, pour faire un Cataplâme qu'on appliquera ſur la partie, & que l'on humectera de tems en tems avec du vin.*

Si ces remédes augmentoient la douleur & le ſentiment de brûlure, l'on appliquera le Cataplâme de mie de pain & de lait, ou le ſuivant.

Prenez *pulpe d'oignon de Lys, & de racine de Guimauve, ou de feuilles de Mauve, deux livres; farine d'Orobe, six onces; huile de Lin, ou de Vers de terre, suffisante quantité, pour faire du tout un Cataplâme.*

Mais si les signes de la Gangréne menaçante sont la pâleur de la playe, une tumeur œdemateuse, & un engourdissement, l'on mettra en usage les remédes *stimulans, chauds & résolutifs.* Par éxemple:

Prenez *pulpe de fiente de Vache, deux livres; Suye de cheminée, demi-livre; urine putréfiée, suffisante quantité, pour faire un Cataplâme qu'on appliquera sur la partie, & que l'on humectera de tems en tems avec de l'urine, ou avec de l'esprit-de-vin.*

Il faut remarquer que ce dernier Cataplâme ne convient point du tout dans le premier cas; il augmenteroit considérablement la chaleur & la douleur; & bien-loin

de prévenir la gangréne (ce qu'auroit fait l'application de remédes plus doux,) il l'attireroit immanquablement, & beaucoup plutôt. Le ſuivant produiroit auſſi le même effet; il ne convient que dans le ſecond cas.

Prenez *pulpe de feuilles d'Hiéble ou de Sureau, deux livres; ſemences de Daucus, de fenu-grec, d'Orobe, de Lupin, de chacun trois onces; urine corrompue, ou eſprit-de-vin, aiguiſé avec celui de ſel Armoniac, ſuffiſante quantité, pour faire un Cataplâme qu'on appliquera ſur le champ ſur la partie, & que l'on humectera continuellement avec de l'urine, ou de l'eſprit-de-vin.*

Lorſque la gangréne aura été précedée par la lividité, la perte de ſentiment, & le froid de la partie bleſſée; l'on fera auſſitôt de profondes ſcarifications juſqu'au vif, & l'on emportera avec le biſtouri tout ce qui eſt privé entiérement de vie, ou l'on le détruira

avec des *remédes Cathéretiques* & *Caustiques.* Si la gangréne est superficielle, l'on bassinera d'abord la partie avec de *l'esprit-de-vin camphré*, & aiguisé avec *celui de sel Armoniac.* Ensuite l'on la frottera avec *l'onguent Ægyptiac*, continuant toujours de la fomenter après, avec *l'esprit-de-vin camphré ;* ou bien, l'on y appliquera le Cataplâme suivant.

Prenez *farine de Lentilles & de Lupins, de chacun une livre, & avec suffisante quantité de décoction d'Absinthe, de Sauge & de Marjolaine, faites un Cataplâme pour appliquer sur la partie ; & vous l'humecterez continuellement avec cette même décoction, ou avec de l'esprit-de-vin camphré.*

Mais si la gangréne pénétre plus avant dans la playe, ou dans les parties voisines, l'on détruira comme nous venons de le dire, tout ce qui sera corrompu, soit en l'emportant avec le *fer*, soit en le

rongeant avec les *Cathéretiques* les plus puissans. Pour cet effet, l'on étuvera la partie avec des plumaceaux, qu'on aura trempés dans *l'eau Phagédenique ordinaire*, qui se prépare de la maniére suivante.

Prenez *Sublimé corrosif, un gros & demi; eau de Chaux, une livre. Mêlez le tout ensemble, & vous aurez un Cathéretique.* Ou bien :

Prenez *Mercure crud, huit onces; dissolvez-les dans esprit de nitre, dix onces. Ajoutez à cette dissolution, six onces d'esprit-de-vin rectifié, pour faire un Cathéretique dont vous vous servirez non-seulement pour manger les parties gangrénées & sphacélées, mais encore pour consumer les chairs superflues & endurcies, si vous avez la précaution de l'adoucir auparavant, avec moitié d'eau simple, & d'y ajouter un peu de miel.*

La maniére d'appliquer ce reméde qui est très-efficace, est d'en moüiller des tentes, avec lesquelles on

on touchera les parties gangrénées.

Après avoir détruit par les Caustiques les parties sphacélées, l'on doit procurer la chûte de l'eschare qu'ils ont produite, & faire suppurer les chairs qui lui sont unies. L'on mettra pour cela en usage les *maturatifs* & les *suppuratifs* décrits dans l'article de la suppuration des playes; ou bien, l'on employera ceux qui suivent.

Prenez *Onguent Basilic & d'Althæa, de chacun quatre onces; Beurre frais, deux onces. Mêlez le tout pour faire un Onguent.* Ou bien :

Prenez *Onguent Basilic, six onces; Cautére potentiel ordinaire dissous dans un peu d'eau, trois gros. Mêlez le tout, & faites un Onguent.* Ou bien :

Prenez *Savon mol, & Beurre frais, de chacun quatre onces. Faites-en un Onguent, dont vous frotterez des tentes que vous appliquerez sur la partie malade.*

Néanmoins comme il y a à craindre que la ſuppuration, ſans laquelle cependant ne peut point ſe faire la chûte de l'eſcharre, n'attire une nouvelle inflammation dans la playe, ſuppoſé que l'uſage même des *Cauſtiques* ne l'ait point occaſionné; l'on appliquera ſur la partie gangrénée, & ſur celles du voiſinage un *Cataplâme défenſif*, compoſé avec *la mie de pain & le vin*, ou avec *les farines de Lupin & d'Orobe, & le vin*; ou enfin, *avec la mie de pain & le lait*, ou d'autres choſes ſemblables.

Quoi qu'il en ſoit, l'on ſe donnera bien de garde de mêler dans les *Suppuratifs* & les *Digeſtifs*, dont on ſe ſervira pour faire tomber l'eſcharre, *des poudres de Myrrhe, d'Aloës & d'Abſinthe*, ſuivant la coutume du commun des Chirurgiens; car ces ſortes de poudres deſſéchent encore plus la croute, & retardent ainſi la ſuppuration

nécessaire pour la faire tomber.

Si l'application des *Caustiques* ne pouvoit pas empêcher le progrès de la gangréne, l'on auroit recours au *Cautére actuel*; c'est-à-dire, à un *fer rouge*, avec lequel on brûleroit les chairs mortes. Bien plus, si la gangréne avoit fait un progrès si considérable, qu'elle se fût emparée de tous les muscles de la partie, il n'y auroit pas d'autre parti à prendre, que de faire l'amputation du membre dans l'endroit le plus convenable. Il faudroit même après avoir bien examiné toute l'étendûe qu'occupe la gangréne, faire cette opération au plutôt; de peur que le sang corrompu par la gangréne, en séjournant plus long-tems dans la partie blessée, ne communiquât sa mauvaise qualité à celui qui circule dans les environs, & qu'il n'en occasionnât la dissolution, la colliquation, & la fonte, ou la

coagulation : deux qualités tout-à-fait opposées l'une à l'autre ; mais également mortelles, lorsqu'elles se rencontrent dans le sang.

CHAPITRE XI.

De la maniére dont on doit traiter intérieurement les blessés.

LA premiére indication qui s'offre à remplir dans ce traitement, est de prévenir la congestion du sang, & la tumeur inflammatoire dont les lévres de la playe sont menacées : car de quelque nature que soit la playe, ou les vaisseaux ont été coupés, & se sont ensuite crispés, froncés & retirés ; ou bien, ils ont été desséchés, brûlés, & comme cautérisés ; & de façon ou d'autre, ils opposent un obstacle à la liberté du cours du sang dans leur cavité ;

lequel par conſéquent ne pouvant paſſer outre, s'accumule dans les lévres de la playe, & en d'autant plus grande quantité, qu'il eſt pouſſé plus abondamment vers la partie bleſſée. C'eſtpourquoi toute l'attention du Médecin doit être d'abord d'empêcher que le ſang ne ſe porte vers cette partie en auſſi grande, ou même en plus grande quantité que de coutume. Mais comme les humeurs ne coulent dans les parties qu'en raiſon de la viteſſe avec laquelle le cœur les pouſſe dans les artéres, & de la quantité que les vaiſſeaux en contiennent ; il eſt évident que pour empêcher que les humeurs n'abordent dans les parties comme à l'ordinaire, il n'y a pas d'autre choſe à faire que de diminuer le volume du ſang, ſoit en en évacuant une portion, ſoit en retranchant de ce qui ſert à réparer ſes pertes continuelles. Pour cet effet,

l'on fera ſaigner le malade preſque auſſitôt qu'il aura été bleſſé ; & l'on réitérera les ſaignées qui doivent être très-copieuſes , juſqu'à trois ou quatre fois & davantage , à moins qu'une grande hémorrhagie n'eût ſuffiſamment déſempli les vaiſſeaux.

Pour empêcher que la réparation des pertes continuelles que fait le ſang , ne l'entretiennent toujours dans la même quantité ; l'on tiendra le bleſſé à une *Diéte* très-ſévére , & l'on lui retranchera de ſa nourriture ordinaire autant qu'il eſt néceſſaire pour diminuer le volume de ſon ſang , ſans trop épuiſer ſes forces. Et comme les alimens groſſiers & ſolides forment un chyle ; & par conſéquent un ſang épais , & par cela même , moins diſpoſé à ſe diſſiper , mais au contraire plus propre à conſerver ſon volume & ſa quantité ordinaire ; l'on défendra aux bleſſés

l'uſage de tout aliment ſolide quelconque : l'on procurera au ſang le plus de fluidité qu'il ſera poſſible, afin d'en favoriſer la diſſipation. C'eſt à quoi ſerviront les alimens liquides qu'on preſcrira au malade ; ſçavoir, des bouillons à la viande pour toute nourriture ; & s'il n'eſt pas poſſible de le refuſer aux deſirs du bleſſé ou à ſa foibleſſe humaine, l'on lui accordera outre les bouillons quelques panades légeres, ou des crêmes de Riz très-délayées, ou des œufs frais pour prendre une ou deux fois par jour, aux heures convenables.

L'on interdira aux bleſſés l'uſage de tout ce qui eſt capable d'augmenter le mouvement, ſoit circulaire, ſoit fermentatif du ſang, & d'attirer par-là des tumeurs inflammatoires dans la playe. C'eſt-pourquoi ils s'abſtiendront de boire *du vin* ; & ils uſeront pour toute boiſſon, *d'eau panée*, ou *de décoc-*

tion d'Orge, ou *de celle de Capillaires*, & *de fleurs de Mauve*, comme étant des liqueurs très-propres à calmer le mouvement du ſang.

Il ne ſuffit pas, pour empêcher le ſang de ſe porter trop abondamment dans les parties, d'en avoir diminué le volume; il faut encore s'oppoſer à ce que la force & la viteſſe de la contraction du cœur, en augmentant & la violence & la rapidité avec laquelle il parcoure les artéres, n'en détermine pendant le même eſpace de tems, une plus grande quantité vers la partie bleſſée. C'eſtpourquoi l'on aura recours aux ſaignées, toutes les fois que l'on s'appercevra que le cœur redoublera la force & le nombre de ſes contractions.

Mais comme le mouvement du cœur ne s'accélére qu'à proportion de l'augmentation du mouvement fermentatif du ſang, & de

celui des parties, de quelque nature qu'elles puiſſent être, qui ſervent à la contraction du cœur; il s'enſuit que lorſque le mouvement de cet organe devient plus rapide & plus fréquent dans les playes, l'on doit s'occuper principalement à modérer la fermentation du ſang, & la viteſſe du fluide qui produit la contraction du cœur.

C'eſtpourquoi, comme la fermentation du ſang n'eſt entretenue que par la juſte proportion, ſoit en quantité, ſoit en maſſe des parties hétérogênes, mais ſurtout des parties acides-volatiles & âcres qui ſe rencontrent & ſe choquent; il eſt évident que cette fermentation ſera d'autant plus violente, que les parties ſalines fermentatives ſeront en plus grand nombre, ou plus groſſes, & plus maſſives, ou d'une nature plus propre à lutter vivement les unes contre les autres. Ainſi, pour calmer ce trop grand

mouvement, soit dans les blessés, soit dans d'autres malades, il faut ou diminuer la quantité des parties fermentatives qui sont superflues dans le sang, ou faire ensorte qu'il ne s'en mette en mouvement que ce qui convient ; ou les atténuer & diviser, si elles sont trop grossiéres & trop massives ; ou enfin, les embarrasser & les empâter tellement, qu'elles ne puissent pas agir les unes sur les autres.

Il y a différens moyens de satisfaire à la premiére de ces quatre indications ; car l'on peut évacuer les parties salines trop développées qui surabondent dans le sang, & qui y excitent une fermentation trop violente, ou par les urines, ou par la transpiration, ou par les selles, suivant que l'on employera ou les *Diaphorétiques*, ou les *Diurétiques*, ou les *Purgatifs*. Ainsi l'on mettra en usage chacun

de ces moyens, ou du moins un des trois, pour ſouſtraire au ſang la quantité excédente des parties fermentatives dont il eſt chargé : & comme les Sudorifiques, auſſi-bien que les Diurétiques chauds fouettent extraordinairement le ſang, & l'agitent vivement, ce que ne font point les Purgatifs doux, l'on ſe ſervira pour déterminer les parties ſalines ſuperflues par la voie du ventre, de ces derniers remédes ; tels ſont le *Sené*, la *Rhubarbe*, la *Manne*, la *Caſſe*, les *Tamarinds*, *l'infuſion de Roſes pâles*, *le Syrop de fleurs de Pêcher*, &c. L'on voit par-là que les Purgatifs minoratifs ſont propres à modérer les trop grandes & les trop fréquentes contractions du cœur.

L'on demandera ſans doute dans quel tems il faut purger les bleſſés. A cela je réponds qu'on peut le faire en tout tems, excepté lorſque les accidens ſont dans

toute leur force, c'eſt-à-dire, dans le tems de la ſuppuration; parce-qu'alors la violence de la fermentation confond tellement les parties ſalines avec les autres principes du ſang, qu'elles ne peuvent en être dégagées que difficilement: & ſuppoſé que cela arrive, & qu'elles ſoient préſentées à différens couloirs, la rapidité du mouvement du ſang les entraîne, & les empêche de s'échapper par ces organes ſécrétoires; c'eſtpourquoi l'on purgera les bleſſés tous les jours indifféremment avant le tems ordinaire de la ſuppuration, ayant eu ſoin de les faire ſaigner auparavant. L'on les purgera de même, la ſuppuration étant finie: ce qu'on fera auſſi dès les commencemens, lorſque la fermentation du ſang & la fiévre ne ſont pas encore bien fortes; afin d'emporter les parties hétérogênes qui pourroient exciter l'une & l'autre,

en cas qu'il s'en fût amaſſé dans les vaiſſeaux avant la bleſſure reçue. L'on purgera de même le bleſſé, s'il lui ſurvient *une Diarrhée*, s'il tombe dans *le Délire*, s'il eſt attaqué *de mouvemens convulſifs*, s'il eſt accablé *d'un grand aſſoupiſſement*; & dans ce dernier cas, l'on mettra en uſage les *Purgatifs* les plus forts, nommés *Mochliques.*

On ſatisfera à la ſeconde indication, en retranchant l'uſage de tout ce qui peut fournir au ſang une grande quantité de parties fermentatives, comme *le Vin, toutes les liqueurs ſpiritueuſes, les bouillons trop forts de Viande, les alimens trop échauffans*; en un mot, toutes les choſes capables d'augmenter le mouvement des humeurs, & de développer de plus en plus les parties ſalines qui nagent dans la lymphe, & qui en ſont émouſſées.

De plus, comme les vives douleurs, par l'agitation qu'elles cau-

ſent dans tout le ſuc nerveu, contribuent beaucoup à mettre en mouvement les parties ſalines du ſang, & à en exciter ainſi la fermentation ; il ne ſera pas mal, pour prévenir celle-ci, de calmer les douleurs qui ſe feront ſentir dans la partie bleſſée. C'eſt à quoi ſerviront efficacement les *Narcotiques*, ſurtout ceux qui ſont tirés de l'*Opium*, & entre autres le *Laudanum ſimple*, ou *l'Extrait d'Opium*. Rien n'eſt plus propre à appaiſer la douleur, & à calmer les accidens qu'elle entraîne ordinairement après elle ; comme, par éxemple, les *Inſomnies*, le *Délire*, & les *Convulſions*. La crainte que les Anciens avoient mal-à-propos que ces ſortes de remédes ne retardaſſent la ſuppuration des playes, & ne les fiſſent tomber en gangréne ; cette crainte, dis-je, ne doit point nous retenir. Nous ſommes convaincus par une expé-

rience de plusieurs années, que l'usage de *l'Extrait d'Opium* accélere la suppuration des playes, & la rend beaucoup moins fâcheuse. Bien plus, les *Narcotiques* (prudemment administrés) ont très-souvent prévenu la gangréne.

Quant à la troisiéme indication, qui consiste à diviser les molécules salines trop grossiéres qui entretiennent dans un trop grand mouvement de fermentation la masse du sang; l'on employera dans cette vûe les *délayants* & les *atténuants.* Une boisson abondante d'eau simple, ou de légeres décoctions faites avec la *Pimpernelle* & les *Capillaires* conviennent parfaitement bien pour détremper le sang, & le rendre plus coulant; surtout les décoctions dont nous parlons, qui par le Sel acide volatil dont elles sont chargées, divisent le tissu des soulphres grossiers contenus dans le sang, & ouvrent

par-là le passage aux parties aqueuses, pour qu'elles aillent dissoudre les parties salines. Parmi les remédes *incisifs & atténuants*, on choisira ceux qui sont propres à diviser & à émousser les parties acides trop grossiéres. De ce nombre sont la plûpart des remédes, que l'on appelle *absorbants*, comme *les Yeux d'écrevisses de riviére, l'Antimoine Diaphorétique, le Bézoard minéral*, &c. ou les *Sels alkalis volatils*, comme *celui de vipéres, le Sel & l'esprit de corne de Cerf*, la *poudre de vipéres*, &c. Il ne faut jamais employer ces remédes avant d'avoir fait précéder les saignées & les purgations convenables. L'on doit aussi prendre garde de prendre le change; en attribuant la trop grande fermentation du sang au trop de grossiéreté de ses principes fermentatifs, lorsqu'elle dépend du trop de développement de ces mêmes principes, qui d'ailleurs n'ont pas

plus de masse que dans leur état naturel ; car l'on auroit alors sujet de se repentir d'avoir employé des *atténuants* & des *stimulants* dans un cas où l'on n'auroit dû se servir que de *tempérants* & d'*incrassants*. Ces derniers sont l'objet de la quatriéme indication, qui n'offre point d'autre chose à faire, que d'embarrasser les parties salines fermentatives en question, soit par des remédes qui les reçoivent dans leurs pores, soit par d'autres qui les empâtent par leur viscosité. Pour remplir cette vûe, l'on fera user au blessé de *remédes absorbants*, comme le *Corail*, les *Yeux d'écrevisses*, la *Terre sigillée* ; ou bien d'*incrassants*, tels que les *émulsions* faites avec les *quatre Semences froides*, les *graines de Lin*, de *Pavot blanc*, les décoctions de racines de *grande Consoude*, de *Guimauve*, de *fleurs de Mauve*, ausquelles on peut ajouter les *crêmes de Riz*, *d'Orge*,

& les *bouillons faits avec les pieds de veau.*

Lorſque la fiévre eſt appaiſée, & que les lévres de la playe ont ceſſé de ſuppurer ; il faut, pour favoriſer la génération des chairs, & la formation d'une bonne cicatrice, diſſiper la ſéroſité qui ſurabonde dans la maſſe du ſang, & adoucir l'acreté des ſels qui ſe ſont développés pendant toute la ſuite du traitement. C'eſt à quoi ſerviront d'un côté les *décoctions ſudorifiques*, ſurtout celles de *Squine*, & de *Salſe-pareille* ; & d'un autre, l'uſage long-tems continué du *petit lait*, ou du *lait même.*

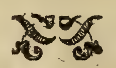
Au reſte, dans tout le traitement des playes, l'on ne doit point perdre de vûe la digeſtion des alimens ; l'on doit éviter qu'il ne s'amaſſe des crudités acides dans l'eſtomach. C'eſtpourquoi il ſera à propos de faire prendre au bleſſé, une ou deux fois par jour,

quatre onces d'une décoction de Kinkina, à laquelle on aura ajouté les *Coraux*, ou *les Yeux d'écrevißes.* Dans les perſonnes d'un tempérammment froid la *décoction d'Abſinthe*, de *Chamedrys*, & de *petite Centaurée* convient très-fort. D'ailleurs, il faut ſurtout avoir égard au tempérammment des perſonnes bleſſées.

Pour en revenir à la queſtion que nous avons entrepris de diſcuter, comme nous avons fait voir qu'il n'y avoit aucun médicament qui fût capable par lui-même d'engendrer de nouvelles chairs, mais que cet ouvrage étoit entiérement réſervé à la nature ; il eſt évident que les remédes ne peuvent concourir à la production des chairs, qu'en tant qu'ils éloignent tous les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à leur végétation. Or eſt-il qu'un de ces principaux obſtacles eſt la lymphe épanchée dans la cavité

de la playe, qui se corrompant par son séjour, & devenant âcre, ronge & détruit les chairs à mesure qu'elles se forment, & ouvre en les corrodant, les vaisseaux extrémement tendres & délicats. C'estpourquoi rien ne convient mieux pour balayer, pour ainsi dire, cette lymphe épaisse & visqueuse, & pour emporter ces sels corrosifs, que les *médicamens détersifs salin-aqueux.* Concluons donc que

La suppuration des playes étant terminée, les remédes aqueux rendus détersifs par des Sels, conviennent beaucoup mieux pour procurer la cicatrice, que les Sarcotiques huileux, & les autres médicamens composés avec des graisses.



PREMIERE
DISSERTATION
MEDICO-CHIRURGICALE
OU
ESSAI SUR LA SUPPURATION
DES
PARTIES MOLLES.

Par M. FIZES, *Professeur en Médecine de l'Université de Montpellier.*

PREMIERE

PREMIERE

DISSERTATION

MEDICO-CHIRURGICALE,

OU

ESSAI SUR LA SUPPURATION

DES PARTIES MOLLES.

L'OBJET que je me ſuis propoſé dans la Diſſertation préſente, eſt d'éxaminer ce qui ſe paſſe ſi ſouvent dans le corps humain, lorſque quelque vaiſſeau, ſurtout de ceux qui ſervent à contenir le ſang, ont ſouffert une ſolution de continuité; & quels ſont les moyens que la Nature toujours occupée de ſa propre conſervation, met alors en uſage pour ſe délivrer de tout ce qui pourroit lui être nuiſible, & pour rétablir enſuite les parties dans leur union naturelle. Cet éxa-

men est d'autant plus nécessaire, & mérite d'autant mieux l'attention du Médecin & du Chirurgien, qu'il n'est guéres possible la plûpart du tems, que la substance des parties, qui se trouve déchirée dans plusieurs espéces de tumeurs, & coupée ou contuse dans les playes, se répare sans ce travail préliminaire de la part de la Nature. En effet, combien n'observe-t'on pas de tumeurs qu'elle termine par suppuration? à dessein sans doute, que par cette formation du Pus, la partie étant débarrassée de ce qui avoit interrompu ses fonctions pendant quelque tems, puisse se rétablir dans son ancien état; & que les particules qui en formoient le tissu, & qui avoient été séparées les unes des autres, puissent se rapprocher & se réunir de nouveau. Ne voyons-nous pas de même, que dans différentes espéces de playes la réu-

nion ne s'en fait presque toujours qu'après qu'elles ont ſuppuré ?

Mais que de variétés dans la ſuppuration ! Cet ouvrage de la Nature nous offre autant de différences, que l'on en remarque non-ſeulement dans la ſtructure des parties ſolides & dans la qualité des fluides ; mais encore dans la maniére dont les parties qui ſuppurent ont été déchirées, & dans la méthode que l'on a employé pour les traiter. Combien donc l'art ne doit-il pas varier les ſecours dont la Nature, quelquefois incapable de ſe ſoulager elle-même, a beſoin pour commencer & pour amener à fin la ſuppuration ?

C'eſtpourquoi nous allons tâcher de traiter en peu de mots ce qui regarde cette matiére. Nous nous attacherons principalement à expliquer le Méchaniſme de la ſuppuration dans les parties mol-

les; ce qui pourra servir à répandre un grand jour, tant sur la théorie que sur la pratique, ou le traitement des tumeurs, des playes & des ulcéres.

Il n'y a personne qui ne connoisse quelles sont les qualités sensibles de ce fluide, qui ne se rencontre jamais dans l'état naturel du corps humain, & que l'on nomme *Pus*. L'on entend ordinairement par ce terme un fluide de moyenne consistance, qui ressemble à une espéce de gelée, qui est visqueux, blanchâtre, & qui est formé dans les parties solides par du sang qui croupit, & qui est extravasé. Mais la maniére dont il se produit (qui est ce que l'on appelle *suppuration*), n'est pas une chose si claire & si évidente, qu'elle ne mérite encore d'être examinée sérieusement de plus près.

Nous ne bornerons pas-là nos recherches pour rendre complette

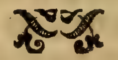
l'hiſtoire de la ſuppuration ; nous traiterons encore des accidens qui l'accompagnent, lorſqu'elle eſt une fois commencée. Nous expliquerons enſuite quelles ſont les choſes capables d'en empêcher la formation, & d'en arrêter le cours, ou d'y produire quelques changemens. Enfin nous rapporterons celles qui ſont propres à l'exciter, & à favoriſer ſon progrès.

I. PROPOSITION.

La ſuppuration n'arrive jamais que dans des parties qui ſont vivantes.

La preuve en eſt que toute partie qui ſuppure, a de la chaleur & du ſentiment, & même plus que dans l'état naturel ; puiſqu'elle eſt alors extrémement douloureuſe & brûlante. Outre cela, nous n'avons aucune obſervation de

Médecin ou de Chirurgien, qui prouve qu'une partie tout-à-fait morte, comme il arrive dans le sphacéle, soit venue à suppuration : & si l'on a remarqué par la suite quelqu'écoulement de matiére purulente dans un pareil cas, cela n'est jamais arrivé, que lorsque la partie morte ayant été entiérement séparée des parties vivantes qui l'environnoient, & ausquelles elle étoit adhérente, celles-ci ont fourni l'écoulement dont il est question. De plus, qui est-ce qui a jamais vû qu'il se soit formé du pus dans un cadavre qui se pourrit ?



II. PROPOSITION.

Il n'arrive jamais de ſuppuration dans la ſubſtance d'une partie, à moins qu'il n'y ait de petits vaiſſeaux ſanguins de rompus dans cette partie.

L'énoncé de cette propoſition comprend deux choſes. La premiére, qu'il ne ſe forme point de pus dans la cavité des vaiſſeaux ſanguins, tant qu'ils ſont dans leur entier. La ſeconde, qu'il ne ſuffit pas pour la formation du pus, qu'il y ait toutes ſortes de vaiſſeaux indifféremment de rompus, mais qu'il eſt abſolument néceſſaire qu'il y ait de petits vaiſſeaux ſanguins qui le ſoient. La premiére partie de cette propoſition eſt démontrée par ce que l'on remarque tous les jours dans la pratique; ſçavoir, que la ſuppuration d'une partie eſt

toujours précedée de la dilacération de la substance de cette partie, produite par des causes, soit internes, soit externes; & que l'on n'a jusqu'ici aucune observation bien certaine, qui démontre qu'il se soit formé du pus dans un vaisseau sanguin qui étoit dans son entier.

La seconde partie de la proposition se prouve par les raisons suivantes. Il entre, comme on sçait, dans la composition des parties, des vaisseaux de nature différente : ainsi il est hors de doute que les uns peuvent se rompre préférablement à d'autres. Or l'on n'a jamais remarqué qu'il se soit excité de suppuration dans une partie dont les vaisseaux sanguins étoient demeurés dans leur entier, quelque lésion que les vaisseaux d'un genre différent eussent souffert dans leur continuité. Par éxemple, lorsqu'il y a des vaisseaux, soit lymphatiques, soit

graiſſeux, ſoit nevro-lymphatiques, de rompus, vaiſſeaux qui ſe rencontrent univerſellement dans toutes les parties du corps humain, il ſuccéde à cette ſorte de rupture des amas de ſéroſité, ou quelquefois des tumeurs dures, indolentes, qui reſtent long-tems dans ce même état de dureté & d'inſenſibilité ; & le plus ſouvent des tumeurs enkiſtées, remplies d'une matiére épaiſſe, reſſemblante à du ſuif, & qui reſte toujours la même, ſans avoir aucune action : ce qui a fait appeller ces ſortes de tumeurs, *Tumeurs froides.* Mais l'on n'a jamais vû qu'il ſe ſoit formé du pus dans ces eſpéces de tumeurs.

L'on n'a jamais pareillement obſervé de ſuppuration qui n'ait été précedée d'épanchement de ſang. De-là on rend raiſon pourquoi les parties ſanguines ſuppurent ſi ſouvent & ſi aiſément ; & pourquoi

au contraire les parties qui sont arrosées de peu, ou de presque point de sang, suppurent si rarement, & avec tant de difficulté. De-là vient que la suppuration est une des suites essentielles des seules tumeurs inflammatoires ; telles que sont le *Phlegmon* & l *Erysipéle*. De-là vient que les *tumeurs schirreuses* & *œdémateuses* ne se terminent jamais par suppuration, & qu'elles ne font jamais paroître la moindre apparence de pus, à moins que le sang en s'arrêtant dans les parties qui sont au voisinage de ces tumeurs, ou qui les forment en partie, n'y ait attiré auparavant une inflammation. De-là encore ce proverbe si commun parmi les Chirurgiens, *Le pus suit le sang*.

❧

III. PROPOSITION.

Le ſang épanché en grande quantité, & ramaſſé dans une cavité conſidérable, ne ſe change point en pus.

L'on voit tous les jours de ces ſortes d'épanchemens & de collections de ſang dans quelque cavité conſidérable, comme dans le bas ventre, la poitrine, la tête, la veſſie urinaire, la matrice ; ou dans quelque grand eſpace vuide que les parties externes laiſſent entre elles, comme il arrive dans le faux anevriſme, & dans pluſieurs autres cas. Mais qu'arrive-t'il alors ? La ſéroſité de ce ſang ainſi épanché ſe ſépare du reſte ; & n'étant plus diſtribuée également parmi les autres parties qui tenoient d'elles leur fluidité, celles-ci ſe grumelent, ſe coagulent,

se corrompent ensuite, & se changent enfin lorsqu'elles séjournent trop long-tems (comme cela arrive souvent au sang épanché dans la matrice, par le trop grand resserrement de l'orifice interne de cet organe,) en une liqueur cadavéreuse, que l'on nomme *sanie*, qui ressemble ordinairement à une espéce de lie, d'une odeur fœtide & abominable. Il arrive cependant quelquefois que le sang ainsi ramassé conserve sa fluidité pendant un assez long espace de tems. C'est ainsi que dans des playes de poitrine, faites depuis plusieurs jours, j'ai vû quelquefois sortir du sang encore assez fluide & vermeil, par une canule d'argent qu'on avoit introduite après avoir pratiqué l'*Empyéme*. C'est ainsi que j'ai trouvé dans l'ouverture de quelques cadavres, du sang pareillement fluide & éclatant en couleur, extravasé dans la tête.

Mais il n'y a aucun des cas compris dans la propoſition préſente, où il ſoit arrivé que le ſang épanché ſe ſoit converti en pus : & ſi l'on a remarqué que le ſang ramaſſé dans une cavité conſidérable fût mêlé d'un peu de pus, ce n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour faire croire qu'une partie de ce ſang s'étoit changé en cette liqueur ; car l'on a toujours trouvé en éxaminant la choſe de plus près, que cela n'avoit été occaſionné que par la ſuppuration de quelqu'une des parties environnantes. Une preuve bien convaincante de ce que j'avance ici, c'eſt que toutes les fois que le ſang qu'on tire par l'opération de l'Empyéme, eſt mêlé de pus, il y a, ſoit dans la *Plévre*, ſoit dans le *Médiaſtin*, ſoit dans la *ſurface du Poulmon*, un abcès qui s'eſt crevé, ou un ulcére, deſquels la matiére purulente s'écoule dans la capacité de la poitrine.

C'est une chose constante par les observations des Médecins & des Chirurgiens les plus éclairés.

IV. PROPOSITION.

Il arrive quelquefois que, quoiqu'il y ait des vaisseaux sanguins de rompus, le sang étant épanché en très-petite quantité dans la substance de la partie, il ne s'excite cependant pas pour cela de suppuration.

Ce qui se passe dans les *Echymoses*, est une démonstration évidente de cette proposition. Il y a alors du sang épanché dans le tissu d'une partie : mais ce sang n'est pas flottant & ramassé dans un seul endroit ; il est dispersé dans toute l'étendûe de la partie, & la fait paroître d'une couleur rouge, foncée & noirâtre. Cette couleur

devient plus pâle de jour en jour, en passant par différentes nuances, jusqu'à ce que la partie ait entiérement repris sa couleur naturelle ; ce qui arrive par la *résolution insensible* du sang épanché qui rentre peu à peu dans le courant de la circulation, sans qu'il se soit excité aucune suppuration.

COROLLAIRE.

Il suit des deux derniéres propositions, que le sang épanché est incapable par lui-même de se changer en pus, quoiqu'il s'épaississe lorsqu'il est extravasé, & que les émanations vaporeuses des parties qui l'environnent, & ausquelles il est exposé, le disposent à entrer en pourriture. Mais l'on voit évidemment que la suppuration demande encore pour sa production d'autres agents & d'autres conditions.

V. PROPOSITION.

Expliquer la méchanique par laquelle se forme le Pus dans une partie molle vivante, dont les vaisseaux sanguins & autres, qui en composent le tissu, ont été rompus.

Parmi tant de vaisseaux sanguins & autres, qui forment la substance des parties molles du corps humain, tant les internes, telles que sont les différens viscéres, que les externes, comme les muscles & les tégumens; rien n'est plus commun que d'en voir quelques-uns se rompre, de maniére que le tissu intime de ces parties en soit déchiré, sans cependant être entiérement détruit & corrompu. Les causes de cette rupture sont ou internes, ou externes. La cause interne la plus ordinaire

eſt la trop grande diſtenſion des tuniques des vaiſſeaux, produite par les humeurs qu'ils renferment. Il arrive beaucoup plus rarement que l'acreté des humeurs ronge ces mêmes tuniques, & les amincisse en les corrodant. Les cauſes externes ſont le choc de différens inſtrumens contondans, tranchans, pointus, capables de déchirer les parties, ou l'application de corps corroſifs ou cautériſants. L'on voit clairement que toutes ces cauſes agiſſent, en détruiſant la connéxion des vaiſſeaux de la partie à laquelle elles ſont appliquées; & en rompant en travers, pluſieurs de ces vaiſſeaux : enſorte que leurs deux extrémités qui unies enſemble formoient un canal continu, ſont enſuite ouvertes, béantes, & diviſées en pluſieurs lambeaux.

Examinons préſentement de quelle maniére s'engendre le Pus,

dont une partie qui a ainsi souffert une solution de continuité, se trouve arrosée dans la suite.

Aussitôt qu'il y a rupture dans les vaisseaux de quelque partie, les fluides qui étoient contenus dans ces vaisseaux, s'épanchent d'abord en abondance; ensuite ils ne font plus que tomber goutte à goutte, & insensiblement l'écoulement cesse tout-à-fait. Mais après cela le contour de l'endroit, où l'union de la partie a été détruite, se gonfle & se tuméfie pour l'ordinaire : il s'y excite une violente chaleur, le sentiment en devient extrémement vif; une pulsation douloureuse accompagnée d'une sensation de chaleur, & très-souvent de brûlure, s'y fait ressentir. Il survient quelquefois à tout cela des frissons, & toujours de la fiévre. Les bords de la division de la partie paroissent alors très-peu humides, quelquefois même ils

ſont ſecs & arides. Mais tous les accidens ſuſdits venant enſuite à diminuer, le gonflement des bords ſe diſſipe; & ils paroiſſent mouillés d'une nouvelle humeur blanchâtre, médiocrement épaiſſe, tant ſoit peu gluante, que l'on nomme du *Pus.* Lorſque la partie affectée eſt dans ce dernier état, l'on dit qu'elle eſt *ulcérée ;* tels ſont tous les phœnoménes qui précédent & accompagnent ordinairement la formation du Pus.

Si nous voulons préſentement faire attention à tout ce qui arrive, tant dans les vaiſſeaux, que dans les humeurs d'une partie qui eſt près d'entrer en ſuppuration, il ne nous ſera pas bien difficile de découvrir comment ſe forme cette liqueur purulente. Pour rendre la choſe plus claire, nous allons éxaminer ce qui ſe paſſe dans une playe faite par un inſtrument tranchant.

Il faut remarquer d'abord, que

dans les *lévres* (comme on les appelle), & dans toute la surface d'une pareille playe les vaisseaux sont sous deux états différens : car les uns sont coupés, & laissent échapper par leur ouverture le sang qui circule dans leur cavité ; d'autres au contraire, qui ont échappé au tranchant de l'instrument, sont encore entiers, & entretiennent la vie dans la partie blessée. C'est donc une nécessité qu'aussitôt après une playe faite, toutes les liqueurs renfermées dans un nombre prodigieux de petits vaisseaux rompus, qui s'ouvrent dans les bords de la playe, s'épanchent pêle-mêle par toutes ces ouvertures. Et comme de toutes ces liqueurs, celle qui se rencontre en plus grande quantité est le sang, tant à cause que les petits vaisseaux sanguins sont & plus ouverts, & en beaucoup plus grand nombre que ne sont ceux d'une autre na-

ture qui ſe trouvent auſſi dans les parties ſujettes à ſuppurer, que parceque le ſang (comme le démontrent les Phyſiologiſtes) circule avec plus de viteſſe, qu'aucune autre liqueur du corps humain; il s'enſuit qu'une playe doit d'abord paroître inondée de ſang preſque tout pur.

Cette hémorrhagie continue tant que les vaiſſeaux rompus ne ſont pas abſolument vuides, & que leurs parois conſervent encore aſſez de tenſion & d'élaſticité, pour pouvoir chaſſer juſque dans la playe les fluides qu'ils contiennent, ou ceux qui abordent de nouveau dans leur cavité. Mais comme ces fluides trouvent une facilité d'autant plus grande à s'épancher dans la playe, que les ouvertures des vaiſſeaux rompus ne leur offrent dans le commencement aucune réſiſtance; il s'enſuit de-là que dans ces premiers

momens le sang doit être exprimé avec une grande vitesse, & même si grande, que celle des fluides qui suivent à la file, ne pourra souvent pas l'égaler, à cause de la résistance que ceux-ci rencontrent dans les courbures des vaisseaux qui fournissent l'écoulement: c'estpourquoi cet épanchement rapide & abondant sera suivi d'un vuide dans les petits vaisseaux rompus. D'un autre côté, le cours des liqueurs subsistant toujours dans les petits vaisseaux qui entrent dans le tissu des lévres de la playe, & qui sont demeurés dans leur entier; il est évident qu'ils doivent se dilater, & occuper un espace d'autant plus grand, que le vuide survenu dans les extrémités des vaisseaux rompus a totalement anéanti la force qui dilatoit ces derniers. D'où l'on voit que la compression que les vaisseaux rompus souffriront, servira

un peu dans le commencement à favoriſer l'écoulement des fluides par les lévres de la playe ; & que la dilatation des vaiſſeaux entiers augmentant peu à peu, les vaiſſeaux rompus ſeront enfin ſerrés de ſi près & tellement comprimés, que l'hémorrhagie ceſſera enfin entiérement. Ce ſont ſurtout les extrémités des vaiſſeaux rompus qui ſont comprimés, comme étant plus affoiblis dans cet endroit, par la dilacération qu'ils y ont ſouffert, que partout ailleurs. Outre cela, ce qui contribue encore à arrêter l'hémorrhagie, c'eſt que les vaiſſeaux rompus ſe retirent par la contraction de leurs fibres longitudinales dans la ſubſtance de la partie, comme il a coutume d'arriver à tous les vaiſſeaux coupés ; enſorte que les orifices des vaiſſeaux qui ont été déchirés, ſont cachés dans les intervales que laiſſent entre eux

ceux qui n'ont point été rompus.

Une autre raison pour laquelle l'hémorrhagie cesse dans les playes ; c'est qu'aussitôt que la vitesse avec laquelle le sang sortoit d'abord, s'est rallentie, les fibres circulaires qui sont demeuré entiéres, & qui sont les plus proches de l'endroit déchiré, n'étant plus dilatées par le flot du sang, se contractent sur elles-mêmes, & commencent à resserrer l'extrémité des vaisseaux. Il faut ajouter à tout cela, que les fluides qui tombent goutte à goutte, n'étant plus agités par le mouvement progressif, duquel dépend la *Vie*, aussitôt qu'ils sont une fois parvenus jusqu'aux lambeaux des vaisseaux rompus, ils doivent perdre là leur fluidité naturelle, & se coaguler ; à quoi ne contribue pas peu encore l'impression de l'air qui les frappe.

Lors

Lors donc que l'épanchement des fluides dans une playe est diminué, l'on doit concevoir que les extrémités des vaisseaux rompus sont bouchées, resserrées & comprimées. Mais comme depuis la playe faite, les petits troncs des vaisseaux artériels & lymphatiques qui ne sont point vuides, & qui se distribuent dans ses bords, sont toujours les mêmes, & en aussi grand nombre, le sang & la lymphe continueront toujours d'aborder en même quantité, & avec la même vitesse dans les lévres de la playe : mais ne pouvant être reçus dans les vaisseaux rompus & contractés à leurs extrémités avec la même facilité qu'ils l'étoient auparavant, c'est une conséquence nécessaire que l'égalité ordinaire de la circulation étant par-là détruite & interrompue, non-seulement les vaisseaux rompus se dilatent considérable-

ment dans leur origine, mais encore que les fluides ſoient déterminés en beaucoup plus grande quantité que de coutume dans les vaiſſeaux entiers ; & même que cette quantité ſurabondante ſoit proportionnée à celle qui ne peut pas paſſer dans un eſpace de tems déterminé, par les vaiſſeaux rompus, par rapport à la réſiſtance qu'elle rencontrera dans leurs extrémités. Ce n'eſt pas tout. Lorſque les vaiſſeaux entiers reçoivent ainſi tout-à-coup cette ſurcharge d'humeurs, ils ſont diſtendus & preſqu'accablés par un ſi grand volume de liquide ; & les vaiſſeaux de retour ne permettant pas aux humeurs de revenir avec la même viteſſe qu'elles ſont abordées, il arrive que tant les vaiſſeaux rompus que ceux qui ſont entiers, ſont gonflés outre meſure par ces humeurs, & ſurtout qu'ils regorgent de ſang, comme étant le fluide qui ſe trou-

ve en plus grande abondance dans la partie. De-là la tumeur, la rougeur, la chaleur, les inquiétudes qui ſurviennent dans les bords de la playe : de-là encore la pulſation douloureuſe, & le battement incommode accompagné d'un ſentiment d'ardeur, qui ſe font ſentir dans la partie bleſſée ; car à chaque coup de Piſton du cœur, les artérioles déja extrémement douloureuſes par la grande diſtenſion que le ſang cauſe dans leurs tuniques, reçoivent une nouvelle quantité de ſang, qui, en les dilatant encore davantage, porte la douleur à l'excès par le tiraillement violent qu'elle occaſionne. Lors donc que tous ces ſymptômes ſont préſens, les vaiſſeaux des lévres de la playe ſont extrémement diſtendus, les fibres ſont fortement ſecouées & agitées avec viteſſe ; toutes les liqueurs, & ſurtout le ſang, étant embarraſſées dans leurs

cours, forment des congeſtions accompagnées de chaleur & d'inflammation ; ce qui fatigue extrémement la partie, & la rend très-ſouffrante.

Les accidens d'une playe ne ſe bornent pas ſeulement à la partie bleſſée ; tout le corps s'en reſſent auſſi : le malade éprouve quelquefois des tremblemens & des friſſons qui agitent tous ſes membres, & pour l'ordinaire une fiévre aigüe le brûle intérieurement. En effet, il ne peut guéres arriver que des vaiſſeaux & des parties membraneuſes ſoient diſtendues & tiraillées, ſans que les fibres nerveuſes de la partie ne ſoient ébranlées violemment, & que par *ſympathie* tout le reſte du corps ne ſoit univerſellement agité & ne tremble, & que le malade ne reſſente un certain mal-aiſe dans toute ſa machine. Plus le ſentiment dont la partie bleſſée eſt douée

naturellement, eſt exquis; c'eſt-à-dire, plus les fibres nerveuſes qui entrent dans ſon tiſſu ſont en grand nombre, & plus elles ſont tendues, plus auſſi ſont violentes les ſecouſſes du genre nerveux; & toutes choſes égales, elles ſont encore d'autant plus conſidérables que la partie bleſſée à plus d'étendûe. Outre cela, s'il arrive que les petits vaiſſeaux & les fibres de la partie bleſſée ſoient tendus, froncés, & qu'ils entrent en quelque maniére en convulſion, ſoit à cauſe de quelque vice dans le ſang qui arroſe cette partie, ſoit à cauſe du caractére particulier du corps qui a fait la playe, enſorte que le malade reſſente des douleurs atroces; cela ne contribuera pas peu à augmenter l'agitation & l'ébranlement des nerfs, qui ſe diſtribuent à la partie bleſſée. C'eſt ce que nous voyons tous les jours dans les playes, dont les lévres ſont

Eryſipélateuſes, dans les *Brûlures*, & dans *les playes faites par des Cauſtiques*, &c. Ces agitations violentes des fibres nerveuſes de la partie bleſſée ſe communiquent de proche en proche, par la continuité qu'il y a dans tout le genre nerveux, juſqu'aux nerfs qui ſont répandus ſur toute l'habitude du corps, & qui en ſont tellement ſecoués & ſi irréguliérement, qu'ils produiſent çà & là dans les fibres charnues & membraneuſes, des criſpations & des contractions auſſi irréguliéres; enſorte que le bleſſé reſſent dans différentes parties de ſon corps des frémiſſemens qui ſont quelquefois accompagnés d'un ſentiment de froid; parceque les vibrations des fibres qui ſe froncent & ſe retirent inégalement par toute l'habitude du corps, ſont ſemblables à celles que les corps froids ont coutume de produire par leur contact. De-là

vient que dans les grandes playes, dans celles qui ſont faites par des corroſifs, dans celles des parties qui ſont très-ſenſibles ou extrémement enflammées, dans les brûlures, & dans les autres cas ſemblables, la ſuppuration eſt quelquefois précedée *d'horreurs* & *de friſſons* par tout le corps. L'on reſſent alors à la vérité une eſpéce de froid, qui après tout, n'eſt pas bien violent; mais ce ſentiment en impoſe, & n'eſt qu'apparent, puiſque le corps n'eſt réellement pas froid. Ces *horreurs* ſont ſemblables à celles que l'on éprouve quelquefois en urinant ſur la fin, ou lorſque l'on prend quelque médicament déſagréable au goût, ou encore lorſque l'on ſouffre quelqu'opération chirurgicale, &c. Il arrive cependant quelquefois que dans la ſuppuration lorſque l'on reſſent des *friſſons*, le corps eſt vraiment froid au toucher; mais

c'eſt qu'alors le pus eſt tout formé, & prêt à couler par les lévres de la playe. Nous expliquerons dans la propoſition ſuivante comment cela ſe fait.

De même que les *friſſons* ſont les *avant-coureurs* de la ſuppuration dans les playes conſidérables & douloureuſes, de même auſſi la fiévre a coutume de précéder & d'accompagner la formation du pus dans ces ſortes de playes. Car lorſque la douleur & l'ardeur de la partie bleſſée annoncent qu'elle eſt prête d'entrer en ſuppuration, le malade commence à reſſentir des friſſons par tout le corps, comme nous l'avons dit ci-deſſus; enſuite il s'échauffe peu à peu par dégrés, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit allumé une fiévre vraiment aigüe. La véritable cauſe de cette fiévre n'eſt autre que les vibrations douloureuſes des fibrilles nerveuſes de la partie qui ſuppure, leſquelles ſe com-

muniquant à tous les autres filets des nerfs, à cauſe de leur continuité, du moins dans le cerveau, déterminent le ſuc nerveux à couler en grande abondance dans leur cavité, & à produire une tenſion & une roideur beaucoup plus grande dans tout le ſyſtême nerveux: de-là s'enſuit une augmentation de force dans le cœur, dans les artéres, dans les urines, dans le tiſſu de tous les viſcéres; de-là une action plus forte de la part des ſolides ſur le ſang; de-là une viteſſe plus grande dans la circulation, une raréfaction plus conſidérable dans les humeurs; de-là la fréquence du poulx, & ſa plénitude; de-là la chaleur brûlante de tout le corps; de-là enfin la fiévre aigüe. Mais ce qui entretient encore l'ardeur de la fiévre, c'eſt que le ſang qui boüillonne, pour ainſi dire, dans les lévres de la playe, quelque difficulté qu'il trouve à retourner par

les veines, ne laisse cependant pas de le faire ; & se mêlant au reste de toute la masse, il augmente le mouvement de ses molécules, & par conséquent la dispose à acquerir une chaleur beaucoup plus grande, & à se raréfier extraordinairement.

Pendant que les solides & les fluides agissent ainsi réciproquement les uns sur les autres dans la partie qui suppure, à peine les vaisseaux rompus font-ils la moindre oscillation ; car manquant d'un côté d'attache fixe par celle de leur extrémité qui est déchirée, & ayant perdu de l'autre par la *rétraction* de leurs fibres longitudinales sur elles-mêmes, cette forte tension & cette élasticité qui les obligeoit naturellement à réagir sur les fluides qu'ils reçoivent, l'on doit les regarder comme des vaisseaux inutiles dans les lévres de la playe, & presque morts. Cepen-

dant comme ils ſont très-gonflés dans leur origine par les liquides, que les vaiſſeaux qui leur ſervent d'iſſûe, pouſſent avec force dans leur cavité ; comme ils n'agiſſent preſque point par eux-mêmes ſur ces liquides, & que les vaiſſeaux ſanguins entiers qui ſont au voiſinage, battent violemment aux environs, comme nous l'avons dit ci-deſſus, c'eſt une néceſſité que ces pulſations vives & ces dilatations pouſſées juſqu'à l'excès, compriment alternativement les vaiſſeaux rompus, & les reſſerrent ſi fortement, qu'elles faſſent effort pour chaſſer dehors le fluide qu'ils renferment. Mais ce fluide dont nous parlons, s'eſt épaiſſi par ſon ſéjour ; & par-là eſt devenu peu propre à pouvoir s'écouler. Outre cela les extrémités déchirées des vaiſſeaux ſont ſi reſſerrées, qu'elles lui offrent une grande réſiſtance ; & les vaiſſeaux qui pouſſent conti-

nuellement du liquide dans ceux qui ſont ouverts, réſiſtent encore davantage, & s'oppoſent à ſon reflux. Ce ne ſera donc qu'après pluſieurs battemens réiterés, & un grand nombre de coups redoublés de la part des vaiſſeaux entiers ſur les canaux qui ſont rompus, que la partie bleſſée pourra être délivrée de cette liqueur abſolument incapable de rentrer dans les voies de la circulation que ceux-ci contiennent. Quoique cette même liqueur ſoit ainſi ſecouée, battue, agitée par ces compreſſions & ces pulſations répetées, elle demeure néanmoins quelque tems ſans changer de place & ſans avancer aucunement ; bien différente en cela de ce qu'elle étoit dans l'état naturel, lorſque l'action immédiate des vaiſſeaux qui la renfermoient, la faiſoit parcourir librement leur cavité ſans aucun obſtacle. Ce qui doit nous faire voir

combien grande eſt la différence de l'état où ſe trouvent les fluides dans les vaiſſeaux rompus d'une partie qui ſuppure, d'avec celui où ils ſont lorſqu'ils circulent dans des vaiſſeaux entiers & vivans. Il n'eſt donc pas étonnant que le mouvement de ſuppuration produiſe une liqueur nouvelle & particuliére, qui ne ſe rencontre point dans l'état naturel. Car dans ce dernier état le ſang eſt pouſſé doucement & avec égalité par le reſſort des vaiſſeaux ſanguins, dont les tuniques le touchent immédiatement; ſes globules rouges ſéparés les uns des autres, nagent librement avec les parties fibreuſes dans un fluide mucilagineux & aqueux, & il parcoure aiſément les plus petits vaiſſeaux ſanguins. Mais dans l'ouvrage de la ſuppuration le ſang s'eſt arrêté à l'endroit d'où partent les vaiſſeaux rompus; c'eſtpourquoi les globu-

les rouges & la partie fibreuse se sont coagulés, & ayant exprimé de leurs interstices la sérosité la plus fluide, celle-ci a transpiré à travers les extrémités des vaisseaux rompus, ou s'est dissipée par la chaleur de la partie ; ensorte que les globules rouges, réunis en une seule masse avec les parties fibreuses qui leur sont entremêlées, sont demeurés embarrassés parmi la partie mucilagineuse du sang. C'est alors que les vaisseaux entiers venant à frapper à différentes reprises, & autant de fois qu'ils se dilatent sur cet amas de globules entassés les uns sur les autres, & coagulés, & qui ont perdu tout mouvement de fluidité, ils le compriment, l'atténuent, & en brisent tellement les molécules qu'ils le convertissent tout en une liqueur ; laquelle étant ensuite mêlée intimement par ces mêmes pulsations réiterées avec les parties

fibreuſes, lymphatiques & mucilagineuſes naturellement blanches, perd entiérement ſa couleur rouge, & devient un fluide aſſez épais & d'un blanc ſale, que l'on nomme *du pus*, & qui acquerant de plus en plus de la fluidité, à meſure que les vaiſſeaux entiers continuent de le diviſer par leurs ſecouſſes, eſt enfin exprimé dans la playe par les extrémités des vaiſſeaux rompus. Cette expreſſion du pus dans la playe ſe fait d'autant plus aiſément, que les extrémités déchirées des vaiſſeaux étant tout-à-fait privées de la vie quelque tems après leur rupture, cédent alors très-facilement à l'effort que font les vaiſſeaux entiers pour les dilater. Mais il y a plus; ces extrémités de vaiſſeaux ramollies par la mortification qui leur eſt ſurvenue, ſe détachent, ſe confondent dans les lévres de la playe avec le pus, & contribuent à lui donner

une couleur blanche, puisqu'elles le sont elles-mêmes, comme étant des parties solides. Ce qui arrive dans les amputations des membres, nous fait voir que les extrémités des vaisseaux rompus se séparent ainsi. Et il n'y a aucun doute que ces extrémités ne soient réellement déchirées dans les contusions & dans les ruptures. Elles le sont pareillement dans les playes faites par instrumens tranchans; car quelque bon & quelqu'aiguisé que soit le fil de ces instrumens, leur tranchant examiné au microscope, paroît cependant mousse & fort inégal; & par conséquent ces instrumens ne peuvent couper les parties sans les déchirer réellement. La lymphe, cette humeur blanchâtre & épaisse qui suinte des ouvertures des vaisseaux lymphatiques ou nevro-lymphatiques rompus, & qui est aussi exprimée par le battement des vais-

ſeaux entiers, ſe mêle encore au pus dans les lévres de la playe : car tout ce qui ſe paſſe dans les vaiſſeaux ſanguins, ſe paſſe de même dans les lymphatiques qui ont été déchirés ; c'eſt-à-dire, qu'après le premier écoulement qui arrive auſſitôt que la playe eſt faite, la lymphe s'arrête dans ſes vaiſſeaux rompus, par la même méchanique que le ſang dans les ſiens ; qu'elle s'y épaiſſit & s'y coagule ; qu'enſuite elle y eſt violemment agitée, & enfin déterminée à couler par les ouvertures de ſes vaiſſeaux déchirés. Quant à ce qui diſtille des filets nerveux qui ont été coupés, c'eſt ſi peu de choſe, qu'à peine mérite-t-il qu'on diſe qu'il entre dans la compoſition du pus.

Nous avons donc démontré que le pus étoit compoſé du mélange qui ſe fait de diverſes matiéres dans les inégalités de la ſur-

face de la playe : sçavoir, de sang qui a perdu sa rougeur, & qui fait la partie dominante de ce mélange, de quelque peu d'un suc visqueux lymphatique ; & enfin des lambeaux & des extrémités des vaisseaux déchirés qui tombent par petites parcelles, & se changent en une espéce de glue mollasse & blanchâtre. Nous l'avons éxaminé ce pus dans tous les dégrés de sa formation, depuis le premier jusqu'au dernier ; & nous avons fait voir comme il suinte par une infinité de petits points de toute la surface de la playe.

COROLLAIRES.

I.

La cause efficiente de la suppuration est le mouvement d'oscillation des vaisseaux entiers, surtout de ceux qui contiennent le sang ; lesquels étant plus pleins, plus distendus, & battant plus

ſouvent que de coutume, compriment & ſecouent fortement, lorſqu'ils ſe dilatent, les vaiſſeaux rompus qui ſont remplis d'un fluide ſans action & ſans mouvement: c'eſtpourquoi l'on doit concevoir que dans une partie qui ſuppure, il y a inflammation, ou du moins phlogoſe.

Le ſang & la lymphe qui ſont arrêtés dans les vaiſſeaux rompus; & même les extrémités de ces vaiſſeaux conſtituent la matiére du pus.

Toutes les trois ſubſtances dont nous parlons, ſont réellement deſtinées à *mourir*; car celles qui ſont liquides, ſont tout-à-fait placées hors des bornes de la circulation, & n'obéiſſent plus à ſes loix; & les extrémités déchirées des vaiſſeaux ayant perdu leur mouvement de pulſation, ne ſont plus propres en aucune façon à tranſmettre dorénavant les liqueurs.

Tous les efforts de la Nature dans la ſuppuration ne tendent donc uniquement qu'à ſe débarraſſer, & à ſéparer d'avec les parties vivantes ce mélange nuiſible, qui fait craindre que la partie dans laquelle il eſt engagé n'en ſoit accablée; la Nature dans cette occaſion n'eſt autre choſe que le mouvement vital des vaiſſeaux de la partie vivante qui ſuppure, augmenté & devenu plus fort & plus actif. Telle eſt la cauſe efficiente, telle eſt la matiére de la ſuppuration, tel eſt enfin le but que la Nature ſe propoſe dans cet ouvrage.

II.

L'on ne doit chercher le véritable ſiége de la ſuppuration que dans des vaiſſeaux rompus: elle n'arrive jamais ailleurs; puiſque l'on ne rencontre en aucun autre endroit, ni la cauſe capable de la produire, ni la matiére propre à former le pus. De-là vient que lorſ-

que le ſang eſt une fois extravaſé tout-à-fait, ſoit qu'il ſoit ramaſſé abondamment dans quelque cavité, ſoit qu'il ſoit diſperſé dans la ſubſtance des parties molles, comme il arrive dans les *Echymoſes*, (*Voyez le Corollaire des Propoſitions* 3. & 4.) ſoit qu'il ſéjourne dans l'écartement des lévres des playes, il ne ſe change point en pus. En un mot, il n'y a que les parties vivantes qui ſuppurent.

J'ai vû il n'y a pas long-tems un Gentilhomme, habitant de Montpellier, qui étoit tourmenté depuis quelque tems d'une douleur fixe d'eſtomach, accompagnée d'un violent hocquet, d'une tumeur ſituée dans la *Région épigaſtrique*, & de grandes anxiétés: cette douleur étoit venue à la ſuite d'une fiévre maligne dont il avoit été guéri: il fut enfin délivré de tous ces accidens par un grand vomiſſement qui lui ſurvint au moment

qu'on s'y attendoit le moins, & par lequel il rendit avec effort une sanie noirâtre & sanguinolente, très-fœtide & en grande quantité, sans aucun mélange de pus, & dont les selles furent teintes pendant quelques jours. L'on voit par cette observation que le sang qui étoit arrêté depuis long-tems dans les tuniques de l'estomach, ne se changea pas en pus, quoiqu'il fût extravasé. L'on voit encore que, quoique la partie eût souffert solution de continuité, elle ne vint cependant pas à suppuration ; parceque les liqueurs ne trouvoient aucun obstacle à circuler par les vaisseaux qui étoient demeurés dans leur entier. Car il est à remarquer que dans tout le cours de cette maladie, je n'apperçus aucun signe d'inflammation dans le ventricule.

Quelques défenseurs du sentiment opposé pourroient se prévaloir de l'autorité *d'Hippocrate*, qui

dit dans le vingtiéme Aphoriſme de la ſixiéme ſection : *Lorſqu'il y a du ſang épanché dans la capacité du bas ventre, c'eſt une néceſſité que ce ſang ſe change en pus.* Mais l'expérience eſt tout-à-fait contraire à cette opinion ; c'eſt ce que *Galien* reconnoît parfaitement bien, lorſqu'il dit qu'*Hippocrate n'a pas entendu parler dans cet endroit de la ſuppuration proprement dite ; mais* qu'*il n'a voulu ſignifier autre choſe par ce mot, qu'une eſpéce de changement en ſanie ou une corruption, ou une altération dans la qualité naturelle du ſang. Mercurial* dans ſon Commentaire ſur cet Aphoriſme, rapporte de même pluſieurs éxemples qui détruiſent ce ſentiment du *Pere de la Médecine.*

Mais, me dira-t-on, ſi une grande quantité de ſang ramaſſé en une ſeule maſſe, ne ſe change point en pus, parcequ'elle n'eſt plus expoſée aux battemens de chaque vaiſſeau en particulier, & qu'elle

leur oppoſe une trop grande réſiſtance ; du moins ne peut-on pas nier que dans l'*Echymoſe* le ſang qui eſt diviſé en de très-petites molécules diſperſées dans toute l'étendûe de la partie, ne ſoit ſoumis aux vibrations continuelles & infinies des vaiſſeaux qui le touchent, qu'il ne leur obéiſſe, & qu'il ne leur offre qu'une réſiſtance très-facile à vaincre ; par conſéquent les parties dans leſquelles il y a *Echymoſe* devroient ſuppurer. Ceux qui raiſonnent ainſi, ne font pas attention que dans les parties où il y a *Echymoſe*, il ne ſe trouve qu'un très-petit nombre de petits vaiſſeaux ſanguins de rompus, & que le ſang ne ſéjourne point du tout dans ces vaiſſeaux ; mais qu'il s'épanche librement de leur cavité dans les interſtices des parties. Il eſt vrai que les particules du ſang ainſi diſperſé ſont ſecouées en quelque ſorte par le mouvement des

des parties environnantes : mais comme elles ne ſont pas renfermées dans des petits vaiſſeaux comme dans autant de ſacs, elles ne ſont pas comprimées comme il faut, & dans un nombre infini de points par les pulſations réiterées des vaiſſeaux qui battent aux environs ; mais ſe laiſſant aller aiſément à l'impreſſion de ces battemens, dont l'effort s'étend indifféremment en tout ſens, & par conſéquent, n'étant point condenſées & réunies en une ſeule maſſe, elles s'échappent dans les interſtices des parties ſans changer de forme, elles s'étendent, s'éloignent les unes des autres, ſe diſſipent. De-là vient que les *Echymoſes* deviennent inſenſiblement de jour en jour d'une couleur moins obſcure, & qu'enſuite elles diſparoiſſent entiérement par la tranſpiration qui s'eſt faite du ſang qui les formoit. Mais ſi la ſubſtance d'une

partie où il y a *Echymose*, a été violemment contuse, ensorte que les vaisseaux sanguins de cette partie ayent été considérablement déchirés & confondus les uns avec les autres ; alors non-seulement il y aura du sang épanché dans les interstices des fibres, mais encore une portion de ce sang sera retenue dans les vaisseaux qui ont été froissés & déchirés : & devenant à charge à la partie blessée par sa présence, il s'excitera une pulsation plus forte dans les vaisseaux entiers des environs, laquelle venant à agir sur ce sang ainsi arrêté le convertira en pus ; & par-là la partie où il y a *Echymose*, viendra à suppuration. L'ouvrage de la suppuration s'achéve dans la partie même qui suppure, & cette partie fait sortir de son intérieur & rejette tout ce qui lui est nuisible. Voilà où se borne la suppuration, & quelle en est la fin.

III.

Le ſang ne ſe change point en pus dans des vaiſſeaux qui ſont encore dans leur entier, quelque engorgés qu'ils puiſſent être. (*Voyez la Propoſition ſeconde.*) Car ou ce ſang ainſi en congeſtion dans les vaiſſeaux a encore conſervé quelque mouvement de circulation, ou bien il eſt tout-à-fait immobile. Dans le premier de ces deux cas il eſt pouſſé par le mouvement propre des vaiſſeaux qui le contiennent, mouvement qui différe certainement beaucoup de la preſſion extérieure que produit ſur un fluide qui ne peut paſſer outre, la dilatation continuelle des vaiſſeaux qui l'environnent. C'eſtpourquoi un ſang, dans l'état que nous le décrivons, manque des conditions néceſſaires & d'une cauſe efficiente capable de le transformer en pus ; & pour peu qu'il recouvre ſa facilité à couler, il reprend bien

vîte ſa route ordinaire, ſans avoir endommagé en rien les canaux où il s'étoit arrêté. C'eſt ainſi que les parties qui ſont en congeſtion, ſe débarraſſent quelquefois par la voie de la *réſolution*.

Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, lorſque le ſang eſt abſolument ſans mouvement dans des vaiſſeaux entiers, la partie eſt tellement accablée par ce volume, que le principe de la vie y eſt preſqu'entiérement éteint, & que la cauſe efficiente de la ſuppuration ne peut du tout point entrer en jeu. Ainſi cette partie tombe en pourriture, & la gangréne ou le ſphacéle ne tarde pas à s'en emparer.

Néanmoins ſi l'on ſuppoſe que le ſang ſoit engorgé dans quelques vaiſſeaux de maniére que, quoiqu'il ſoit devenu incapable de couler dorénavant dans leur cavité, il ait cependant conſervé un paſ-

ſage aſſez libre dans les vaiſſeaux du voiſinage, & que le principe de la vie continue d'éxercer dans la partie ſes fonctions avec vigueur ; alors les vaiſſeaux obſtrués, extrémement diſtendus, recevant toujours de nouveau liquide, & étant ſecoués & comprimés par le battement de ceux qui ſont reſtés dans leur entier, ne tarderont pas à ſe rompre ; & cette rupture ſera ſuivie de ſuppuration, il ſe formera un *abcès*.

Il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il arriveroit ſuppuration, ſi des canaux tout-à-fait engorgés oppoſoient à l'action des vaiſſeaux ſains qui les comprimeroient par leur dilatation, & qui leur fourniroient continuellement du liquide, une réſiſtance ſi grande qu'ils ne puſſent point être rompus, mais qu'ils demeuraſſent dans leur entier. Car la même force qui empêcheroit dans cette occaſion que

l'engorgement n'augmentât assez pour rompre les vaisseaux, & qui les défendroit de l'action que pourroit produire sur eux le battement de ceux qui sont sains; cette même force, dis-je, suivant les loix de la méchanique empêcheroit aussi que le sang qui forme l'embarras, ne pût être agité & atténué par ces mêmes pulsations. La cause pour laquelle tout reste ainsi dans l'inaction dans le cas dont nous parlons, est l'épaississement & la dureté que la partie mucilagineuse du sang a contractée dans les vaisseaux capillaires, laquelle ne permet pas que de nouveau liquide puisse aborder pour distendre extraordinairement les tuniques des vaisseaux obstrués, & qui par sa fixité & sa solidité rend vains & inutiles les battemens des vaisseaux voisins: c'est-pourquoi il n'arrivera point alors de suppuration, mais il se formera un *schire*.

IV.

Le ſang ne ſe transforme point en pus dans des vaiſſeaux conſidérables qui ſont rompus ; car il s'échappe continuellement de ces vaiſſeaux , tant à cauſe de la grandeur de leur ouverture , qu'à cauſe de la force avec laquelle ils ſe contractent. Mais ſi l'on arrête l'hémorrhagie en fermant l'extrémité du vaiſſeau ouvert, ſoit par une ligature, ſoit par tout autre moyen ; alors le ſang ne ſéjourne point dans cette extrémité fermée , mais il ſe détourne dans les rameaux collatéraux dont la cavité eſt libre. Ou s'il arrive qu'il s'accumule dans le vaiſſeau tronqué, à peine les pulſations des vaiſſeaux environnans produiſent-ils ſur lui le moindre changement : car une pareille colonne de ſang a trop peu de ſurface , à raiſon de ſa ſolidité, pour que la compreſſion qu'elle ſouffre, puiſſe y cauſer la

même altération qu'elle cauſeroit ſur des liqueurs arrêtées dans des vaiſſeaux capillaires qui préſentent beaucoup plus de ſurface, à raiſon de leur diamétre, que ne le font de grands vaiſſeaux, comme le démontrent les *Géométres*.

V.

Tout ce que nous avons dit juſqu'ici ſur la formation du pus dans les playes faites par inciſion, s'obſerve dans toutes les ſuppurations qui arrivent en différentes parties. Par éxemple, dans les parties contuſes qui ſont en ſuppuration, il y a quelques vaiſſeaux qui ſont froiſſés & meurtris ; d'autres qui ſont demeurés dans leur entier : & le ſang eſt en congeſtion auſſi-bien dans les premiers, que dans les derniers. Voilà donc tout à la fois & la cauſe efficiente de la ſuppuration, & les matériaux propres à former du pus. Pareillement dans les parties, où quelque

cauſe interne excite une ſuppuration, l'épanchement des liqueurs qui arrive, prouve qu'il y a des vaiſſeaux qui ſont rompus : la vie qui ſe conſerve dans ces parties, dénote qu'il y a d'autres vaiſſeaux qui ſont encore entiers ; & la tumeur, la chaleur, & la douleur ſont une marque certaine de la diſtenſion que tous ces vaiſſeaux ſouffrent de la part du ſang. C'eſt préciſément-là tout ce qui ſe paſſe dans la ſuppuration du *Phlegmon* & de l'*Eryſipéle.*

VI.

Plus il ſe trouve de vaiſſeaux rompus dans une partie, (pourvû que la vie ſubſiſte entiérement dans cette partie) plus ils ſont déchirés, plus ils ſont confondus enſemble; plus auſſi les humeurs trouvent-elles de facilité à s'arrêter & en grande abondance dans ces mêmes vaiſſeaux, pour être enſuite converties en pus, & plus grande

est la quantité de cette liqueur putride & blanchâtre, dans laquelle se réduisent les débris des vaisseaux : par conséquent la suppuration est alors d'autant plus abondante. Or dans les contusions les vaisseaux sont extrémement froissés, brisés, déchirés, & comme moulus : il en est de même dans les brûlures, & dans les playes faites par des Caustiques ; au lieu que dans les incisions la division des petits vaisseaux est faite dans un seul & unique plan. Il n'est donc pas étonnant que les playes faites par contusion, par brûlure, par corrosion, par des armes à feu, suppurent beaucoup plus que les incisions. Ainsi, lorsque l'on veut que des parties suppurent abondamment, il faut les ouvrir avec la *pierre à Cautére* plutôt qu'avec le *bistouri*.

VII.

Comme les vaisseaux qui ont

été coupés dans les incisions, ont été divisés suivant un même plan, qu'ils sont peu déchirés, & qu'ils ont conservé leur situation naturelle; il est évident que le sang & les liqueurs s'écouleront pendant quelque tems avec facilité & par flot: mais si l'hémorrhagie a été si abondante, qu'elle ait produit dans les vaisseaux rompus un si grand vuide, qu'il n'y ait plus lieu d'appréhender que les humeurs s'échappent de nouveau par la suite, ou s'engorgent dans la partie, il ne se passera rien dans les vaisseaux entiers d'extraordinaire & de fâcheux. C'estpourquoi les vaisseaux rompus qui sont vuides, seront seulement comprimés par ceux qui sont pleins; & leur cavité s'obliterera de façon, que la Nature ne fera aucun effort pour exciter la suppuration, & que la partie se cicatrisera promtement, de la maniére que nous expliquerons

dans la Proposition suivante. C'est ainsi que les choses se passent quelquefois dans les incisions des parties charnues ; elles se réunissent très-vîte & sans avoir suppuré : mais cela n'arrive que lorsque les liqueurs se sont épanchées d'elles-mêmes en abondance, ou que l'on les a succées, de peur qu'elles n'accablassent la partie par leur volume, & que l'on a froté les bords de la playe avec quelque huile, ou quelque baume, ou autre chose semblable pour les défendre du contact de l'air. Par cette méthode les vaisseaux ouverts se vuident, s'affaissent, leurs parois se réunissent insensiblement par la compression que les vaisseaux pleins en se dilatant peu à peu produisent sur eux, & la playe se guérit en très-peu de tems sans aucun accident fâcheux. C'est ainsi que lorsqu'il se rompt quelquefois des vaisseaux sanguins dans quelques

viſcéres, l'hémorrhagie abondante qui ſurvient, empêchant que le ſang ne devienne incommode à la partie par ſon ſéjour, il ne ſe fait aucune ſuppuration, & les bords de la ſolution de continuité ne tardent pas à ſe réunir.

VIII.

Les contuſions, les playes faites par des cauſtiques, & les brûlures ne ſe cicatriſent jamais qu'après avoir ſuppuré. Car dans toutes ces ſortes de playes les petits vaiſſeaux ſont tellement rompus, déchirés, confondus, & repliés de différentes façons, que l'hémorrhagie en eſt très-peu conſidérable, & par conſéquent qu'ils ne ſe vuident jamais entiérement; mais qu'au contraire les liqueurs s'accumulent dans leur cavité, ce qui produit l'engorgement & la tenſion des vaiſſeaux entiers, & par une ſuite néceſſaire la ſuppuration. Outre cela, comme dans

les cas dont nous parlons, les lambeaux des vaisseaux déchirés sont en grand nombre, & qu'ils se réduisent en une humeur corrompue, qui est en trop grande quantité pour pouvoir se dissiper par la transpiration ; cela contribue encore à la formation du pus, ce qui n'arrive pas dans les incisions par rapport à la petite quantité de vaisseaux déchirés.

IX.

Puisque nous reconnoissons évidemment par la premiére proposition que le principe de la vie subsiste dans toute partie qui suppure, & que nous remarquons qu'une partie qui avoit souffert solution de continuité, se réunit après avoir suppuré, & rentre dans l'éxercice de toutes ses fonctions ordinaires ; je ne vois pas pourquoi nous devrions regarder ce principe vital comme passif & sans aucune action dans l'ouvrage de

la ſuppuration, & pourquoi nous admettrions une *putréfaction* ou une *fermentation particuliére*, comme l'unique agent dans la formation du pus. Qu'eſt-il beſoin de s'imaginer avec Dolé & d'autres Chymiſtes que le ſang épanché ſe corrompt de même que du vin tiré d'un tonneau, & que tournant enſuite à l'acide il ſe transforme en pus ? ſurtout lorſque la Nature nous démontre clairement que ſans le concours de l'action du principe vital il ne ſe forme jamais de pus, quelqu'expoſé que ſoit d'ailleurs le ſang à ſe corrompre, à devenir vappide, ou à fermenter. (*Voyez Corol. des Propoſitions 3. & 4. & Corol. 2. de la Propoſition précédente.*) C'eſt ainſi que le ſang épanché, ſoit en petite quantité comme dans les Echymoſes & dans l'écartement des lévres des playes, ſoit en plus grande abondance comme dans les épanche-

mens conſidérables, devient vappide & ſujet à tourner en pourriture. C'eſt ainſi que dans les parties ſphacélées, ou lorſqu'il a été retenu pendant long-tems dans la cavité de la matrice, il s'altére tellement par le mouvement inteſtin de putréfaction & de fermentation qui lui ſurvient, qu'il paroît enſuite ſous la forme d'une eſpéce de lie horriblement fœtide. C'eſt ainſi que s'étoit changé le ſang qui étoit ramaſſé dans les tuniques de l'eſtomach, dans l'obſervation que j'ai rapportée plus haut. Mais quelle eſt la raiſon pour laquelle il ne ſe forme pas de pus dans tous ces cas ? Il n'y en a certainement point d'autre que l'abſence de la cauſe efficiente de la ſuppuration, c'eſt-à-dire, le défaut d'oſcillation dans les vaiſſeaux. (*Voyez deuxiéme Corol.*) L'on objectera ſans doute que c'eſt plutôt le défaut de la fermentation

néceſſaire pour la formation du pus. Mais quel eſt ce ferment particulier, propre à exciter la ſuppuration ? Dira-t'on que c'eſt l'humidité qui ſuinte des parties environnantes ? Dans tous les cas que nous venons de rapporter, l'humidité ne manque aſſurément pas ; elle ne manque pas non plus dans la matrice. La chaleur, autre principe de la putréfaction, ſe rencontre auſſi dans tous ces cas. Dira-t'on que c'eſt le fluide nerveux, cette liqueur que l'on a coutume d'honorer du nom pompeux d'*eſprits animaux*, cette liqueur de laquelle on fait dépendre tellement toutes les actions qui ſe paſſent dans le corps des animaux, qu'il devient inutile d'éxaminer la ſtructure particuliére de chaque partie, d'étudier les différens rapports des ſolides, de s'attacher à diſtinguer les différences des fluides dans leur nature, dans leur

consistance, dans leur masse respective, dans leur cours, dans leur vitesse; & qu'on peut se passer de s'instruire de toute la méchanique du corps humain, pourvû que l'on sçache que cet être imaginaire tient les rênes dans l'économie animale; cette liqueur enfin qui a pris la place de *l'Arché de Vanhelmont*, & dont la fiction abrége l'étude de la Médecine, & la rend aisée à tout le monde? Mais ces esprits animaux épanchés parmi du sang extravasé auroient-ils la puissance d'y exciter un mouvement intestin d'une nature particuliére? L'on seroit assez bien fondé à leur refuser une pareille puissance, lorsqu'ils sont une fois sortis de leurs vaisseaux. En effet le sang épanché ne se convertit jamais en pus; cela n'arrive seulement qu'à des parties vivantes. (*Voyez Corollaire deuxiéme.*) Si vous admettez que les esprits animaux détermi-

nés par la douleur à couler en plus grande quantité dans l'intérieur de la partie qui ſuppure, excitent une fermentation de ſuppuration, nous ſerons d'accord ſur le ſiége de la ſuppuration : mais il reſtera à éxaminer ſi c'eſt dans les vaiſſeaux rompus, ou dans ceux qui ſont demeurés entiers, que ſe fait cet écoulement abondant d'eſprits animaux ; les vaiſſeaux rompus ſont à demi-morts, leurs nerfs ſont coupés, ils ſont dépourvus du reſſort qui eſt propre aux parties vivantes, & à peine ſont-ils ſenſibles. Au contraire les vaiſſeaux entiers ont conſervé leurs nerfs ſains & ſaufs, ils ſont extrémement diſtendus, ils battent fortement, ils ſont enflammés, & très-ſuſceptibles de douleur ; par conſéquent les eſprits couleront en abondance dans ces derniers, & en très-petite quantité dans les premiers vaiſſeaux. Or le pus ne

se forme pas dans des vaisseaux entiers, mais dans des vaisseaux rompus, qui sont les seuls qui puissent lui donner issûe : donc les esprits animaux qui coulent abondamment dans une partie qui suppure & qui est souffrante, produiront par leur mélange quelqu'altération remarquable dans les vaisseaux entiers ; mais ils n'apporteront aucun changement dans les sucs immobiles renfermés dans les vaisseaux rompus.

L'on peut ajouter à tout ce que nous avons dit jusqu'ici contre le sentiment des Chymistes qui regardent la corruption & le dévelopement des parties acides du sang comme la cause de la suppuration, qu'il n'y a réellement point d'acide dans le pus ; puisque Pitcarn a démontré il n'y a pas longtems, par plusieurs expériences, que les crachats purulens ne contenoient point du tout d'acide, mais

beaucoup d'un ſel analogue à celui de la corne de cerf. Voilà donc que l'on a démontré aux Chymiſtes un ſel alkali renfermé dans le pus ; au lieu que de leur côté ils n'apportent aucune preuve du ſel acide, auquel ils attribuent les principaux effets du pus. Car quant à celle qu'ils tirent de la qualité corroſive de ce liquide, l'on pourroit très-bien mettre le fait en queſtion, comme étant faux dans tous les cas où le pus eſt louable. Et d'ailleurs, d'autres n'auroient-ils pas autant de droit d'admettre un ſel alkali comme la cauſe de cette qualité corroſive, qu'ils en ont de la reconnoître comme l'effet d'un ſel acide fixe, d'autant plus que la Chymie nous fournit des cauſtiques également dans ces deux genres ? C'eſt ainſi qu'Hippocrate a donné le nom d'*âcres* à ces crachats purulens, que les Chymiſtes appellent acides. Je paſſe

sous silence la couleur verte du pus, que quelques-uns apportent comme un signe de son acidité ; comme si une pareille couleur indiquoit qu'il y eût des sels vitrioliques dans le pus, pendant que les couleurs ne dénotent aucunement la nature spécifique des principes d'un mixte, & que les expériences faites par Pitcarn font voir plus qu'assez la foiblesse de ces sortes de preuves que les Chymistes tirent des signatures & d'autres choses semblables. Quoi qu'il en soit, cet éxamen de la nature du pus par des expériences chymiques ne donne aucun éclaircissement pour l'application des remédes ; aussi ne le regardai-je utile qu'en cela seul, qu'il sert à réfuter l'opinion de Dolé & de ses partisans.

VI. PROPOSITION.

Expliquer *ce qui arrive lorſque la ſuppuration eſt commencée, & comment ſe fait la réunion des parties après qu'elles ont ſuppuré.*

Auſſitôt que le pus a commencé à ſuinter des bords d'une playe, & que les extrémités déchirées des vaiſſeaux ſe ſont rouvertes, alors les liqueurs qui abondent dans les vaiſſeaux rompus, ne trouvent pas un ſi grand obſtacle à s'y inſinuer; par conſéquent la réſiſtance étant diminuée de ce côté-là, les vaiſſeaux entiers commencent à être déchargés d'autant du volume ſurabondant d'humeurs qui les accabloit. C'eſtpourquoi le pus diſtillant alors des vaiſſeaux rompus, & ceux qui ſont entiers, commençant à livrer paſſage plus

aisément aux liqueurs qu'ils reçoivent, la tumeur, la tension, la chaleur, & la douleur de la partie blessée commencent aussi à diminuer dès ce moment : en un mot, la partie blessée est soulagée aussitôt que les lévres de la playe paroissent humectées de pus; & la fiévre, s'il y en avoit, se rallentit aussi, le soulagement se fait ressentir universellement par tout le corps.

Mais comme à mesure que le pus continue à s'écouler, les passages deviennent de plus en plus ouverts dans les bords de la playe, il s'ensuit que la circulation des liqueurs dans la partie blessée deviendra plus libre de jours en jours. Il viendra donc un tems où tous les terribles accidens qui avoient été excités par les efforts de la nature pour la formation du pus, s'appaiseront enfin & disparoîtront tout-à-fait, & auquel les bords

bords de la playe laiſſeront écouler le pus ſans aucune douleur. Il faut remarquer à propos de cela, que l'écoulement du pus durera tant que les liqueurs trouveront quelque difficulté à circuler dans les bords de l'ulcére ; car le ſang venant à s'arrêter tant ſoit peu dans l'origine des vaiſſeaux rompus, tant par rapport à la flaccidité de ces vaiſſeaux qui ſont preſque morts, qu'à cauſe de la réſiſtance que lui offre la viſcoſité & la lenteur du pus qui le précéde, il ſe trouvera expoſé à l'action de la cauſe efficiente du pus, c'eſt-à-dire, au battement des vaiſſeaux entiers dans leſquels la circulation ne ſe fait pas encore bien librement ; & par conſéquent il ſe changera en pus, lequel à la vérité acquérera de jour en jour plus de fluidité, à proportion que le ſang ſéjournera moins ; & qu'étant par-là moins épais & moins dépouillé

de sa sérosité, il fournira une liqueur moins épaisse qu'elle n'étoit auparavant. L'ulcére continuera pareillement à rendre du pus, jusqu'à ce que les extrémités des vaisseaux rompus soient tombées en mortification, & que s'étant absolument détachées des parties vivantes ausquelles elles adhéroient, elles cessent de fournir à la formation de la liqueur purulente.

Lorsqu'au bout de quelques jours ou d'un tems plus considérable, si quelque chose s'y est opposé, le passage des liqueurs dans les bords de l'ulcére est devenu enfin tout-à-fait libre, le sang & la lymphe cessent dès-lors d'entrer dans les vaisseaux rompus; parcequ'ils ne rencontrent aucune résistance à couler dans les vaisseaux entiers, & que ces mêmes vaisseaux compriment de toute part ceux qui sont rompus, qui deviennent de plus en plus flasques,

& dont les extrémités ont été converties en pus. La formation & l'écoulement du pus cessant donc peu à peu, il transpirera des bords de l'ulcére une espéce de sérosité plus fluide qui les humectera, & les vaisseaux rompus seront alors oblitérés dans leur origine, & leurs extrémités entiérement détachées & séparées des parties vivantes. Voilà donc la maniére dont la Nature déterge, comme on dit, elle-même un ulcére. Voilà les bords de cet ulcére qui ne sont plus formés que par des vaisseaux entiers & vivans; voilà que le cours libre des liqueurs entretient la vie dans ces bords; voilà enfin ces mêmes bords débarrassés des vaisseaux morts & des liqueurs corrompues qui lui étoient à charge: il ne s'agit plus présentement que de réunir & de consolider les parties divisées.

La Nature qui n'a pas succom-

bé en procédant à la suppuration par des voies simples, ne laissera pas certainement son ouvrage imparfait. Tous les vaisseaux entiers & vivans qui composent le tissu des bords de l'ulcére qui a été détergé, ne se terminent pas à la surface de cet ulcére; car ils ne pourroient pas en cet état, ni ramener les fluides qu'ils auroient reçu, ni conserver la vie dans la partie blessée; mais ces vaisseaux étant parvenus jusqu'à la superficie de l'ulcére, ils se replient sur eux-mêmes, & forment ainsi un canal continu & recourbé comme un syphon, lequel sert à reporter les liqueurs vers le cœur. Mais ces courbures de vaisseaux ne sont pas assujetties comme elles l'étoient avant que la partie eût souffert solution de continuité; car elles sont à l'abri de toute compression, & en quelque sorte suspendues. De plus, la suppuration ayant tout-

à-fait consommé les extrémités déchirées des vaisseaux qui les environnoient, elles ne sont plus comprimées par les côtes : c'est pourquoi elles obéiront plus aisément qu'elles ne le faisoient auparavant, à l'impulsion des liquides qui abordent dans leur cavité ; & se dilatant & s'allongeant peu à peu, elles représenteront autant de petits monticules mollasses éminens çà & là, remplis de sang & rougeâtres ; en un mot, pour se servir des termes usités, les chairs effleuriront de chaque point de la surface de l'ulcére. Les liqueurs continuant d'être poussées dans ces vaisseaux mols, faciles à s'étendre, & qui ne sont point comprimés, elles les allongeront toujours de plus en plus : ainsi l'efflorescence des grains charnus augmentera de jour à autre, ces grains se gonfleront, augmenteront de volume ; & végétant de part & d'autre des

bords de l'ulcére, ils se rencontreront enfin, & les éminences s'insinueront, à la maniére des *Cotyledons*, dans les cavités qui s'offriront à elles. S'il arrive que deux éminences opposées se rencontrent, celle des deux qui résistera le moins, se détournera de côté, pendant que l'autre continuera sa route entre elle & celles qui sont aux environs; & ainsi les bords de l'ulcére se réuniront par une mutuelle réception des éminences de l'un dans les cavités de l'autre. L'abord continuel des fluides rendra de jour en jour cette union & cet entrelassement réciproque de ces grains charnus plus intime, & semblable à une couture extrémement serrée. Ce qui augmente encore la fermeté de la cicatrice, c'est que la lymphe nourriciére s'attache & se colle incessamment aux parois des vaisseaux nevro-lymphatiques qui sont distendus; & même elle

s'y colle en d'autant plus grande quantité & avec d'autant plus d'éxactitude, que les courbures & la compression que souffrent les vaisseaux dans l'endroit de l'entrelassement, lui offrent trop de résistance : l'union que ces grains charnus contractent, est si immédiate, que si l'on employe la force pour les séparer, ils se déchirent plutôt que de se détacher les uns des autres dans leur entier ; ce qui vient de ce que leurs extrémités comme plus molles, n'ont pas cessé un moment de se souder ensemble les unes les autres, & que pendant que leurs origines se sont comprimées mutuellement, ces mêmes extrémités ont acquis trop de volume pour pouvoir passer dorénavant par les mêmes interstices qui leur ont d'abord livré passage. Il arrive alors la même chose que dans cet assemblage de piéces de bois, que les Menuisiers appellent

Queue d'aronde. Telle est la méchanique par laquelle se forme la cicatrice dans les parties molles, & le cal dans les os fracturés.

L'on est donc en droit de conclure de tout ce que nous venons de dire, que les extrémités des vaisseaux rompus ne s'unissent & ne s'abouchent point de nouveau pour faire des canaux continus, comme elles l'étoient auparavant: car il n'est pas possible de concevoir que les vaisseaux, surtout d'une même espéce, se rencontrent éxactement les uns les autres, & se réunissent de même: & les extrémités des vaisseaux rompus & déchirés ne peuvent pas non plus se conserver sains & vivans, pendant un aussi long tems que dure la suppuration; mais elles se corrompent & se détachent, comme nous l'avons remarqué plus haut par ce qui se passe dans les amputations des membres. D'ailleurs,

l'on n'a jamais vû, & l'on ne peut pas imaginer que ce qui reſte de ces vaiſſeaux rompus, puiſſe s'allonger par aucune méchanique.

Il n'eſt guéres plus raiſonnable de regarder la cicatrice ou le cal, comme une ſoudure qui a été faite des parties diviſées, par le moyen du ſuc nourricier extravaſé, qui s'eſt coagulé; car ceux qui ſont verſés dans la connoiſſance de l'économie animale, ſçavent bien que les liqueurs extravaſées ſont toujours ennemies du principe de la vie. De plus, l'Anatomie nous apprend que la cicatrice ou le cal qui ſont une continuation de la partie, ſont réellement formés par l'allongement des vaiſſeaux ſains de cette partie; & l'on ne peut jamais comprendre que la lymphe nourriciére puiſſe former de nouveaux vaiſſeaux qui ſervent à allonger ceux qui ſont rompus: car il n'eſt pas permis à un Phyſicien

raisonnable de supposer des *êtres imaginaires* pour expliquer ce qui se passe dans le corps humain ; surtout lorsqu'en examinant la Nature avec attention, l'on découvre des réalités qui nous instruisent du véritable méchanisme qu'elle employe en plusieurs cas pour parvenir à ses fins. Quant à la possibilité du prolongement des vaisseaux entiers dans le corps humain, personne ne peut la révoquer en doute, à moins qu'il n'ignore combien les membranes sont capables d'extension, & susceptibles de s'épaissir considérablement ; combien sont énormes quelquefois les dilatations des vaisseaux ; combien les viscéres se gonflent, & quels volumes extraordinaires ils peuvent acquerir ; combien enfin nous avons d'observations sur cette matiére, & combien il est commun de rencontrer de pareils cas dans la pratique journaliére.

Les vaiſſeaux ne ſont pas arrangés dans le même ordre dans la cicatrice ou dans le cal, qu'ils le ſont dans les parties dont la continuité n'a point été interrompue ; & cette différence ſe fait remarquer dans la partie où il y a cicatrice : elle n'offre pas à la vûe la même égalité qui paroiſſoit avant qu'elle eût été bleſſée. Cela vient de ce que ces vaiſſeaux ne ſont pas abouchés & anaſtomoſés enſemble, comme quelques-uns ſe l'imaginent. Tous les vaiſſeaux ſont repliés ſur eux-mêmes dans l'endroit de la cicatrice ou du cal, & il n'y en a aucun qui paſſe d'un bord de la cicatrice à l'autre ; mais ils ſont entaſſés confuſément & entrelaſſés les uns dans les autres, comme nous l'avons déja remarqué, & uniſſent enſemble les bords de la playe, comme le feroit une couture extrémement forte & ſerrée, De-là vient qu'il n'y a aucun paſ-

ſage des liqueurs d'un des côtés de la cicatrice dans l'autre, & qu'elles retournent toujours de part & d'autre du même côté qu'elles ſont venues. De-là vient que la circulation des liqueurs n'eſt pas ſi aiſée dans les vaiſſeaux de la cicatrice qui ſont recourbés ſur eux-mêmes, & qui ſe compriment réciproquement les uns les autres, que dans des parties qui n'ont jamais ſouffert ſolution de continuité. De-là vient que l'on reſſent de tems en tems des douleurs dans l'endroit des cicatrices & des cals.

Nous avons éxaminé juſqu'ici avec ordre comment ſe fait l'écoulement du pus, comment il ceſſe enfin de couler, comment la Nature mondifie l'ulcére, & produit enſuite la cicatrice ; il s'agit préſentement d'expliquer la maniére dont tout le corps eſt affecté, lorſque le pus eſt une fois formé.

Dans les ſuppurations abondan-

tes, ſurtout dans celles des viſcéres, le corps friſſonne quelquefois, & eſt froid lorſque le pus eſt prêt à couler; car ſi l'on tâte alors les extrémités du malade, l'on les trouve froides : le poulx eſt auſſi alors foible, petit, & déprimé; enſuite il ſe reléve au bout d'un certain tems, il devient peu à peu plus plein, plus fort, plus fréquent; les joues qui étoient auparavant pâles, deviennent rouges, & tout le corps eſt brûlant. A quoi peut-on attribuer tous ces accidens, ſi ce n'eſt au mélange du pus avec la maſſe du ſang? Car l'on ne peut pas ici, comme dans le cas de la Propoſition précédente, accuſer les fortes vibrations des nerfs dans la partie qui ſuppure; puiſqu'il arrive très-ſouvent qu'à peine a-t-on le moindre ſentiment qui avertiſſe qu'il ſe fait une ſuppuration; & que ce n'eſt qu'à la faveur des friſſons qu'éprouve le malade, que

l'on s'apperçoit en quelque façon dans la suite, de la suppuration qui se faisoit sourdement. C'est ainsi que les Médecins découvrent souvent les suppurations cachées qui se font dans les poulmons, dans le foye, & dans les autres viscéres, lorsqu'il survient au malade des frissons qui n'ont aucune cause manifeste. Outre cela, les frissons que l'on ressent alors, n'en imposent pas, & ne sont pas seulement tels en apparence; puisque le corps est réellement froid, & que le sang est mal conditionné. Pour ce qui est du mélange du pus avec la masse du sang, la preuve en est que l'on a souvent observé qu'il s'est filtré du pus par des *secrétoires* très-éloignés des parties, qui étoient en suppuration; les reins sont les organes qui livrent le plus ordinairement passage à cette matiére purulente par la voie des urines.

Il arrive donc quelquefois que, lorſque le pus a commencé à ſe former, les pulſations des vaiſſeaux entiers ne ſont pas ſuffiſantes pour pouvoir l'exprimer des extrémités des vaiſſeaux rompus, ſoit parceque ces premiers vaiſſeaux ne ſont pas aſſez forts, ſoit parceque le pus eſt trop gluant & trop épais, ſoit parcequ'il eſt en trop grande quantité, ſoit parceque les extrémités des vaiſſeaux rompus ne s'ouvrent pas dans un eſpace vuide & bien ouvert; mais qu'elles ſe terminent dans un endroit même de la partie qui eſt tout-à-fait fermé, ou qui n'eſt pas aſſez dilaté. Il eſt clair que dans tous ces cas la partie ne peut pas ſe dégorger facilement du pus qui s'y forme, ſoit à cauſe qu'il eſt chaſſé avec trop peu de force, ſoit à cauſe qu'il réſiſte trop lui même à ſon expulſion, ſoit enfin parcequ'il ne trouve pas une libre iſſûe.

C'estpourquoi dans les suppurations abondantes le pus accablant par son volume les vaisseaux rompus, ne peut pas se prêter aisément à la pulsation des vaisseaux entiers, qui font effort pour le faire couler par les extrémités de ceux qui sont déchirés : par conséquent étant pressé ainsi de toute part, une portion s'en détournera comme par autant de ravines dans les vaisseaux collatéraux qui sont entiers, & elle corrompera par sa présence toutes les liqueurs.

Il arrive à peu près la même chose dans les suppurations cachées qui se font dans les viscéres. Car ces sortes d'organes pour la plûpart sont composés de vaisseaux très-délicats & bien ouverts, & ils ne sont pas garnis de fibres très-fortes ; ainsi ils manquent de force pour expulser & faire sortir le pus. Outre cela, si ce pus est trop visqueux, comme

il arrive dans les ſuppurations des *tubercules* du poulmon ; ou s'il ne trouve pas une libre iſſûe, ce qui ſe rencontre ſouvent dans les viſcéres qui ſuppurent, comme par éxemple, lorſque l'abcès n'a aucune ouverture au dehors de la partie, ou lorſque l'ouverture de l'ulcére eſt trop étroite; dans tous ces cas où la main du Chirurgien ne peut pas pénétrer juſqu'au viſcére affecté, c'eſt une néceſſité que la ſubſtance de la partie ne ſoit point déchargée du pus à meſure qu'il ſe forme. C'eſtpourquoi la preſſion continuelle qui agit ſur lui, en fera paſſer une portion dans les vaiſſeaux collatéraux, & le ſang & toutes les liqueurs en ſeront infectés.

Mais comme les circonſtances dont nous avons parlé, ſe rencontrent plus ſouvent dans les viſcéres que dans les autres parties qui ſont en ſuppuration, & même

qu'il n'est pas rare qu'elles s'y rencontrent toutes ensemble ; il suit de-là que l'on observera plus souvent ce mélange du pus avec le sang dans les suppurations des viscéres, que dans toutes autres. Il faut ajouter à tout cela que les viscéres, tant à raison des gros vaisseaux qui s'y distribuent, qu'à cause de leur proximité du cœur, communiqueront bien plus aisément à la masse des humeurs les mauvaises qualités du pus dans tout leur entier, que ne le font les autres parties de l'habitude du corps.

Les floccons du pus ainsi mêlés en grand nombre au sang, sans avoir changé de forme, sont épais, visqueux, difficiles à diviser : c'est-pourquoi en empâtant les parties mucilagineuses & globuleuses du sang, & s'opposant à leur fluidité, ils rallentiront leur mouvement çà & là, & le rendront inégal ; par conséquent le mouve-

ment inteſtin du ſang diminuera, le poulx deviendra ſur le champ plus foible & plus petit, le corps ſe réfroidira, les forces s'abatteront. Mais le ſang qui a été ainſi tout-d'un-coup inégalement épaiſſi, paſſe difficilement & irrégulièrement par les vaiſſeaux capillaires : de-là les vibrations ſourdes & inégales des filets nerveux ; de-là les tremblemens des fibres charnues & membraneuſes ; de-là les friſſons. D'un autre côté, le ſang qui trouve de la difficulté à paſſer dans les vaiſſeaux capillaires, eſt obligé de refouler dans les grands vaiſſeaux ; & c'eſt-là la raiſon pour laquelle un grand nombre de ſecrétions ceſſent preſqu'entiérement : la ſalive ſe filtre en petite quantité, elle eſt gluante, la bouche eſt ſéche ; & il en eſt de même des autres ſecrétions, qui ſe tariſſent pareillement.

Mais comme la réſiſtance que

le sang trouve à se faire passage par les vaisseaux capillaires, augmente pendant quelque tems, & qu'ainsi il s'accumule peu à peu en grande quantité dans les grands vaisseaux sanguins, ceux-ci se distendront enfin plus que de coutume ; & leurs vibrations aussibien que les contractions du cœur devenant plus fréquentes, la *fiévre* commencera à paroître : mais ces pulsations continuant toujours, & même en augmentant, les molécules du sang quelque grossiéres qu'elles soient, seront secouées & agitées fortement ; le sang entrera en raréfaction, la fiévre s'allumera, & persévérera avec beaucoup de vivacité, jusqu'à ce que les molécules du sang ayent été brisées & atténuées au point qu'il puisse enfiler librement les vaisseaux capillaires, & que les fluides surabondans s'étant échappés par les vaisseaux secrétoires qui leur

refuſoient auparavant le paſſage, mais qui ſont alors libres & ouverts, & ſurtout par l'organe ſecrétoire de la peau ſous la forme de ſueur, la réſiſtance que les grands vaiſſeaux ſanguins & le cœur rencontroient, & la diſtenſion qu'ils ſouffroient, ſoient totalement ceſſées.

Mais dans le tems que le pus ſe mêle au ſang, & y produit la fiévre, il arrive quelquefois que les violentes pulſations des vaiſſeaux, & que le flot du pus qui eſt en grande abondance, rompent l'obſtacle qui ſe trouvoit dans les lévres de l'ulcére, de façon que le pus s'étant fait jour, ſe répand enſuite ſur la ſurface de l'ulcére, & ne corrompt plus dorénavant la maſſe du ſang en ſe mêlant avec elle.

Cependant, ſi par rapport à quelques-uns des inconvéniens dont nous avons fait l'énumération, le pus ne s'extravaſoit pas à la

superficie de l'ulcére dans la même proportion qu'il se forme, il s'en détourneroit insensiblement & continuellement une portion, quoiqu'en petite quantité, dans les vaisseaux collatéraux; & ainsi le sang en étant sans cesse infecté, la fiévre seroit continüe avec des redoublemens de tems à autres, accompagnés de frissons, sçavoir toutes les fois que l'amas du pus dans les vaisseaux sanguins augmenteroit. Mais si ce mélange du pus avec le sang duroit long-tems, & faisoit ainsi traîner la fiévre en longueur, celle-ci prendroit le caractére d'une fiévre lente. Car un mouvement intestin aussi violent, & continué pendant si long-tems, dissolveroit à la fin la masse du sang, & détruiroit son mucilage, ou, comme on l'appelle, son *Baume*, qui est si nécessaire à la vie; par conséquent ce même sang ne seroit plus propre à résister à la pul-

ſation des artéres, ni à fournir aux vaiſſeaux nevro-lymphatiques cette douce roſée qui doit faire la matiére de la *nutrition*. Les liqueurs qui ſe ſépareroient dans les différens ſecrétoires d'avec un ſang ainſi appauvri, ne ſerviroient que très-imparfaitement à l'éxercice des fonctions : de-là l'inertie dans les vaiſſeaux & dans les fibres ; de-là les mauvaiſes digeſtions, l'abattement des forces de jour à autre ; de-là le *deſſéchement* & le *Maraſme* univerſel de tout le corps.

Après que les floccons de pus qui étoient trop groſſiers pour paſſer par les vaiſſeaux capillaires, ont roulé pendant quelque tems dans les vaiſſeaux avec le ſang, le mouvement de la fiévre les briſe enfin, & les atténue, comme nous l'avons déja dit ; & lorſqu'ils ont été bien diviſés, ils s'échappent enſuite par différens couloirs : mais ils ſortent ſurtout ſous la forme

de ſueurs extrémement fœtides par les pores de la peau, entraînés qu'ils ſont avec la ſéroſité lixivielle du ſang. Mais s'il arrive que dans le tems de leur mélange avec le ſang, & lorſqu'ils nagent dans ſa ſéroſité n'étant encore que peu diviſés, ils ſoient préſentés à des conduits ſecrétoires aſſez ouverts, ils ne manqueront pas de s'y inſinuer; & comme le mouvement & la viteſſe des liqueurs ſont beaucoup plus lents dans les canaux ſecrétoires que dans les vaiſſeaux ſanguins, il s'enſuit que les floccons de pus ne conſerveront pas le mouvement inteſtin qui les tenoit écartés les uns des autres dans les vaiſſeaux ſanguins. Ils ſe raſſembleront donc pluſieurs enſemble, & formeront des floccons de plus en plus gros, leſquels ne laiſſeront cependant pas que de paſſer outre; parceque les vaiſſeaux ſecrétoires en ſe réuniſſant, forment des

des canaux de plus en plus amples. C'eſtpourquoi les troncs des conduits ſecrétoires contiendront des gouttes de pus quaſi toutes formées.

Comme les canaux ſecrétoires des reins ſont naturellement très-ouverts, & qu'ils admettent aiſément & en grande quantité la ſéroſité lixivielle du ſang, ſi ces canaux ſe trouvent dans certains ſujets encore plus ouverts qu'ils ne le ſont ordinairement, & que les floccons de pus nagent librement dans la ſéroſité du ſang ſans avoir à peine aucune union avec les parties mucilagineuſes de ce liquide; il eſt évident que ces floccons enfileront facilement les ſecrétoires des reins, & qu'ils s'y réuniront en pluſieurs gouttes ſenſibles par la méchanique que nous avons expliquée. L'urine diſtillera en partie des mammelons qui forment les reins; mais il en découlera auſſi

en même tems des gouttes de pus, leſquelles ſe réuniront encore, & augmenteront de volume en ſéjournant dans le *Baſſinet* du rein, & dans la veſſie. Ainſi il n'eſt pas étonnant que quelques malades ne laiſſent pas que de rendre du pus par les urines, quoïque le ſiége de la ſuppuration ne ſoit pas toujours dans les reins. L'on obſerve ſouvent pareille choſe dans ceux qui ont du pus épanché dans la poitrine : & cela n'eſt pas rare dans les Phthiſiques, lorſque leur maladie eſt dans le dernier dégré; parceque dans ces derniers ſujets la partie mucilagineuſe du ſang étant détruite, le pus n'en eſt plus embarraſſé & comme lié, mais il nage librement dans la ſéroſité.

Les conduits ſecrétoires des inteſtins ſont auſſi fort larges, fort nombreux, fort courts, & peu enfractueux; par conſéquent les ſujets qui auront ces ſortes de

conduits fort dilatés, & dans lesquels ils auront été dilatés encore davantage par une Diarrhée, seront travaillés d'un cours de ventre purulent. C'est ce que nous avons observé quelquefois dans les Phthisiques déséspérés, & quelquefois même des flux d'urine purulens.

Mais qui est-ce qui niera que les conduits biliaires du foye ne soient très-amples, surtout si l'on fait réfléxion que la matiére de la secrétion qui se fait dans ce viscére, lui est fournie par un sang veneux; & qu'ainsi les molécules en sont si grossiéres, qu'elles ne peuvent passer que par des orifices assez larges? C'estpourquoi les floccons de pus enfileront aussi dans certains sujets la route de la bile. Mais comme les pores biliaires sont un chemin très-étendu dans la substance du foye, & que la bile qui les parcourt, est une

humeur naturellement aſſez épaiſſe, les particules du pus s'y réuniront aiſément pluſieurs enſemble, & acquéreront avant que de paſſer dans de plus gros troncs un volume ſi conſidérable, que ne pouvant pas paſſer outre, elles engorgeront & obſtrueront bien vîte les ramifications du canal biliaire. C'eſtpourquoi les vaiſſeaux ſanguins qui les environnent, en ſeront comprimés, ſe gonfleront, il s'y fera rupture, enfin il ſe formera une ſuppuration dans la ſubſtance du foye. Telle eſt la cauſe des abcès au foye qui ſurviennent à la ſourdine, & ſans qu'on s'y attende, dans les perſonnes qui ont quelque partie de leur corps en ſuppuration, comme les obſervations en rendent témoignage.

Une choſe aſſez ſinguliére dont d'excellens Praticiens font mention, c'eſt que les abcès au foye ſurviennent principalement dans

les ſuppurations des parties internes de la tête : ce qui certainement ne peut être attribué qu'à la qualité particuliére du pus qui ſe forme dans la tête ; puiſque l'Anatomie ne nous a fait connoître juſqu'ici aucune communication particuliére entre le cerveau & le foye, qui puiſſe ſervir à rendre raiſon de ce phœnoméne. Nous croyons donc que le pus de la tête, comme étant composé de fluides plus tenus, plus déliés, & très-actifs, eſt un mucilage très-fin, dont les floccons s'inſinuent dans les pores biliaires, de façon cependant qu'ils s'y uniſſent particuliérement pluſieurs enſemble par les raiſons que nous avons détaillées ci-deſſus : ce qui donne quelquefois occaſion aux ſuppurations qui ſe forment dans le foye. Mais nous n'avons pas remarqué juſques ici, que ces ſortes de cas fuſſent fréquens, & arrivaſſent conſtamment.

Ce n'eſt pas ſeulement lorſque le ſang reçoit continuellement le mélange du pus, que la fiévre lente s'empare du malade ; le corps ſe deſſéche auſſi de même, lorſqu'un ulcére ſuppure trop abondamment, ou trop long-tems. Car il arrive de-là que le ſang eſt privé d'une grande quantité de ſa partie mucilagineuſe, qui diſtille ſans ceſſe des petits vaiſſeaux rompus de l'ulcére, ſurtout des nevro-lymphatiques, & qui forme pour la plus grande partie la matiére du pus.

C'eſtpourquoi le ſang étant une fois dépouillé de ce mucilage, ſes particules les plus mobiles n'ont plus rien qui les retient, & le battement des vaiſſeaux leur communique un trop grand mouvement. Les fibres des vaiſſeaux n'étant plus ramollies, ni maintenues dans leur ſoupleſſe par ce même mucilage, ſe deſſéchent & deviennent

roides : de-là les pulſations vives & fréquentes, la fiévre lente ; de-là l'augmentation de la perte des parties mucilagineuſes du ſang, & le maraſme de tout le corps. C'eſt ainſi que les ulcéres qui ont beaucoup d'étendûe, ou ceux qui ſuppurent trop abondamment, ou trop long-tems, font tomber les bleſſés dans une atrophie incurable.

Il nous reſte en dernier lieu à éxaminer quelles ſont les différentes modifications que reçoivent les parties qui ſuppurent, quant à leur forme extérieure.

I.

Lorſque la ſurface de la partie qui eſt en ſuppuration, n'eſt point recouverte ; & que le pus qui en découle, trouve une iſſûe libre ; l'on appelle cela un *Ulcére*.

I I.

Quand l'intérieur & la ſubſtance la plus cachée d'une partie a

souffert solution de continuité, qu'elle est déchirée & qu'elle suppure, l'intervalle que laissent entre elles les parties désunies, se remplissant peu à peu du pus qui distille des extrémités des vaisseaux rompus ; il se forme, pour ainsi dire, un étang de pus fermé de tous côtés ; & c'est ce que l'on nomme un *abcès*.

Si la substance de la partie abcédée se trouve un peu mince dans quelqu'endroit, & que l'abcès n'occupe pas une grande étendûe de cette partie ; il fait pour l'ordinaire une éminence dans cet endroit : ce qui vient de ce que le volume sphérique du pus qui est épanché, étant pressé de toutes parts par les parties environnantes qui sont tendues, & qui font effort pour se contracter ; il est chassé dans l'endroit de la partie où le tissu est plus lâche, comme étant celui qui résiste le moins ; ensorte

que la molleſſe & la fluctuation ſe font appercevoir principalement dans cet endroit.

III.

Mais lorſque la partie qui eſt en ſuppuration, a une petite ouverture, & que le pus trouve difficilement à en ſortir ; les parties molles environnantes qu'il écarte par ſa préſence, faiſant effort pour ſe contracter, l'expriment de tous côtés. Mais comme il ne ſçauroit être expulſé facilement par l'ouverture de la partie affectée, ſoit parceque cette ouverture eſt trop élevée, ſoit parcequ'elle eſt trop étroite ; il s'enſuit que l'effort de la puiſſance qui produit cette expreſſion, s'étendra dans toutes les parties des environs. Ainſi ces parties s'écarteront peu à peu, leur déſunion augmentera, & le pus s'inſinuera dans les fentes qu'elles laiſſeront entre elles. Or lorſque le pus eſt diſperſé dans des inter-

valles conſidérablement étendus, comme dans autant de niches, ces cavités prennent le nom de *ſinus*.

L'acrimonie du pus, lorſqu'elle ſe rencontre, aide encore à la formation de ces ſinus ; car elle détruit & ronge les liens qui uniſſoient les fibres entre elles, & le pus s'inſinue peu à peu dans ces enfractuoſités qui n'ont point d'iſſûes.



SECONDE

DISSERTATION

OU

SUITE DE L'ESSAI

SUR LA SUPPURATION,

Dans laquelle on en éxamine les principaux phœnoménes dans les Parties molles.

DE même que la ſuppuration, lorſqu'elle eſt louable, eſt un effort de la Nature qui ſe ſoulage elle-même, effort qui conſiſte à nétoyer éxactement les vaiſſeaux rompus des fluides qui ſont arrêtés dans leurs cavités, & qui ne ſont plus ſoumis aux forces de la vie, à pratiquer un chemin libre au reſte des liqueurs dans les vaiſſeaux entiers, à détruire par conſéquent l'engorgement qui s'étoit

formé dans la partie qui avoit souffert solution de continuité, à procurer ensuite l'allongement de quelques vaisseaux, & à les faire paroître ainsi sous la forme de grains charnus, & enfin à les entrelasser & les souder ensemble de la maniére que les Ouvriers appellent assemblage *à queue d'aronde*; de même aussi l'on observe quelquefois que cette même Nature manque de force, ou n'en a pas assez pour venir à ses fins, ou qu'elle varie dans ses procédés, & qu'elle s'écarte de la véritable route qu'elle devroit tenir, ou qu'elle en prend une absolument contraire; ensorte qu'elle chancéle quelquefois, qu'elle succombe, ou qu'elle s'affoiblit considérablement & devient languissante, ou qu'elle présente differens phœnoménes, ou qu'elle travaille à son désavantage. De-là vient que souvent les suppurations ne réussissent pas com-

me on le ſouhaiteroit, & qu'elles demandent bien de l'adreſſe, tant de la part du Médecin, que du Chirurgien, pour être conduites comme il faut.

C'eſtpourquoi j'entreprends de traiter dans la préſente Diſſertation, des variétés que nous offrent les ſuppurations, des différentes maniéres dont elles ſe terminent, & des accidens qui les accompagnent. Ce ſujet eſt ſans difficulté de la derniére importance. Car après avoir entiérement arraché à la Nature le ſecret de ſon travail dans l'ouvrage de la ſuppuration, ayant par conſéquent la raiſon pour guide, & pouvant juger avec certitude de l'état des parties qui ſuppurent, il ne nous ſera pas difficile d'apporter les ſecours convenables, lorſque la Nature ſera opprimée, languiſſante, ou qu'elle s'écartera du bon chemin.

I. PROPOSITION.

Examiner *pourquoi lorsqu'il y a dans une Partie molle des vaisseaux sanguins & autres qui leur sont entrelassés, de rompus, il ne s'y fait quelquefois point du tout de suppuration, ou du moins très-peu, & avec beaucoup de peine; & pourquoi elle cesse quelquefois après avoir commencé, ou qu'elle ne se fait qu'avec lenteur?*

Plusieurs causes peuvent rendre la Nature incapable d'exciter la suppuration dans une partie, ou la faire languir lorsqu'elle a une fois commencé, & souvent l'accabler entiérement. Nous en allons éxaminer les principales.

I.

Pour qu'il arrive suppuration,

il faut que les vaiſſeaux de la partie qui a ſouffert ſolution de continuité, ſe rempliſſent de fluides en beaucoup plus grande quantité qu'à l'ordinaire ; que ceux qui ſont entiers, ſe diſtendent, & battent beaucoup plus fortement. (*C'eſt ce que la Nature nous démontre elle-même, puiſqu'elle n'excite jamais de ſuppuration ſans qu'il ait précedé une inflammation*). C'eſtpourquoi ſi ces vaiſſeaux ne ſont pas aſſez gonflés, & que les liqueurs coulent avec aiſance, la cauſe efficiente de la ſuppuration, ſçavoir, la pulſation répetée des vaiſſeaux entiers, n'entrera point en jeu, ou du moins elle n'agira que foiblement. D'un autre côté, la matiére de la ſuppuration ne ſe formera point, ou en très-petite quantité, dans les vaiſſeaux rompus ; ainſi il n'arrivera alors que peu ou point de ſuppuration. C'eſt pour cette raiſon que les *Echymoſes*, les *Exan-*

thémes, les *coups de fouets*, de *verges*, & les *taches* qui ſurviennent dans les fiévres malignes ſur différentes parties, ne ſuppurent point pour l'ordinaire : c'eſt ainſi que les parties coupées ne ſuppurent point, ou qu'à peine, lorſqu'elles ont bien ſaigné ; c'eſt ainſi que l'on empêche ſenſiblement la ſuppuration dans les playes, lorſque par l'application de remédes réſolutifs ſur leurs lévres & ſur les environs, l'on oblige le ſang à couler avec trop de facilité par les petits vaiſſeaux.

II.

L'ouvrage de la ſuppuration a beſoin continuellement pour ſe faire, comme il faut, que le mouvement vital des vaiſſeaux s'augmente conſidérablement, & devienne plus fort. C'eſt ce que nous fait voir l'inflammation qui précéde non-ſeulement toutes les ſuppurations, mais même qui les accom-

pagne toujours en quelque façon. Mais comme les vaisseaux sanguins battent plus fortement que les autres, & qu'outre cela ils sont remplis d'un fluide & plus actif & plus abondant, qui constitue pour la plus grande partie la matiére du véritable pus; il est évident que les parties dans la composition desquelles il entre peu de vaisseaux sanguins, suppureront plus lentement que d'autres. De-là vient que les ligamens, les tendons, les membranes graisseuses, les membranes extrémement fines & tendues comme le *Périoste*, le *Périchondre*, la membrane propre des muscles, & toutes celles qui leur sont semblables, ne parviennent pas si aisément à suppurer que des parties charnues. Il en est de même des corps glanduleux qui reçoivent très-peu de sang, & qui sont arrosés d'une humeur lymphatique abondante; telles sont les glan-

des que l'on appelle lymphatiques, comme les *Salivales*, le *Pancreas*, & d'autres parties semblables.

III.

S'il y a une grande quantité de vaisseaux de coupés, de rompus, de meurtris, ou de déchirés, le petit nombre de ceux qui seront demeurés dans leur entier, ne suffira pas pour entretenir dans la partie le mouvement vital, sans lequel l'on ne doit point attendre qu'il arrive de suppuration : car alors les vaisseaux sains sont trop dispersés dans l'étendûe de la partie, pour qu'ils puissent par leurs pulsations résister à un volume aussi considérable de vaisseaux rompus qui sont dans l'inaction, & qui sont remplis d'humeurs croupissantes ; ensorte qu'ils en seront accablés eux-mêmes, plutôt que d'y exciter le moindre mouvement. C'estpourquoi la suppuration ne se fera point du tout, ou

du moins qu'imparfaitement ; & le plus ſouvent la mortification s'emparera de la partie dans un pareil cas. C'eſt par cette raiſon que les parties violemment contuſes & meurtries ne ſuppurent que difficilement, mais qu'elles ſont ſujettes à tomber en gangréne, auſſi-bien que les playes faites par des armes à feu. C'eſt encore pour cela que les parties qui ont été rongées par des cauſtiques, ou brûlées, ſoit par la gelée, ſoit par le feu, ne ſuppurent point ; car l'action des corroſifs, ou du feu, ou même du froid exceſſif réduit les parties en un amas de vaiſſeaux rompus, déchirés de toutes parts, & mêlés confuſément avec les liqueurs extravaſées. Cette maſſe informe qui eſt tout-à-fait morte, & qui tient aux parties vivantes, ſe deſſéche par la ſuite, & forme une croute que les Grecs appellent *Eſcharre*, comme qui diroit

foyer. Mais comme il se trouve au dessous de l'*Escharre*, des vaisseaux déchirés, & d'autres qui sont entiers, & comme la partie recouverte par cet *Escharre* est encore en vie ; c'est cette partie qui en pareil cas a coutume de suppurer.

IV.

Mais quand bien même il n'y auroit pas un grand nombre de vaisseaux de rompus dans une partie blessée, comme nous allons le supposer dans tous les cas suivans ; cependant si ceux qui sont demeurés dans leur entier, sont distendus outre mesure par des fluides trop abondans, ou trop raréfiés ; il s'ensuit qu'il s'y formera des obstructions. Car leurs tuniques ainsi dilatées ne pourront point se rétablir dans leur état naturel ; par conséquent leur mouvement alternatif cessera, le cours des liqueurs sera intercepté, enfin ces vaisseaux

ſe rompront entiérement tout-à-coup, & cette rupture ſera accompagnée d'un ſentiment de brûlure ; l'action du principe vital ſera, pour ainſi dire, ſuffoquée : d'où il ſuit qu'il ne ſe fera point alors de ſuppuration ; mais il ſurviendra plutôt mortification dans la partie. Ainſi toutes les fois que les playes ſont fort enflammées, que les parties ſont extrémement brûlantes, comme dans les *Eryſipéles* très-douloureux, dans certains *Charbons*, & que dans tous ces cas le malade éprouve un ſentiment vif de brûlure, qui eſt une marque que le tiſſu intime de la partie ſouffre dilacération ; l'on ne doit point attendre alors de ſuppuration, l'on doit plutôt appréhender la gangréne : c'eſt par cette raiſon que les topiques trop actifs, comme les *véſicatoires*, les *remédes âcres & ſpiritueux*, & autres ſemblables, en enflammant quel-

quefois outre meſure les parties qui devoient ſuppurer, ou les bords des playes, les empêchent de venir à ſuppuration, ou l'arrêtent lorſqu'elle eſt commencée, & donnent lieu aſſez ſouvent à la mortification qui ſurvient par la ſuite.

V.

Lorſque les vaiſſeaux ſont trop vuides, ils battent à peine, ils ſont dans l'inaction, ils ne fourniſſent aux vaiſſeaux rompus que très-peu de liqueurs : ainſi la cauſe efficiente de la ſuppuration eſt trop foible ; & ce qui doit ſervir de matiére au pus, eſt en trop petite quantité. C'eſt ainſi que les vaiſſeaux étant déſemplis après une *hémorrhagie* fort abondante, la playe ne ſuppure point du tout, ou du moins la ſuppuration eſt lente à ſe faire : c'eſt ainſi que lorſque les bleſſés ont leurs forces épuiſées, ils tombent ſouvent en

défaillance. En un mot, toutes les fois que le cœur ne pouſſe le ſang que foiblement dans la partie bleſſée, il n'arrive point ou peu de ſuppuration ; & ſouvent au contraire, elle s'arrête lorſqu'elle eſt déja commencée, & l'ulcére ſe deſſéche, la partie devient pâle ou livide, & quelquefois elle ſe gangréne. C'eſt ce que l'on obſerve dans les maladies malignes & contagieuſes, mais ſurtout dans les peſtilentielles, dans leſquelles il eſt ſouvent impoſſible de faire ſuppurer comme il faut les *Parotides*, les *Charbons*, les *Bubons* & les *Puſtules*, pendant que ces tumeurs dégenérent en *gangréne* & en *ſphacéle*, malgré tous les ſecours qu'on met alors en uſage.

VI.

Lorſque les vaiſſeaux engorgés ſont flaſques, paralytiques, ou trop lâches, leurs oſcillations ceſſent bien aiſément ; car ils n'ont

pas la force suffisante pour chasser en avant les fluides qu'ils contiennent, quelque petite que soit la quantité excédente qu'ils en ont reçue. Le principe vital languit donc alors dans la partie blessée; d'où s'ensuit la mortification, ou une suppuration imparfaite. C'est ce qui arrive quelquefois dans certains sujets d'un tempérament délicat, & très-souvent dans les *Hydropiques*, les *Scorbutiques*, & autres semblables *Cachectiques*. De-là vient que les incisions, & encore plus les contusions dans les parties *œdémateuses*, sont à craindre, par rapport à la gangréne dont on est alors menacé, ou du moins, parcequ'il a coutume de survenir un ulcére difficile à guérir, comme Hippocrate en avertit, *Aphor.* 8. *de la section* 6. à cause de l'impossibilité qu'il y a de le mondifier & de le déterger. De-là vient encore que les parties paralytiques suppurent

rent difficilement & avec lenteur; & que lorſque ces ſortes de parties ſont bleſſées, & ſurtout lorſqu'elles ſont contuſes, l'on a grand lieu d'appréhender la gangréne.

VII.

Si les vaiſſeaux entiers ſont fort deſſéchés, ils ſeront trop roides pour ſe prêter à l'effort des fluides, qui ſeront pouſſés dans leur cavité. C'eſtpourquoi ils batteront à peine, & ils ne ſeront pas capables de comprimer, de ſecouer, d'atténuer, de diviſer, & de changer en pus par leurs oſcillations, les liqueurs qui croupiſſent dans les vaiſſeaux rompus. Ainſi ce ſera un obſtacle à la ſuppuration, qui en ſera tout-à-fait empêchée, ou qui ne ſe fera qu'imparfaitement. Delà vient que les parties qui ſont uſées par un travail continuel, ſuppurent difficilement : de-là vient que la ſuppuration ne ſe fait jamais comme il faut dans les vieil-

lards ; de même aussi l'usage trop fréquent de topiques trop échauffans empêche quelquefois ou retarde la formation du pus. Mais outre cela, dans des parties desséchées & endurcies de la sorte, les liqueurs sont tellement dépouillées de leur sérosité & de leur mucilage, que la matiére nécessaire pour procurer de la fluidité à la liqueur purulente, n'est pas en quantité suffisante.

VIII.

Lorsque les vaisseaux de la partie blessée sont par leur ressort naturel trop tendus, les liqueurs qu'ils reçoivent, peuvent à peine les dilater ; d'où il arrive que leurs pulsations sont à la vérité promtes & fréquentes, mais qu'elles ne sont point amples & fortes. De-là la matiére renfermée dans les vaisseaux est foiblement comprimée & agitée. De plus, la capacité des vaisseaux étant retrécie par la

contraction ſpaſmodique de leurs tuniques, les liqueurs n'y paſſent qu'en très-petite quantité, & les vaiſſeaux rompus ne reçoivent que très-peu des fluides qui doivent fournir la matiére du pus. C'eſt-pourquoi les vaiſſeaux de la partie bleſſée étant dans un état tel que nous le dépeignons, la ſuppuration eſt peu abondante, & ſe fait très-difficilement. C'eſt pour cela que les playes fort douloureuſes & accompagnées de *ſpaſme* dans le tiſſu intime de la partie, ſuppurent peu, & ont très-ſouvent leurs lévres ſéches & arides : cela arrive aſſez ordinairement aux playes des parties extrémement nerveuſes, & douées d'un ſentiment exquis, auſſi-bien qu'après une application trop long-tems continuée de médicamens âcres & cauſtiques ſur la partie bleſſée ; comme lorſque la maſſe du ſang eſt trop âcre & dépouillée de ſes

parties ſéreuſes & viſqueuſes ; & qu'outre cela elle n'eſt pas en état de fournir la liqueur mucilagineuſe néceſſaire pour la formation du pus. C'eſt encore par cette même raiſon, que les playes accompagnées d'un *éryſipéle* ſuperficiel, & qui tranſpire des particules fort âcres, peuvent à peine être amenées à ſuppuration, & demeurent ſéches opiniâtrément. Bien plus, lorſque la tenſion & le ſpaſme des vaiſſeaux augmentent encore davantage, ils ſe rompent & ſe déchirent, de façon que la gangréne ſurvient, comme on l'obſerve dans les *Charbons* qui ſont accompagnés d'un *éryſipéle* brûlant.

IX.

Tout ce qui occaſionne une compreſſion trop forte ſur les vaiſſeaux d'une partie, dans laquelle il eſt arrivé ſolution de continuité, empêche la liberté du retour du ſang vers le cœur. Par conſé-

quent ces vaiſſeaux s'engorgeront outre meſure : ou ſi leur compreſſion augmente encore davantage, ils ne recevront pas ſuffiſamment de liquide ; & le peu qu'ils en recevront, ne circulera qu'avec lenteur. Ainſi dans l'un & l'autre cas la pulſation des vaiſſeaux ſera languiſſante ; ce qui empêchera tout-à-fait la ſuppuration, ou la retardera dans ſon cours, & même menacera la partie, de mortification. Dans le premier cas, le ſigne de cette mortification ſera la *chaleur* brûlante de la partie ; & dans le ſecond, le *froid* mortel de cette même partie. (*Voyez articles* 4. & 5.) Ces mêmes inconvéniens ont coutume d'arriver, lorſqu'il y a des os de fracturés ou de luxés, qui gênent les parties bleſſées, lorſque l'on ſerre trop les bandes, les compreſſes, les lacs, les attelles, & tout le reſte de l'appareil ; & encore plus ſouvent, lorſque ſuivant

la coutume de quelques Chirurgiens, l'on remplit les *ſinus* & les *anfractuoſités* des parties qui ſuppurent, de tentes & de charpies que l'on y introduit avec force pour les dilater.

X.

Si les fluides s'épaiſſiſſent dans la partie affectée, & qu'ils y ſoient ſans action, le mouvement vital des vaiſſeaux languira, ou ceſſera tout-à-fait ; & la matiére qui doit être changée en pus dans les vaiſſeaux rompus, étant devenue fort épaiſſe, oppoſera trop de réſiſtance aux battemens des vaiſſeaux ſains, & les rendra inutiles ; d'où s'en ſuivra une ſuppuration imparfaite. De-là vient que l'*air froid* eſt ſi pernicieux aux parties qui ſuppurent : de-là vient que les *répercuſſifs* appliqués mal-à-propos arrêtent la ſuppuration. C'eſt ainſi que certains *poiſons* répandus dans les playes les empêchent de ſup-

purer, ou de continuer à le faire, si elles ont commencé. C'estpourquoi si l'action des causes que nous venons de rapporter, ou d'autres semblables, est trop vive, elles produiront quelquefois la *gangréne*, quelquefois un *schirre*; la *gangréne*, lorsqu'elles arrêtent tout-à-coup le cours des humeurs; & le *schirre*, lorsque leur action n'est que successive, & que dans le tems qu'elles agissent, la plus grande partie des humeurs se porte dans d'autres endroits.

XI.

Si le sang qui arrose les parties endommagées, est dépouillé de sa sérosité & du mucilage que l'on nomme son *baume*, à peine fournira-t-il aux vaisseaux rompus la moindre matiére propre à se transformer en pus; & outre cela il ne la fournira que lentement, à cause de son trop de consistence. Ou bien, si sans avoir entiérement per-

du toute la sérosité qui le tenoit en état de fluidité, il manque cependant de ce mucilage mol & ductile, & qu'il soit chargé d'une grande quantité de particules dures, épaisses & âcres, qui soient libres & développées ; alors les fibres des vaisseaux n'étant plus rendues souples par ce mucilage, deviendront nécessairement tendues & roides, & même quelquefois elles seront piquotées & irritées par le choc des parties âcres contenues dans les humeurs ; & elles entreront en une contraction spasmodique, accompagnée de chaleur : & ce sera alors le même cas que celui des *articles* 7. *&* 8. Par conséquent la suppuration sera lente & peu abondante dans toutes les constitutions de sang dont nous venons de parler. C'est ce qui fait que dans ceux qui ont fait un trop grand usage *d'Aromats*, & d'autres choses semblables, leurs

playes, lorſqu'ils viennent à être bleſſés, ſuppurent peu & lentement. C'eſt ce qui fait que l'on obſerve que les playes des perſonnes *étiques* ſont peu humides.

XII.

Si le ſang eſt dénué de ces parties ſpiritueuſes, & de ce mucilage qui devroit être diſtribué également dans toute ſa maſſe, en quelque bon état que ſoient ſes autres principes, le tiſſu des parties ſolides n'aura quaſi point de reſſort, & le ſang ne ſe diſtribuera pas uniformement dans les vaiſſeaux, comme cela devroit être : il ſera viſqueux ; & les différentes parties qui le conſtituent, ne ſeront point éxactement mêlées les unes avec les autres : enſorte que dans un endroit elles ſeront groſſiéres, trop viſqueuſes, tenaces & difficiles à diviſer ; dans un autre ce ne ſera que la ſéroſité, qui ſéparée du reſte, ſera très-fluide :

ailleurs elles seront dures, & auront trop de volume; sçavoir, celles qui seront chargées de sels, & celles qui seront lixivielles: & tant les unes que les autres ne seront plus enveloppées & adoucies par un mucilage doux & balsamique. En un mot, l'union des particules constituantes du sang, si nécessaire pour le rendre capable d'entretenir la vie, sera presque détruite, & toutes les humeurs seront fort disposées à entrer promtement en putréfaction; & alors l'on ne doit s'attendre qu'à voir la suppuration languir, & même l'on a fort lieu d'appréhender la mortification des parties. C'est ce que nous observons dans la pratique, lorsqu'après des fiévres malignes ou putrides qui ont duré long-tems, ou qui ont eu des récidives, & qui n'ont été jugées qu'imparfaitement, le sang est devenu tout-à-fait vappide, surtout lorsque cela

eſt arrivé en conſéquence de *purgatifs* & d'*emétiques* trop violens dont on aura fait faire un uſage répeté dans ces ſortes de fiévres, ſoit par ignorance, ſoit par une néceſſité fatale, pour prévenir les fâcheuſes ſuites de ces maladies. C'eſt pour cette raiſon que ces ſortes de maladies ſe terminent ainſi, principalement dans les vieillards, parceque leur ſang eſt déja appauvri: quelquefois même le ſang eſt ſi corrompu dans les ſujets d'un âge avancé, tant par la vieilleſſe, que par les fautes qu'ils ont commiſes contre l'uſage des ſix choſes non naturelles pendant le cours d'une longue vie, ſans qu'ils ayent ſouffert pour cela aucune maladie, que pour peu que quelques-unes de leurs parties viennent à être bleſſées ou comprimées, elles ſuppurent avec lenteur, ou tombent preſqu'auſſitôt en mortification. Bien plus, la gangréne ſurvient

quelquefois d'elle-même dans ces sortes de sujets, & sans avoir été occasionnée par quelque cause extérieure.

COROLLAIRES.

I.

Il n'arrivera jamais de suppuration dans des parties qui ont souffert solution de continuité, ou cette suppuration languit, à moins que le passage des liqueurs par les petits vaisseaux de cette partie ne devienne difficile, & que ces vaisseaux ne soient engorgés en quelque sorte.

II.

Mais il ne suffit pas que les vaisseaux sanguins & autres, qui leur sont entremêlés, soient obstrués; il faut encore, pour que la suppuration se fasse comme il faut, que les oscillations des vaisseaux qui sont demeurés dans leur entier, soient assez fortes pour vaincre la

réſiſtance de ceux qui ſont rompus, & qui ſont engorgés de fluides qui n'ont aucune action. Car toutes les fois que la réſiſtance des vaiſſeaux rompus & engorgés ſera plus forte que les battemens des vaiſſeaux ſains, la ſuppuration languira ; ou ſi cette réſiſtance augmente encore davantage, la partie tombera en mortification. L'on peut regarder la mortification dans les parties diviſées comme une ſuppuration ſuffoquée. Et de même que la ſuppuration eſt un ſigne certain que la vie ſubſiſte dans la partie ; de même lorſqu'elle ne peut pas ſe faire, c'eſt une marque que la partie eſt morte.

III.

C'eſtpourquoi dans le cas de la Propoſition premiére, les empêchemens de la ſuppuration peuvent ſe rapporter tous à la trop grande réſiſtance qu'offre la matiére qui doit ſe changer en pus

dans les vaisseaux rompus, & à l'insuffisance de la pulsation des vaisseaux entiers ; & ainsi les causes éloignées qui empêchent la suppuration, qui la font languir, ou qui l'arrêtent dans son cours, ne le font qu'en occasionnant l'un ou l'autre de ces deux inconvéniens.

IV.

Encore un autre obstacle de la suppuration ; c'est la lenteur avec laquelle les fluides se portent, tant dans les vaisseaux entiers que dans ceux qui sont rompus, & la petite quantité des liqueurs qui doivent se changer en pus.

V.

Comme les parties divisées, & qui sont remplies de fluides, doivent s'en dégorger par le moyen de la suppuration, avant qu'elles soient en état de se consolider ; ensorte que la suppuration étant réellement un effort que fait la Nature, pour délivrer la partie

malade de tout ce qui pourroit lui être à charge dans tous les cas de la ſuppuration, dont nous avons fait ci-deſſus l'énumération : il s'enſuit que la réunion des parties diviſées ſe fera lentement, & même qu'il ne ſe formera point du tout de cicatrice, tant que la ſuppuration languira, ou ne ſe fera point. Ainſi, tant que la cauſe efficiente de la ſuppuration n'a point d'action dans les lévres des playes qui ſont dures, ſéches, & diſpoſées à ſe gangréner, les parties paroiſſent toujours ouvertes, déchirées, & défigurées par des lévres calleuſes, ou arides, ou mollaſſes, & comme pourries, ou recouvertes d'une croute.

II. PROPOSITION.

Expofer *pourquoi la fuppuration des Parties molles varie dans fes commencemens & dans fon progrès.*

Quoique l'on obferve conftamment dans toutes les fuppurations certains phœnoménes effentiels, fçavoir, dans les commencemens une tumeur que l'on n'avoit point coutume de remarquer dans la fubftance de la partie qui doit fuppurer, tumeur qui eft accompagnée de chaleur, de rougeur, de douleur; & enfuite un épanchement de la liqueur purulente, qui eft enfin fuivi de la production de nouvelles chairs : cependant, il eft fi commun d'obferver dans la pratique de la Médecine-Chirurgicale des variétés dans les fymptômes qui précédent & qui accom-

pagnent la formation du pus, dans la qualité même du pus, & dans la génération des chairs, laquelle ne se fait quelquefois point du tout, qu'il ne peut être certainement que très-utile de rechercher quelles peuvent être les causes de ces variations & de ces *anomalies*; afin que l'on puisse dorénavant établir des signes prognostiques plus certains au sujet des playes, des ulcéres, & des tumeurs; & apporter des secours sûrs & efficaces aux parties qui suppurent.

Nous n'entreprenons cependant pas de faire l'énumération de toutes les variétés & anomalies de la suppuration qui se présentent dans la pratique, & encore moins d'en rechercher les œuvres: notre dessein est de nous borner dans cet Essai, à examiner les principales de ces différences, & celles ausquelles toutes les autres peuvent être apportées comme sous autant

de chefs. La différence de la constitution naturelle de chaque partie, les qualités contre nature de la masse du sang, l'altération des solides & des fluides, de la partie même qui suppure, la maniére dont les parties sont divisées, la méthode de panser les parties qui suppurent ; voilà quelles sont les causes principales pour lesquelles la suppuration varie, tant dans ses commencemens, que dans son cours.

Nous avons déja expliqué pourquoi la suppuration ne se fait quelquefois qu'avec peine, ou point du tout ; & même pourquoi, lorsque le pus a commencé à paroître, il s'arrête tout-à-coup, ou ne coule plus que lentement. Nous avons fait voir que cela n'arrivoit ainsi que par l'impuissance ou la foiblesse, & l'accablement de la Nature : il s'agit présentement d'examiner les *Erremens* de cette même Natu-

re (*pour parler le langage des Pathologistes*) ; c'eſt ce que nous ferons, après avoir montré qu'elle varie ſon travail, ſuivant la différente conſtitution particuliére aux parties qui ſuppurent. Car en quelque bon état que ſoient les parties du corps humain, elles ne ſuppurent pas toutes de la même maniére ; & le pus qu'elles fourniſſent, n'eſt pas en toutes de la même qualité. Et de même qu'elles différent entre elles par les vaiſſeaux qui les compoſent, & les liqueurs qui s'y diſtribuent ; de même auſſi c'eſt une néceſſité, qu'elles offrent des différences dans la ſuppuration qui leur arrive.

I.

C'eſtpourquoi les parties charnues, telles que ſont les muſcles, la peau, & autres ſemblables, étant tendres, délicates, & arroſées d'une grande quantité de ſang & de lymphe, laiſſent couler aiſe-

ment une liqueur mucilagineuſe médiocrement épaiſſe, & douce au toucher, ſans avoir ſouffert aucuns accidens fâcheux dans le tems de leur inflammation, pendant que d'un côté les extrémités des vaiſſeaux rompus ſe réduiſent promtement en une maſſe blanchâtre & mollaſſe. Ainſi, lorſque ces ſortes de parties ſont diviſées & obſtruées, elles ne tardent guéres à ſuppurer, elles le font facilement; & le pus qu'elles fourniſſent, eſt en une quantité convenable: il eſt médiocrement épais, d'une bonne qualité; il eſt blanchâtre, bien coulant, ſans aucune odeur; enfin il a toutes les qualités d'un pus louable; & ſi rien ne s'oppoſe alors à ſa ſortie, des chairs bien conditionnées végétent aſſez promtement auſſitôt que la partie eſt bien mondifiée, & il ſe forme une cicatrice auſſi parfaite qu'on puiſſe la ſouhaiter.

II.

Il n'en eſt pas de même des parties tendineuſes, qui étant naturellement fort tendues, & tiſſues d'une grande quantité de fibres nerveuſes, deviennent extrémement douloureuſes dans le tems de leur ſuppuration ; ce qui produit des *veilles* incommodes, une *fiévre* violente avec toutes ſes ſuites, des *ſpaſmes* dans différentes parties, des *tenſions* extraordinaires dans les fibres nerveuſes des parties voiſines de celle qui eſt affligée, l'*arrêt* d'un ſang qui eſt fort bouillant dans les extrémités capillaires des vaiſſeaux ; & par une ſuite néceſſaire, des *inflammations* fort grandes & fort étendues dans tous les environs ; leſquelles ſe terminent ſouvent en gangréne, lorſque la diſtenſion des vaiſſeaux eſt pouſſée à l'excès. (*Voyez art. 4. Propoſition premiére*). Ainſi, comme les vaiſſeaux qui entrent dans la com-

position des tendons, sont naturellement fort tendus, & qu'ils le deviennent encore davantage par la violence de la douleur ; & de plus, comme ces vaisseaux sont serrés fort près les uns des autres, & qu'ils sont arrosés de peu de sang, lequel est cependant la principale matiére du véritable pus ; les parties tendineuses ne suppureront donc que très-difficilement; (*Voyez art. 2. & 8. de la Proposition premiére.*) & le pus qui en coulera, ne sera ni si épais, ni si blanc, ni comme l'on dit, aussi cuit que celui qui se forme dans des parties charnues : au contraire il sera plus tenu, cependant tenace & visqueux, comme étant le produit d'un suc lymphatique qui est la liqueur dont les tendons sont principalement arrosés.

Non-seulement les tendons sont sujets à de fâcheuses suppurations, mais encore la mondification de

ces ſortes de parties eſt fort longue & ennuyeuſe ; ce qui vient de ce qu'ayant peu de vaiſſeaux ſanguins, & ne recevant que de la lymphe qui coule très-lentement, la force qu'ils ont pour chaſſer le pus en dehors, eſt trop foible. (*Voyez article 2. de la Propoſition premiére.*) Ajoutez à cela, que pluſieurs des fibres élémentaires de la ſurface bleſſée du tendon que la douleur avoit extrémement diſtendues & déchirées dans leur tiſſu, venant à ſe deſſécher dans le tems de la mondification, lorſque tous les accidens de la ſuppuration ſont appaiſés, doivent être détachées inſenſiblement d'avec celles qui ſont entiéres, par les pulſations réitérées de ces derniéres, & être pouſſées dehors ſous la forme de petites lames ; (*ouvrage que l'on appelle Exfoliation du tendon, & qui demande beaucoup de tems.*) afin que la ſubſtance du tendon, qui eſt placée

deſſous, & qui eſt vivante, puiſſe produire des chairs d'une eſpéce particuliére, propres à former la cicatrice.

III.

Les parties membraneuſes qui ſont fort tendues & garnies d'une grande quantité de nerfs, telles que ſont les membranes communes & propres des muſcles, le Périoſte, &c. font reſſentir des douleurs atroces dans le tems qu'elles ſont prêtes à ſuppurer : d'où il arrive que l'on remarque alors tous les ſymptômes dont nous venons de faire mention. Mais quelle eſt la cauſe des douleurs ſi aigües, & des diſtenſions ſi fortes & ſi irréguliéres qui ſurviennent aux parties nerveuſes, & qui excitent des veilles, des ſpaſmes, & des inflammations, lorſqu'il y a quelque nerf de piqué ou de déchiré, ſans cependant être entiérement coupé ? Certainement tous ces accidens

ne

ne ſont produits, que parceque les nerfs étant compoſés de pluſieurs faiſceaux de fibres unies enſemble par d'autres petites fibrilles membraneuſes qui les traverſent, il ne peut pas ſe faire que quelques-uns de ces faiſceaux ſoient coupés, ſans qu'en ſe retirant ſur eux-mêmes, (*comme c'eſt le propre de toutes les fibres du corps vivant*) ils ne tiraillent par le moyen de ces fibrilles tranſverſales les faiſceaux qui n'ont ſouffert aucune léſion, qu'ils ne les diſtendent, & ne les gênent: d'où s'en ſuivent tous ces terribles ſymptômes qui affectent le genre nerveux, & qui s'appaiſent auſſitôt que le nerf bleſſé eſt entiérement coupé ; parcequ'alors il ne reſte plus aucune fibre nerveuſe qui puiſſe être diſtendue & tiraillée. Il en eſt de même des picquûres des tendons. Il ſuit donc de tout cela que les ſuppurations dans les parties nerveuſes ſont difficiles & fâ-

cheuses. Le pus qui se forme dans ces sortes de parties, est en petite quantité, quelquefois fluide & blanchâtre, d'autres fois brun, rougeâtre, aqueux, ressemblant à de la sanie; en un mot, tel que le comporte la nature des parties en question, qui sont arrosées d'une petite quantité d'un sang très-fluide & qui s'épanche aisément, mais qui reçoivent en récompense un suc lymphatique très-fin & très-atténué. Mais lorsque la suppuration se fait principalement dans les troncs de nerfs, l'espéce de pus qui en découle est visqueux, & tient plus de la nature de la lymphe, que du véritable pus; & c'est ce que l'on nomme de l'*Ichorosité*. Mais aussitôt que les parties nerveuses ont cessé de suppurer, elles sont humectées pendant fort longtems par une humeur lymphatique fort tenue qu'elles suintent continuellement, & qui ramollissant

les grains charnus qui végétent, & qui ſont très-délicats, & proportionnés au tiſſu des parties qui les produiſent, retardent la conſolidation des parties déſunies.

I V.

Les mêmes ſymptômes dont nous avons parlé juſqu'ici, précédent auſſi la ſuppuration des parties ligamenteuſes, & autres qui environnent les articulations : car ces ſortes de parties ſont pour la plûpart très-ſenſibles, & ſuſceptibles de douleurs très-aigües. Mais comme ces mêmes parties ne reçoivent que peu de ſang, (*Voyez article 2. Propoſition premiére*) elles ſuppurent aſſez lentement; & le pus qu'elles fourniſſent, eſt inégal, par rapport au ſuc lymphatique épais qui eſt mêlé avec, & qui diſtille continuellement des ligamens, des guaines des tendons, & du Périchondre : l'on donne à ce ſuc le nom barbare de *Synovie*,

d'après Paracelse. L'opiniatreté avec laquelle il s'épanche sans discontinuer des parties dont nous parlons, nuit beaucoup à leur mondification, & rend ces sortes d'ulcéres difficiles & ennuyeux à guérir. C'estpourquoi l'on ne doit en pareil cas s'attendre à voir la cicatrice que fort tard.

V.

Les parties graisseuses, comme l'Epiploon, la membrane qui est placée entre la peau & la graisse, & qui renferme cette derniére & autres parties semblables, ne suppurent qu'avec lenteur & difficulté ; & le pus qui en sort, est gluant & visqueux, & ces mêmes parties tombent aisément en *gangréne.* La raison en est, que ces sortes de parties abondent en vaisseaux mols, flasques, vésiculaires, remplis d'une liqueur épaisse, grasse, & qui circule lentement ; lesquels gênent & accablent considérable-

ment par leur volume les vaiſſeaux ſanguins, tant ceux qui ſont rompus, que ceux qui ſont demeurés dans leur entier, & qui ſe rencontrent en très-petite quantité dans le tiſſu des membranes adipeuſes : d'où s'enſuit la mortification de la partie, (*ſuivant le Corol. 2. Propoſition premiére*,) ou à peine entretiennent-ils la vie dans la partie. C'eſtpourquoi ils ne peuvent former qu'un pus épais & viſqueux, qui ſera compoſé pour la plus grande partie d'une matiére graſſe & onctueuſe. C'eſt pour toutes ces raiſons que les gangrénes qui ſurviennent ſur l'habitude du corps, ont leur ſiége principal dans la membrane graiſſeuſe : c'eſt encore pour ces mêmes raiſons que les ſuppurations des teſticules ſont fâcheuſes & ennuyeuſes, & que ces mêmes parties ſe gangrénent ſouvent, ſurtout lorſqu'elles ont été meurtries. C'eſt ainſi que le cer-

veau, dont la ſubſtance eſt fort délicate, & arroſée par le ſuc nerveux qui circule fort lentement, peut à peine entrer en ſuppuration, & qu'il ſe corrompt promtement & très-aiſément. Mais lorſque des parties mollaſſes & délicates, telles que toutes celles dont nous venons de parler, ont ſuppuré, & qu'elles pouſſent de nouvelles chairs; ces chairs ſont auſſi mollaſſes & flaſques, & ſouvent elles végétent trop promtement; parceque les vaiſſeaux qui les compoſent, étant naturellement fort mols, & ayant été encore dilatés & affoiblis par le travail qu'ils ont ſouffert dans la ſuppuration, ſe prêtent aux fluides qui abordent dans leur cavité, & s'en laiſſent dilater aiſément outre meſure. De-là viennent les chairs bouffies, molles, flaſques, inſenſibles, auſquelles on donne le nom de *chairs fongueuſes*, & qui ne ſont point du

tout propres à former une cicatrice ferme & solide.

VI.

Comme les glandes lymphatiques que l'on appelle *conglobées*, d'après Malpighi, sont composées, pour la plus grande partie, de vaisseaux lymphatiques repliés & contournés sur eux-mêmes, & qu'il entre peu de vaisseaux sanguins dans leur tissu, elles ne suppurent qu'avec lenteur. (*Voyez art. 2. Proposition première.*) C'estpourquoi elles sont sujettes à s'endurcir & à devenir schirreuses, tant à cause de l'inaction des vaisseaux qui les composent, que par rapport à la grande quantité de lymphe fort susceptible de concrétion, qui les arrose. D'où il arrive que le pus qui en découle, ne se fait très-souvent qu'avec beaucoup de difficulté, & qu'il est fort épais, & que la suppuration s'arrête aisément par l'endurcissement qui sur-

vient aux lévres de l'ulcére. Ces parties étant ainsi obstruées, les vaisseaux ne peuvent pas s'étendre & s'allonger, & les chairs ne sçauroient végéter ; mais la partie, après avoir suppuré, demeure ulcérée avec des bords durs & calleux. Mais si la dureté de ces bords n'est pas portée au dernier dégré, l'allongement des vaisseaux & la végétation des chairs ne se fera que lentement & difficilement. En un mot, ces sortes de parties glanduleuses ne se cicatriseront que très-tard. Enfin, si l'obstruction est peu considérable, les vaisseaux ne laisseront cependant pas que de se gonfler extraordinairement dans les lévres de l'ulcére, par rapport à la difficulté que la lymphe qui aborde dans ces parties, éprouve pour en revenir : ils s'allongeront beaucoup, & produiront des chairs trop prominentes, inégales, peu propres à former une cicatrice.

Les choſes ſe paſſent à peu près de même dans les glandes *ſalivales*, & autres de même nature, qui abondent en ſucs lymphatiques plus ou moins indolens, viſqueux, & pouſſés languiſſamment dans leurs vaiſſeaux.

La même choſe arrive aux glandes *inguinales*, lorſqu'elles ſuppurent, auſſi-bien qu'aux glandes *axillaires*, à celles du *Méſentére*, du *Poulmon*, & à toutes les glandes *lymphatiques*, & autres à peu près ſemblables, comme aux *Parotides*, aux *Amygdales*, &c.

Il faut éxaminer préſentement quelles ſont les variétés que le ſang, cette liqueur qui renferme toutes les autres dans ſon ſein, peut apporter à l'ouvrage de la ſuppuration, ſoit dans la maniére dont elle commence, ſoit dans ſon cours. Car de même que le ſang eſt la matiére principale qui compoſe le véritable pus; de même

auſſi eſt-il l'agent principal qui détermine la cauſe efficiente de la ſuppuration. Car ſuivant qu'il eſt, par ſa qualité particuliére, différemment diſpoſé à couler dans les vaiſſeaux, ceux-ci battent différemment dans la partie qui doit ſuppurer, ou qui eſt actuellement en ſuppuration; & pareillement, lorſqu'il eſt changé en pus, il conſerve des qualités différentes & analogues à celles qu'il avoit étant encore ſang.

VII.

Dans un ſang bien conſtitué, les globules rouges & les fibres mucilagineuſes ſont en une quantité convenable, & ils nagent dans une ſéroſité un peu gluante, étant adhérans les uns aux autres, autant qu'il le faut. Ainſi le fluide qui réſulte d'un pareil mélange, eſt épais, égal, & d'une bonne qualité. Il ne diſtend les vaiſſeaux ni trop, ni trop peu, & ne réſiſte à

l'effort qu'ils font pour le faire circuler, qu'autant que cela eſt néceſſaire pour entretenir leurs oſcillations. Lors donc qu'il arrivera ſuppuration, les vaiſſeaux entiers batteront fortement ; & le pus qui ſera formé du débris des globules rouges dans les vaiſſeaux rompus mêlés intimement, & corporifiés avec les fibres mucilagineuſes & ſéreuſes de l'humeur lymphatique qui leur ſert de véhicule, s'écoulera abondamment, & ſera épais, égal, ſans odeur, très-pur, & tout-à-fait louable. La cauſe efficiente de la ſuppuration continuant toujours d'agir avec vigueur, produira la mondification de la partie diviſée ; & les vaiſſeaux ſains, tant ſanguins que nevro-lymphatiques, s'allongeront enſuite, & végéteront également, étant très-ſerrés les uns contre les autres, très-fermes, & ſe ſoutenant mutuellement : d'où réſulteront des grains

charnus très-vermeils & robustes, qui en s'entrelassant les uns dans les autres, formeront une bonne *cicatrice.*

VIII.

Lorsque le sang est dissout, les globules rouges sont composés d'un plus petit nombre d'autres petits globules réunis ensemble, & les fibres mucilagineuses sont divisées en de très-petits floccons : c'est-pourquoi toutes ces particules trop dégagées les unes des autres, & entraînées çà & là par la sérosité, s'échappent de côté & d'autre ; & n'étant pas assez gluantes, mais au contraire trop disposées à s'écouler, à peine résistent-elles à la force systastique des vaisseaux. Ainsi les tuniques de ceux-ci étant peu distendues par un pareil sang, se contractent peu ; & par conséquent les oscillations des vaisseaux étant petites & languissantes, la cause efficiente de la suppuration

n'agit que foiblement. Outre cela, un ſang ainſi conſtitué s'échappe aiſément par les ouvertures des vaiſſeaux rompus, & ne ſéjourne pas aſſez dans leurs extrémités, pour pouvoir s'y épaiſſir par le défaut du mouvement vital, & pour pouvoir être enſuite réduit en une bouillie purulente par les pulſations des vaiſſeaux ſains. Quelquefois même, quelques globules rouges ou jaunes ſortent aiſément des extrémités des vaiſſeaux rompus, à cauſe de leur petiteſſe & de leur dégagement d'avec les autres parties du ſang, & ſe mêlent dans leur entier avec le pus, ſans avoir été diviſés & écharpis par l'action des vaiſſeaux, & par conſéquent ſans avoir perdu leur couleur qu'ils communiquent au pus. C'eſt pour ces raiſons que lorſque le ſang eſt conſtitué, comme nous venons de le dire, le pus qui ſort des playes, n'eſt point travaillé, mais très-

fluide, inégal, & souvent semblable à de la sanie ; & que les chairs qui croissent ensuite, sont tendres, rougeâtres, faciles à déchirer & à saigner, composées principalement de vaisseaux sanguins fort extensibles, remplis d'un sang très-fluide, coulant, & manquant de soutien de la part des vaisseaux nevro-lymphatiques ; parceque ceux-ci manquent eux-mêmes d'une lymphe assez épaisse pour leur procurer de la fermeté & du soutien : de-là vient enfin la mollesse & le peu de solidité des cicatrices qui surviennent à ces playes.

IX.

Un sang grossier & visqueux, est composé de plusieurs globules fort grossiers, ramassés dans des masses qui ont beaucoup de volume. Les parties fibreuses qu'il contient, sont pareillement grosses & trop unies, tant entr'elles, qu'avec les globules rouges. Et toutes ces sortes

de parties embarrassent plutôt la sérosité du sang, & la tiennent à l'étroit dans leurs interstices, qu'elles ne nagent elles-mêmes dedans comme elles devroient le faire : d'où il résulte un fluide qui distend les vaisseaux avec force, par rapport à la difficulté qu'il a à couler, & à se laisser diviser en petites parcelles. De plus, un sang ainsi constitué ne s'épanche qu'avec peine des vaisseaux rompus, il s'y arrête, & s'y épaissit considérablement : mais enfin il est secoué par les pulsations fortes & répetées des vaisseaux sains ; & après avoir ainsi été converti en une liqueur purulente, gluante, & épaisse, néanmoins bien travaillée, & pour ainsi dire cuite, il est exprimé par ces mêmes pulsations. La mondification de l'ulcére est alors à la vérité plus longue à se faire, & les chairs ne végétent ensuite que lentement ; mais elles sont fer-

mes, comme étant le produit de vaisseaux sanguins & nevro-lymphatiques, forts & élastiques, & remplis d'un sang & d'une lymphe gluante & visqueuse : ce qui forme des cicatrices dures & fermes, mais un peu boursoufflées dans le commencement.

X.

Dans le sang des Cachectiques la partie rouge est en petite quantité, & il s'y rencontre çà & là des amas de globules réunis plusieurs ensemble ; mais en récompense la partie fibreuse est en grande abondance, elle est fort épaisse, & occupe peu de volume, étant, pour ainsi dire, contractée sur elle-même. Ces deux sortes de parties nagent dans une grande quantité de sérosité, & y sont comme perdues. La facilité que la sérosité d'un pareil sang trouve à s'échapper, & la mollesse qu'elle communique aux fibres, rendent les oscil-

lations des vaiſſeaux foibles & languiſſantes ; à quoi contribuent encore les parties groſſiéres, qui trouvant des obſtacles à ſe faire jour dans différentes parties, y cauſent des obſtructions & des embarras. Outre cela, un ſang ainſi conſtitué venant à s'arrêter dans les vaiſſeaux rompus, n'y demeure pas éxactement mêlé dans toutes ces parties ; car la ſéroſité s'en ſépare aiſément & s'écoule : au lieu que les parties plus épaiſſes, & qui ont de la conſiſtance, étant compoſées du mélange de pluſieurs globules & d'une grande quantité de floccons de partie fibreuſe, demeurent obſtinément engagées dans ces vaiſſeaux, ſans pouvoir être atténuées par la pulſation languiſſante des vaiſſeaux ſains, & ſans pouvoir être exprimées que de tems à autre. D'où il arrive que la ſuppuration languit (*Voyez article 6. Propoſition premiére*)

& que le pus qui se forme, n'est pas d'une consistance égale, mais qu'il est en partie séreux & fluide, en partie épais & rempli de grumeaux. L'ulcére ne se déterge pareillement qu'avec peine, & les chairs qui poussent ensuite, sont molles, flasques, inégales, pâles, étant produites par l'allongement de petits vaisseaux, dont les uns sont remplis d'un sang peu actif, peu éclatant en couleur, mais abondant en sérosité, & chargé inégalement de quelques particules grossiéres & d'une lymphe de même nature. Les autres sont obstruées; d'autres enfin sont tout-à-fait libres & faciles à s'étendre, à cause de leur mollesse : ce qui rend la formation des cicatrices impossible, ou n'en forme que d'imparfaites & sans soutien, & qui demandent un long espace de tems pour se faire.

XI.

Dans les différentes eſpéces de Cacochymie , les molécules formées par l'aſſemblage des globules ſont pour l'ordinaire mal conſtituées, & nagent çà & là, les unes plus groſſes , les autres plus petites ; n'étant pas compoſées ſeulement, comme cela devroit être, d'un mucilage doux & réduit en petits globules , mais encore de particules ſalines dures & fort groſſiéres. De plus, il nage parmi elles des parties fibreuſes d'inégale groſſeur, & de différente conſiſtence, chargées abondamment de parties ſalines de différente nature. Tout ce mélange a pour véhicule une ſéroſité plus ou moins ſaline, ſuivant les differens cas; étant quelquefois tout-à-fait fluide , d'autrefois ſaline & viſqueuſe. Or dans ces ſortes de conſtitutions du ſang, ou ſon mouvement circulaire eſt rallenti , & les oſcillations

des vaisseaux languissantes : ou même quelquefois le mouvement du sang à travers certains vaisseaux, devient trop rapide dans le même tems qu'il passe difficilement par quelques vaisseaux capillaires ; sçavoir, lorsqu'il y a un peu de fiévre, & que les petits vaisseaux sont alors fort irrités, tendus & gênés. C'est pour toutes ces raisons que la suppuration languit dans les sujets cacochymes, (*Voyez articles* 11. *&* 12. *Propos.* 1. *&* 10. *Proposition prés.*) & que la liqueur purulente est mal préparée & d'une consistence inégale, ou que le pus qui s'écoule des bords de l'ulcére, a différentes mauvaises qualités ; sçavoir, qu'il est fœtide, de diverses couleurs, comme jaune, verd, &c. qu'il est plus ou moins âcre, qu'il irrite différemment les lévres de l'ulcére, & qu'il les ronge & les détruit quelquefois. Outre cela, ces sortes de liqueurs purulentes sont

d'une consistence inégale ; ensorte que dans une partie elles paroissent sous la forme d'une sanie épaisse ; dans un autre endroit, sous celle d'un fluide âcre , & qui corrode la substance de la partie. Là les bords de l'ulcére sont durs, calleux, inégaux ; sçavoir, lorsqu'il y a des conduits nevro-lymphatiques d'embarrassés par des molécules grossieres ; là les chairs sont mollasses , & excédent le niveau de la partie , lorsqu'une lymphe saline trop aqueuse a pénetré bien avant dans les vaisseaux nevro-lymphatiques. Toutes ces différences feront donc paroître les ulcéres mal-propres, fœtides, vermineux , carcinomateux , malins , d'un mauvais caractére , remplis d'une humeur virulente plutôt que purulente, en un mot, horribles à voir. De pareils ulcéres ne peuvent guéres produire des chairs louables ; car la mondification qui

doit precéder cette végétation des chairs, ne peut se faire que difficilement, & quelquefois point du tout (*comme nous le ferons voir plus en détail, en parlant de la suppuration du Cancer*). Mais, comme nous l'avons déja remarqué, les chairs qui s'engendreront, seront très-dures dans un endroit, plus molles dans un autre, mêlées de sanie, mal-propres, & resteront opiniatrément telles au dèshonneur de la Médecine & de la Chirurgie, sans pouvoir se cicatriser, ou du moins le faire solidement & sans crainte de rupture.

XII.

Le sang des Scorbutiques est dépouillé, tant de ses parties actives, que du mucilage, qui étant distribué également dans toute sa masse, produisoit un mélange & une union uniforme des autres parties: les globules d'un pareil sang forment des masses serrées & com-

pactes, & nagent dans une sérosité trop chargée de sels & de parties fibreuses extrémement grossiéres. Le mouvement vital des vaisseaux entiers des parties blessées de ces sortes de sujets est languissant ; parceque le mucilage n'étant pas etendu également partout, ces vaisseaux ne sont pas tendus uniformement dans toute leur longueur; mais qu'ils sont plutôt obstrués par des molécules grossiéres, & relâchés par la sérosité qui s'est separée des autres parties. La suppuration ne se fera donc pas comme il faut dans les Scorbutiques (*Voyez art.* 10. *Proposition premiére*); & les vaisseaux rompus laisseront écouler un pus épais, inégal, saumuré, & facile à corrompre par son séjour. Mais comme il se rompt enfin quelqu'un des vaisseaux sains qui sont engorgés de globules noirs & compactes, & de particules fibreuses fort

ſalées qui circulent difficilement, il ſe répandra de tems en tems à la ſurface de l'ulcére une ſanie noire, ſalée, & ſemblable à de la lie, qui s'empuantira par ſon ſéjour & par la corruption qu'elle contractera. De-là vient que le pus des Scorbutiques eſt inégal, ſemblable à de la ſanie, fœtide & cadavéreux. Au reſte, les vaiſſeaux ſanguins qui ſont dans les bords de l'ulcére & qui ſont remplis d'un ſang noir, & les vaiſſeaux nevro-lymphatiques qui ſont pleins d'une lymphe viſqueuſe & ſalée, produiront des chairs bouffies & très-aiſées à rompre. C'eſt-pourquoi les ulcéres paroîtront alors livides, pourris, deviendront rougeâtres & d'une odeur très-déſagréable.

Mais ſi ces chairs bouffies viennent à ſe rompre, il en repouſſera ſur le champ de nouvelles, molles, & fongueuſes; parceque les

vaiſſeaux des bords de l'ulcére ſont toujours chargés de quantité de molécules groſſiéres, & continuellement ramollis par une ſéroſité ſaline; ce qui les rend faciles à s'étendre, à ſe gonfler, & à ſe déchirer facilement de nouveau, auſſi-bien qu'à répandre aiſément de la ſanie, c'eſt-à-dire, des globules d'un rouge-noir, détrempés par une lymphe chargée de ſels. De-là vient que les bords de l'ulcére demeureront opiniatrément humides, & ne pourront ſe déterger que difficilement. Ainſi, il ne ſe formera point du tout de cicatrice, ou elle ſe fera lentement & difficilement, & ſera molle & aiſée à détruire.

XIII.

Comme le ſang des *Vérolés* eſt conſtitué de façon qu'il abonde en concrétions lymphatiques fort tenues, mais extrémement dures, leſquelles paſſent par les plus petits

vaisseaux sanguins, mais ne peuvent pas s'insinuer avec la même facilité dans d'autres vaisseaux encore plus petits, tels que sont les vaisseaux secrétoires, & surtout les nevro-lymphatiques des parties molles & les vaisseaux propres des os, & qu'ils produisent dans ces petits vaisseaux des obstructions qui sont les causes de tous les symptômes de la vérole, & qui ne peuvent se détruire que par un seul & unique moyen, mais en même tems très-efficace; il s'ensuit que lorsqu'il arrivera dans de pareils sujets des suppurations (*en conséquence de la rupture ou de l'engorgement qui sera arrivé dans une partie bien nourrie, à des vaisseaux sanguins ou autres*), elles commenceront avec la même vigueur, & continueront de même qu'elles le feroient dans des sujets fort sains; parceque les concrétions vénériennes n'apportent pas elles-mê-

mes aucun obſtacle à l'activité du ſang & des pulſations des vaiſſeaux ſanguins, & par conſéquent n'affoibliſſent & n'altérent en rien la cauſe efficiente de la ſuppuration. Mais lorſque ces ſortes de ſuppurations auront duré quelque tems, & que tous les petits vaiſſeaux de la partie diviſée auront été affoiblis par la difficulté que les fluides trouvent à s'y faire paſſage, les vaiſſeaux ſanguins pourront à la vérité ſe débarraſſer en quelque façon; mais les vaiſſeaux lymphatiques ſe laiſſeront embarraſſer par les concrétions lymphatiques: ce qui ne doit pas paroître étonnant, puiſque tous les vaiſſeaux nevro-lymphatiques du corps ſont fort ſujets à s'obſtruer, quelque ſains qu'ils ſoient. C'eſtpourquoi les ulcéres vénériens ſe deſſéchent au bout de quelque tems, ſans ſe guérir pour cela. Car quoique la circulation du ſang ſe réta-

blisse en quelque maniére dans leurs environs, & que la grande inflammation se dissipe ; cependant le cours de la lymphe demeure très-embarrassé : de-là vient que l'ulcére ne se déterge point du tout, que les petits vaisseaux nevro-lymphatiques, qui sont la principale matiére des chairs qui repoussent dans les playes, ne s'allongent pas comme il seroit à souhaiter, que les bords de l'ulcére demeurent durs, que les chairs ne végétent point, qu'elles ne suintent que peu ou point de pus, qu'elles ne s'étendent point, qu'elles sont calleuses & ne forment point de cicatrice. Mais s'il arrive que quelques vaisseaux sanguins qui sont à l'abri de la compression des vaisseaux nevro-lymphatiques, qui sont remplis d'un suc qui s'y est coagulé, & qui les a endurcis, végétent sous la forme de grains charnus ; ces grains pousseront iné-

galement, & ne seront point fermes ; parcequ'ils manqueront d'un appui convenable, sçavoir, des vaisseaux nevro-lymphatiques qui devroient les accompagner. Ainsi les chairs pousseront à la vérité, mais elles seront flasques, humides, mal-propres, dispersées çà & là, comme autant de petits monticules détachés les uns des autres, & incapables de former une cicatrice solide. C'est pourquoi dans l'un & l'autre cas les ulcéres vénériens ne pourront pas d'eux-mêmes se cicatriser, mais ils s'empareront opiniatrément d'une partie, ils la corrompront & la détruiront.

Mais comme les *Vérolés* sont exposés, de même que ceux qui ne le sont pas, à l'action de toutes les causes occasionnelles qui peuvent produire des blessures ; & qu'ainsi pouvant être blessés dans chaque partie de leur corps, ils peuvent

y éprouver des ſuppurations fâcheuſes ; il arrive cependant ſouvent que les ſuppurations vérolíques ſe forment comme d'elles-mêmes, dans les parties lymphatiques principalement, ou dans d'autres de nature à peu près ſemblable. Il eſt vrai qu'alors la cauſe de ces ſuppurations eſt intérieure : car, comme nous l'avons déja dit, les concrétions qui ſe rencontrent dans le ſang des Vérolés, coulent librement à travers les vaiſſeaux ſanguins ; mais ils obſtruent les petits vaiſſeaux lymphatiques & autres ſemblables, qui ſont trop petits pour leur livrer paſſage, & ainſi donnent lieu à la rupture qui s'en fait par la ſuite. Ces vaiſſeaux lymphatiques engorgés compriment quelques-uns des petits vaiſſeaux ſanguins : ceux-ci s'engorgent à leur tour, & ſe rompent enfin, & ainſi ſe forme la ſuppuration qui ſouvent eſt lente,

(*Voyez article 2. Propoſition première*) peu abondante, & opiniâtre ; ce qui empêche la réparation de la ſubſtance de la partie, & la formation de la cicatrice, à cauſe de la difficulté que les petits vaiſſeaux nevro-lymphatiques obſtrués & endurcis par les concrétions qu'ils renferment, trouvent à s'étendre.

Quant aux ſuppurations ſubites, promtes & abondantes, qui ſont excitées par le virus vénérien, comme on l'obſerve dans les *gonorrhées* & dans certains *bubons vénériens*, elles doivent être attribuées à une infection promte & conſidérable de la maſſe du ſang, par le moyen de laquelle certaines parties en particulier reçoivent une ſi grande quantité de ces concrétions vénériennes, que les vaiſſeaux ſanguins éprouvent tout-à-coup une forte compreſſion de la part des vaiſſeaux lymphatiques, ou des vaiſſeaux ſecretoires de la ſe-

mence, ainsi subitement obstrués. Par conséquent plusieurs de ces vaisseaux sanguins étant trop distendus par le sang dont le mouvement est retardé, & qui bouillonne pour l'ordinaire dans ces sortes de parties, se rompent sur le champ avec plusieurs autres qui sont obstrués dès le commencement ; ce qui fournira du pus en abondance, & une cause vive & promte de la suppuration.

Je croi que la couleur jaune, verte, ou autre semblable, sous laquelle paroît le pus des Vérolés, ne dépend que du mélange des concrétions vénériennes dont nous avons parlé.

XIV.

Dans une constitution de sang *Scrophuleuse*, chacune de ses particules adhérent trop les unes aux autres : mais c'est surtout dans les particules mucilagineuses de la lymphe que domine cette adhé-

rence ; enſorte que ce fluide eſt trop gluant & viſqueux, pour que cette mauvaiſe qualité puiſſe ſe corriger aiſément. Lors donc qu'il arrivera par accident des ſuppurations dans des ſujets ſcrophuleux, elles ſe feront pendant quelque tems aſſez bien, parceque dans les commencemens la pulſation des vaiſſeaux ſanguins eſt aſſez forte, & que les liquides ne ſont point trop engagés dans les petits vaiſſeaux ; mais les vaiſſeaux lymphatiques qui ſont rompus, ſeront accablés peu de tems après par la lymphe épaiſſe & viſqueuſe qu'ils renferment, (*ſurtout ſi l'on n'a pas employé des ſecours efficaces pour aider la ſuppuration,*) ils s'engorgeront, & ne pourront qu'à peine ſe débarraſſer entiérement de l'humeur qui les embarraſſe. De-là la difficulté que l'ulcére a à ſe déterger ; de-là l'endurciſſement de ſes bords.

Mais il arrive ſouvent dans les ſujets *Ecrouelleux*, de même que dans les *Vérolés*, qu'il s'excite des ſuppurations par des cauſes internes, ſans l'action d'aucune cauſe extérieure : car la lymphe qui eſt trop gluante & viſqueuſe, ne pouvant pas être diviſée ſuffiſamment par l'action des vaiſſeaux ſanguins, pour pouvoir paſſer dans les plus petits vaiſſeaux lymphatiques, s'y arrête aiſément, les obſtrue, & les fait rompre. De plus, la diſtenſion qu'éprouvent les vaiſſeaux lymphatiques, comprime les ſanguins, & y occaſionne par la ſuite un engorgement & une rupture : d'où s'enſuit la ſuppuration, qui n'arrive cependant qu'à la longue ; parceque l'engorgement & la pulſation des vaiſſeaux ne ſe fait que peu à peu ; & qu'outre cela, les liqueurs renfermées dans les vaiſſeaux rompus, & qui doivent ſe changer en pus, ſont épaiſſes,

visqueuses, & échappent à la pulsation des vaisseaux entiers. De-là vient que les suppurations dans les *Scrophuleux* ne se font pas comme il faut, qu'elles durent long-tems, qu'elles n'excitent presqu'aucuns fâcheux symptômes, & qu'elles sont comme cachées : de-là vient enfin que cet épaississement de la lymphe produit l'endurcissement & la tumeur des lévres de l'ulcére, qu'il rend cet ulcére de longue durée, & difficile à cicatriser.

X V.

Dans la *fiévre*, le sang & les autres humeurs passent difficilement par les vaisseaux capillaires; & l'obstacle qu'ils rencontrent, détermine, le premier principalement à couler avec plus de rapidité par les grands vaisseaux. Lors donc que la suppuration sera accompagnée de fiévre, les petits vaisseaux de la partie divisée s'engorgeront, plusieurs se rompront, pendant

que ces grands vaisseaux (pourvû que l'embarras ne soit pas trop grand) battront fortement : ainsi la suppuration se fera avec vigueur, & sera abondante, de languissante qu'elle étoit quand elle a commencé à se faire. C'est ainsi que la fiévre survenant à des *bubons*, en produit quelquefois la suppuration, & une suppuration plus abondante, qu'elle ne l'auroit été sans fiévre : c'est ainsi que des tumeurs *schirreuses*, qui auparavant restoient dans l'inaction, parviennent quelquefois à suppurer : c'est ainsi que pour l'ordinaire toutes les tumeurs *phlegmoneuses* suppurent mieux lorsqu'il s'allume une fiévre aigüe. Mais lorsque l'embarras sera poussé à l'excès, tous les vaisseaux seront trop tendus, & succomberont sous le poids des fluides qui les accablent ; ainsi la suppuration sera supprimée. (*Voyez article 4. Proposition premiére.*) C'estpourquoi la partie

qui doit ſuppurer, ſe deſſéchera alors, étant trop tendue, gonflée, & brûlante ; ou ſi l'engorgement qui produit la fiévre, eſt ſi conſidérable, qu'il occaſionne une dilacération totale du tiſſu de la partie, cette partie tombera en gangréne. C'eſt ce que l'on remarque quelquefois dans les playes, lorſqu'il s'excite une fiévre violente, de même que dans les petites Véroles où la trop grande ardeur de la fiévre excite une telle chaleur dans les puſtules & dans toute la peau, que la ſuppuration en eſt en quelque ſorte arrêtée, & même qu'il y a quelquefois menace de gangréne.

Il ſeroit trop long d'entrer dans le détail des autres conſtitutions de la maſſe du ſang. Celles que nous avons rapportées, ſont les principales qui apportent des variétés dans l'ouvrage de la ſuppuration ; & il ne ſera pas difficile de déduire

de ce que nous avons dit juſqu'ici, comment les autres qualités du ſang peuvent produire des variétés dans la ſuppuration.

Nous allons préſentement éxaminer quelles ſont les *anomalies* principales de la ſuppuration, qui ſont occaſionnées par le vice que les fluides & les ſolides ont contracté dans la partie même qui ſuppure ; ſoit que cette altération des fluides ſoit entretenue, & dépende de la maſſe totale des humeurs ; ſoit qu'elle ait été produite ſeulement, ou principalement dans la partie même, par quelque cauſe que ce puiſſe être.

XVI.

Tout le monde convient que dans le *Phlegmon* le ſang eſt épais, qu'il ſe raréfie, qu'il bouffe, qu'il parcoure avec difficulté les vaiſſeaux capillaires, qu'il les remplit extraordinairement : or ces vaiſſeaux ainſi dilatés ſont fort ten-

dus, & battent avec beaucoup de force. Ainsi, lorsque quelques-uns d'eux se seront rompus, il arrivera une suppuration assez louable; le pus sera épais, bien mélangé, blanc, coulant abondamment: ensuite après un espace de tems suffisant pour que l'ulcére se déterge, les chairs qui pousseront, seront fermes; puisqu'elles seront formées par l'allongement uniforme de vaisseaux sanguins & lymphatiques forts & robustes, unis & entrelassés ensemble, & d'où il résultera une bonne & solide cicatrice.

XVII.

Le sang n'est pas aussi épais dans l'*Erysipéle*, mais il est plus bouillant. Il ne distend pas tant les vaisseaux capillaires; mais ceux-ci sont fort irrités & tendus, non pas tant par le volume du fluide qui circule difficilement, que par le contact importun d'un sang âcre &

bouillant. Ainsi, lorsque les vaisseaux se rompent, il y en a en même tems plusieurs qui se déchirent : d'où s'ensuivent des suppurations subites & inattendues, qui fournissent abondamment un pus très-fluide, quelquefois jaunâtre ; ce qui vient du mélange de quelques globules rouges du sang, qui n'ont pas été retenus suffisamment dans les vaisseaux rompus, à cause de leur ténuité, pour pouvoir être changés & détruits entiérement par la cause efficiente de la suppuration. Ces suppurations sont accompagnées d'une *chaleur* incommode, & souvent il se mêle à la liqueur purulente une sérosité âcre, brûlante, composée d'une lymphe trop atténuée par l'humeur âcre qui transpire de l'Erysipéle : ce qui la rend propre à s'écouler aisément de ses propres vaisseaux. Cette sérosité rend le pus encore plus coulant, & quelquefois corrosif.

C'eſtpourquoi l'ulcére ſe déterge avec peine : car l'ardeur de la partie venant à diſſiper l'humeur tenue & fluide qui en découle, les bords de l'ulcére ſe deſſéchent quelquefois trop. Ainſi l'on doit s'attendre au plutôt à voir paroître des chairs qui n'ont aucun ſoutien capable de former une cicatrice. Mais lorſque l'humeur ne ſe diſſipe pas, ſoit parcequ'elle n'eſt pas aſſez tenue, ſoit parceque la chaleur n'eſt pas aſſez grande pour en produire la diſſipation ; il y a à craindre qu'il ne ſe forme des chairs ſanieuſes & inégales, parcequ'elles ſont compoſées principalement de vaiſſeaux ſanguins, privés de l'accompagnement & du ſoutien des vaiſſeaux nevrolymphatiques qui ont été détruits par une ſéroſité âcre, & par conſéquent faciles à déchirer, dégoutans de ſang, & pouſſant inégalement : ainſi la cicatrice ſe fera

difficilement. Non-seulement les suppurations sont fâcheuses dans les parties attaquées d'érysipéle ; mais encore comme parmi un si grand déchirement de vaisseaux tendus outre mesure, qui arrive dans le tissu de ces sortes de parties, le nombre de ceux qui sont rompus, excéde de beaucoup celui de ceux qui sont demeurés entiers, ou comme ces derniers sont trop distendus par un sang fort boüillant, ou qu'ils sont spasmodiquement contractés, & peu propres à battre réguliérement : alors les forces qui devroient produire la suppuration, manquent tout-à-fait, (*Voyez art.* 3. 4. *&* 8. *&* *Corol.* 2. *Proposition premiére*) & l'on ne doit attendre autre chose que la mortification de la partie. Mais auparavant, cette partie est souillée par une espéce de sérosité jaunâtre qui distille des vaisseaux lymphatiques rompus, la-

quelle ne trouvant quelquefois point d'issûe, forme des vésicules; ou si elle en trouve, s'échappe à leur faveur, & s'écoule à l'extérieur de la partie. Lorsque cette sérosité tenue & âcre est évaporée, il paroît des croutes brunes, obscures, noirâtres; la partie est recouverte d'une véritable *Escharre*, telle que si elle avoit été brûlée par un charbon : c'est ce qui fait aussi que l'on l'a nommé alors *Charbon*.

XVIII.

Dans *l'Oedéme*, le sang circule lentement par les vaisseaux capillaires; il est épais, grossier, & laisse échapper beaucoup de sérosités qui humectent les petits vaisseaux sanguins, les relâchent, & rend leurs pulsations languissantes. Les vaisseaux lymphatiques sont fort distendus par la sérosité qui ne peut pas couler librement dans les vaisseaux sanguins, par lesquels

elle cherche à retourner au cœur: le tiſſu de la partie nage, pour ainſi dire, parmi les eaux. C'eſt-pourquoi lorſque ces parties viendront à ſuppurer, ce qui arrive rarement; comme la cauſe efficiente de la ſuppuration eſt languiſſante, à peine ſe formera-t-il du pus: mais plutôt les vaiſſeaux lymphatiques qui ſont rompus, laiſſeront ſuinter comme d'une ſource perpétuelle, une ſéroſité plus ou moins viſqueuſe; ainſi la ſuppuration ſera longue. (*Voyez article 6. Propoſition premiére*). L'ulcére ſera long-tems humide, avec des bords mollaſſes, qui ſe gangréneront fort aiſément; ſçavoir, pour peu que le cours du ſang ſe rallentiſſe encore tant ſoit peu dans leur tiſſu: ou même les vaiſſeaux mols & flaſques produiront des chairs molles & flaſques, fongueuſes, incapables de former aucune union & aucune cicatrice.

XIX.

Dans les parties qui ſont attaquées de *ſchirre*, le ſang circule à la vérité fort lentement, mais il circule : les vaiſſeaux ſe ſont accoutumés peu à peu à ce rallentiſſement du cours des humeurs, & s'y ſont proportionnés par la foibleſſe de leur pulſation. La lymphe pareillement & l'humeur propre à chaque partie en particulier coule de même avec lenteur par certains vaiſſeaux ; & lorſque le Schirre eſt confirmé, il y en a d'autres à travers leſquels elle ne trouve aucun paſſage, & dans leſquels elle perd toutes les propriétés d'un fluide, & devient dure & compacte. Ces ſortes de concrétions compriment en quelque ſorte les parois des autres vaiſſeaux, qui entretiennent dans la partie un reſte de vie, par le moyen de la circulation du ſang, de la lymphe & de toute autre humeur propre

à la partie, qui se fait encore dans leur cavité. Et de même que l'inertie des liqueurs que ces vaisseaux renferment, affoiblit leur pulsation; de même aussi la compression dont nous venons de parler, retrécit leur cavité : ce qui intercepte une portion du fluide qui avoit coutume d'y passer, & l'oblige à se détourner à la longue dans les vaisseaux du voisinage qui sont plus libres; ce qui est encore une des causes pour lesquelles il ne reste pas dans un schirre la moindre apparence de vie. Il n'est donc pas étonnant que, lorsque la suppuration arrive dans une partie schirreuse, elle s'y fasse si lentement; & que le pus qui en sort, soit en si petite quantité, fort épais, rempli quelquefois de petits grains durs, qui ne sont autre chose que des concrétions lymphatiques indissolubles, anguleuses, qui sont sortis de quelques vaisseaux morts qui se sont

rompus ; puiſque la cauſe efficiente de la ſuppuration eſt ſi foible dans ces ſortes de parties. L'on ne doit de même pas être ſurpris que les bords d'un ulcére qui ſe rencontre dans une partie ſchirreuſe , ſoient ſecs & arides , ſi les petits vaiſſeaux qui ſont comprimés, étant endurcis & toujours engorgés , ſont incapables de s'allonger ; que les chairs ne végétent point ; que ces ſortes d'ulcéres demeurent ſi long-tems & ſi obſtinément ouverts ; qu'ils ne ſoient point douloureux ; qu'ils reſtent toujours les mêmes ; qu'ils ſoient , pour ainſi dire , ſans vie , plus ſemblables cependant à une pierre qu'à un cadavre. Enfin, il n'eſt pas étonnant que l'on puiſſe vivre ſi long-tems avec de pareils ulcéres , ſoit qu'ils occupent la ſurface du corps , ſoit qu'ils ayent leur ſiége dans des parties nobles.

XX.

Dans le *Cancer* le ſang eſt épais, chargé de ſels : il circule difficilement à travers les plus petits vaiſſeaux ; il les engorge, il les diſtend par ſon volume, il les irrite par ſon acreté, & il n'abandonne point la partie affectée pour ſe détourner dans le voiſinage, comme il arrive dans le véritable Schirre. L'humeur lymphatique de ſon côté, ou toute autre ſemblable, telle qu'eſt la ſalive, le lait, s'arrête dans ces vaiſſeaux, s'y épaiſſit, devient ſalée, irrite les vaiſſeaux, les diſtend, conſerve encore dans quelques-uns un mouvement de circulation, mais foible & languiſſant : dans le plus grand nombre elle eſt abſolument ſans mouvement, elle forme des concrétions dures & tophacées, incommodes aux vaiſſeaux du voiſinage par leur dureté : car les vaiſſeaux ſains qui ſont fort tendus, & ſurtout les vaiſſeaux ſanguins

ſanguins qui ſont dilatés, & à moitié enflammés frappent à chaque pulſation ſur cette humeur épaiſſie, & ſe choquent contre elle, comme ſur un caillou rude & inégal : ce qui occaſionne des douleurs atroces. L'on voit par-là qu'on pourroit regarder le Cancer comme un ſchirre enflammé & très-douloureux. Lors donc qu'il ſe rompra quelques vaiſſeaux dans une partie conſtituée, comme nous venons de le dire ; lorſqu'un Cancer viendra à ſuppurer, le pus qui en ſortira, ſera viſqueux, & ne coulera qu'avec peine : il ſera composé principalement d'une lymphe épaiſſe, ſalée, provenant des vaiſſeaux obſtrués, deſquels elle ſera exprimée lentement. Les lévres d'un Cancer ainſi ulceré ſeront gonflées, inégales, dures, tiſſues pour la plus grande partie de vaiſſeaux nevro-lymphatiques plus ou moins engorgés, & de quelques

autres tout-à-fait endurcis ; & par conséquent elles ne pourront s'allonger qu'inégalement. De plus, ces différentes cavités des lévres de la playe n'étant débarrassées que lentement du pus qu'elles contiennent, celui-ci se corrompra par son séjour, & contractera une odeur fort désagréable. Mais outre cela, quelques vaisseaux sanguins qui sont trop fortement, ou depuis trop long-tems comprimés, engorgés, distendus, & qui ont frappé à plusieurs reprises sur des parties dures & inégales, se rompront de tems à autre, & laisseront épancher un sang noirâtre, qui se mêlant avec le pus, le colorera de même. Il se fera quelquefois une hémorrhagie abondante, si le vaisseau sanguin qui s'est ouvert, est une petite artére considérablement dilatée. Bien plus, tout ce qu'il y a dans la partie, de vaisseaux sanguins & nevro-lym-

phatiques, ayant resté engorgés pendant un trop long tems, & étant continuellement agités par les fortes pulsations des vaisseaux du voisinage, se déchireront à la fin entiérement; les concrétions tophacées qu'ils renfermoient, se ramolliront par le moyen des liqueurs qui s'épancheront aux environs; & une portion des lévres qui étoient endurcies, deviendra plus souple, de même qu'il arrive à un cadavre qui se pourrit. Ainsi les bords de l'ulcére se creuseront insensiblement en différens endroits, les parties se détruiront peu à peu, & se convertiront en une sanie abominable: l'on dit alors que le Cancer est dans toute sa force, & qu'il ronge & s'étend au voisinage; ce qui n'a point de fin, par rapport à la compression & à l'engorgement que les vaisseaux qui sont encore libres, souffrent continuellement de la part de ceux

qui ſont malades ; compreſſion qui s'augmente de jour en jour, qui produit de l'épaiſſiſſement dans les liqueurs, & leur fait contracter de mauvaiſes qualités par le séjour qu'elles ſont obligées de faire. De-là vient que le Cancer va toujours en augmentant en volume & en pourriture. Voilà toutes les cauſes pour leſquelles les Cancers diſtillent non-ſeulement un pus épais & mal mélangé ; mais encore fœtide, verdâtre, ou noirâtre, ſemblable à de la ſanie, & quelquefois à la liqueur corrompue, dans laquelle ſe réduiſent les cadavres en ſe pourriſſant ; avec cette différence que l'énormité des douleurs qui accompagnent cet écoulement, démontre bien clairement que la partie d'où il ſe fait, tient encore de bien près à d'autres qui ſont vivantes. C'eſt la raiſon pour laquelle les bords de l'ulcére ſe maintiennent toujours

durs, inégaux, ſujets à ſe corrompre, conſervant un caractére de pourriture & d'engorgement, & qu'ils croiſſent ſous cette même forme, incapables par conſéquent de produire de bonnes chairs, & de former une cicatrice; & qu'ils ne donnent au contraire lieu d'eſpérer autre choſe qu'une deſtruction continuelle & horrible à voir, des parties vivantes qui lui ſont continues.

XXI.

De même que l'on doit regarder le *Cancer* comme un *ſchirre* qui ſuppure, & dont la ſuppuration eſt accompagnée de ſymptômes très-fâcheux; de même il y a d'autres tumeurs ſchirreuſes, qui étant dans leur naiſſance d'un bon caractére, ſe ramolliſſent inſenſiblement ſans cauſer aucune douleur ni chaleur, & ſe fondent en une eſpéce de pus épais & viſqueux: ce qui a fait donner à ces tumeurs

le nom de *tumeurs froides*; tels sont l'*Athérome*, le *Stéatome*, le *Mélicéris*, les *Loupes*, les *Ganglions*, les *Ecrouelles.* Les vaisseaux qui sont engorgés dans ces sortes de tumeurs, ne sont pas tant des vaisseaux sanguins, que des vaisseaux lymphatiques pour la plûpart, surtout si la tumeur occupe des glandes. Ou ce sont des vaisseaux graisseux, ou de ceux qui forment les glandes de *Clopton Havers*, ou même de petits conduits salivaires. Ainsi, lorsque tous les vaisseaux viendront à se rompre dans ces sortes de tumeurs, le nombre des vaisseaux sanguins qui sont rompus sera très-petit, aussi-bien que celui de ceux qui sont engorgés & dans leur entier, & qui seroient les seuls capables par leur battement de produire la suppuration. Ces battemens ne seront donc que foibles & insuffisans; pendant que d'un autre côté la quantité des

vaisseaux d'une autre espéce, tant entiers que rompus, sera considérable, & que ces vaisseaux seront remplis de liqueurs épaisses, & peu propres à être atténuées par les pulsations des vaisseaux sanguins : c'estpourquoi ce ne sera que lentement que les liqueurs seront exprimées des vaisseaux rompus ; elles seront épaisses ces liqueurs, plus ou moins insipides, grasses, contenant plusieurs concrétions. Outre cela, comme elles demeurent immobiles, & s'épaississent dans leurs vaisseaux, elles seront quelquefois semblables à de la bouillie, quelquefois à du suif, tantôt à du miel, tantôt à de la glüe, d'autrefois à du syrop, & différeront du pus, tant par leur qualité, comme la seule inspection le fait voir, que par leur origine ; puisque le sang n'en constitue point la matiére, & que les pulsations des vaisseaux sanguins n'ont

presque point contribué à leur formation. Il ne faut cependant pas s'attendre à voir repousser des chairs louables, aussitôt qu'une partie, telle que nous venons de la décrire, aura été débarrassée de ces sortes de liqueurs qui s'engorgeoient; il faut encore que le *Kiste*, comme on l'appelle, ou l'espéce de bourse, plus ou moins épaisse, ressemblante quelquefois à une membrane, dans laquelle étoient renfermées ces liqueurs, se sépare & se détache entiérement de la partie saine. Cette enveloppe n'est pas formée, comme on pourroit se l'imaginer, par la réunion des parties les plus grossiéres de la liqueur qu'elle renferme, qui se soient épaissies en pellicules, semblables à celle qui se forme sur de la bouillie qui réfroidit. Elle ne doit pas non plus son origine à la production de nouveaux vaisseaux, ou de nouvelles fibres, mais à des vaisseaux qui

éxiſtoient déja dans la partie, leſquels ſont continus avec les vaiſſeaux ſanguins qui les environnent, & n'en ſont que des portions diſtendues & engorgées par des liqueurs épaiſſes, ſans action, & comme endurcies ; ce qui forme une interruption dans l'organiſation de la partie ſaine, & empêche que les vaiſſeaux ne puiſſent s'allonger pour former de nouvelles chairs : mais auſſitôt que le *Kiſte* aura été entiérement détaché des parties ſaines, avec leſquelles il étoit continu ; il ſe fera une véritable ſuppuration, & la *déterſion* étant achevée, il pouſſera des chairs, & ſe formera une cicatrice.

XXII.

Dans la *Gangréne* il y a pluſieurs vaiſſeaux de morts. Lors donc qu'une partie gangrenée viendra à ſuppurer, ce ne ſera d'abord que lentement, (*Voyez*

art. 3. *Proposition premiére*, *&* *Corol.* 2.) jusqu'à ce que tout ce qu'il y a de mort, & qui recouvre les parties vivantes, ou qui leur est entremêlé, en ait été séparé par la chûte de l'*Escharre*, ou emporté de quelque autre façon. Mais avant que cette séparation soit achevée entiérement, il y aura toujours quelques particules cadavéreuses qui se mêleront au pus : c'estpourquoi celui-ci sera fœtide dans les premiers jours ; mais il deviendra peu à peu plus épuré, à mesure que les chairs mortes tomberont ; & à la fin, l'ulcére ne différera point des ulcéres ordinaires, il produira de nouvelles chairs aprés s'être mondifié, & il se formera une cicatrice.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici des variétés de la suppuration, ne regarde que celles qui dépendent du vice des solides & des fluides dans la partie même qui

ſuppure, comme on l'obſerve dans les principaux abcès. Il eſt aiſé d'en déduire, auſſi-bien que de ce que nous avons dit plus haut, quelles ſont les autres variétés principales que l'on remarque dans les autres tumeurs ſujettes à ſuppurer. Mais la ſuppuration différe encore ſuivant les différentes maniéres, dont les parties ont ſouffert ſolution de continuité. Nous allons en rechercher la cauſe.

XXIII.

Les playes faites par inciſion répandent ordinairement du ſang en abondance : c'eſtpourquoi les vaiſſeaux de la partie bleſſée ſe vuident, & il ne ſurvient point ou preſque point d'inflammation ; la cauſe efficiente de la ſuppuration eſt très-foible, ou manque tout-à-fait ; & les matiéres propres à former le pus ſont en très-petite quantité. Ainſi les chairs repouſſent promtement, ſans qu'il ait précedé

auparavant, ou du moins qu'une légere ſuppuration ; & pourvû que l'on ait ſoin de maintenir rapprochées les lévres de la playe, elle ne tarde pas à ſe cicatriſer.

XXIV.

Dans les playes faites par des inſtrumens pointus, il s'excite une inflammation conſidérable ; & les bords de ces ſortes de playes ſont quelquefois ſi gonflés, qu'ils ne permettent qu'à peine l'introduction de la ſonde. Cela n'arrive ainſi que parceque la pointe de l'inſtrument n'ayant entamé que quelques vaiſſeaux & quelques fibres, l'épanchement des liqueurs a été peu abondant ; & que les fibrilles qui ont été coupées, ſe retirant ſur elles-mêmes, tiraillent celles qui ſont dans leur entier, & auſquelles elles ſont jointes, & y excitent une ſenſation douloureuſe ; enſorte que ces fibres trop tendues ne permettent pas

un libre passage aux humeurs : ce qui fait que celles-ci s'accumulent dans les lévres de la playe, & les gonflent jusqu'au point que l'ouverture en est presque entiérement fermée. C'estpourquoi les parties qui ont été blessées par des instrumens pointus, & qui sont fort douloureuses & enflammées, seront long-tems sans suppurer ; (*Voyez art. 4. Proposition premiére.*) & si l'on n'y remédie promtement, il surviendra une inflammation considérable, surtout si la playe est pénétrante, & si le sang épanché séjourne dans la partie blessée. D'où il arrivera une suppuration abondante, ou même la gangréne, si les vaisseaux succombent sous le poids & le volume du sang.

XXV.

Dans les grandes contusions, les vaisseaux de la partie blessée sont pour la plûpart déchirés & confondus les uns avec les autres. Ainsi

ceux qui ſont demeurés dans leur entier, en ſeront accablés, & il ſurviendra mortification; (*Voyez art.* 3. *&* *Corol.* 2. *Propoſition premiére.*) ou bien, s'ils ont encore aſſez de vigueur pour battre fortement, la grande quantité de vaiſſeaux rompus fournira matiére à une abondante ſuppuration. Par conſéquent l'ulcére ſera long-tems à ſe mondifier, & il s'engendrera quelquefois des chairs molles & fongueuſes, tant par rapport à l'affoibliſſement qui ſera ſurvenu aux vaiſſeaux entiers, en conſéquence des fortes pulſations qu'ils auront éxercées pendant long-tems dans une pareille ſuppuration, que par rapport au relâchement qu'en auront produit les humeurs épanchées qui les environnoient; ce qui les aura rendu ſuſceptibles de ſe laiſſer dilater au-delà des bornes ordinaires par les fluides qui y abordent, & de s'allonger ſous la

forme de grains charnus fort mols & ſans ſoutien, & par conſéquent retardera beaucoup la formation de la cicatrice.

XXVI.

Comme dans les brûlures des parties molles les vaiſſeaux ont été deſſéchés, déchirés & mêlés confuſément avec les liqueurs qui ſe ſont extravaſées, l'on ne doit point attendre alors de ſuppuration. (*Voyez article* 3. *Propoſition premiére.*) Les vaiſſeaux ſains d'une partie où tout eſt ainſi confondu, ſont comprimés & gênés de toutes parts; les liqueurs ne pouvant plus y circuler comme ci-devant, les engorgent : ils battent plus fortement que de coutume, ils font effort pour exciter la ſuppuration dans les vaiſſeaux rompus qui leur ſont entremêlés, ils en expriment les liqueurs qui y ſont renfermées, & cela en abondance; puiſque le nombre des vaiſſeaux rompus eſt

fort considérable. Cette expulsion des liqueurs croupissantes ébranle l'union qui se trouve entre l'*Escharre* & la partie saine, & la rompt enfin entiérement; ensorte que celle-ci paroît à découvert. Cependant le pus qu'elle fournit, est toujours mêlé pendant quelque tems de quelques parcelles restantes de l'*Escharre*, qui lui communiquent une mauvaise odeur; enfin la suppuration devient absolument louable, l'ulcére se déterge ensuite, & se cicatrise. Mais si les vaisseaux de la partie saine qui sont cachés sous l'*Escharre*, sont foibles & délicats; ou si l'*Escharre* est si grande qu'elle les accable par son volume, ils s'engorgeront outre mesure : d'où s'ensuivra la *gangréne*, ou du moins une suppuration lente, foible, & cachée; & l'ulcére se détergera avec peine. Enfin, lorsque dans les brûlures les vaisseaux entiers auront conservé encore

quelque reſſort, mais qu'ils auront été deſſéchés par l'impreſſion du corps brûlant ; il ſurviendra de fâcheuſes ſuppurations, accompagnées d'une ardeur conſidérable. *(Voyez article 7. Propoſition premiére.)*

XXVII.

Dans les parties qui ont été ſaiſies, & comme brûlées par un froid trop violent, ou les vaiſſeaux ſont rompus, ou ils ſont engorgés par des liqueurs qui s'y ſont coagulées. Ils ſont tout-à-fait privés de vie & de mouvement, & prêts à crever. Un repos mortel s'eſt emparé de ces parties ; par conſéquent elles ne ſuppureront point du tout, & ainſi elles ſe deſſécheront & tomberont ſous la forme d'une croute ; ou, ce qui arrive plus ſouvent, elles deviendront livides, & ſe changeront en une humeur corrompue, ſemblable à celle que rendent des parties gangre-

nées, laquelle ramollira les parties saines qui l'environnent; ce qui, joint avec l'épaississement qu'ont déja contracté les liqueurs, en rallentira encore le mouvement. Delà le progrès de la gangréne, ou du moins une suppuration languissante, & comme suffoquée; de-là la difficulté que l'ulcére a à se déterger; de-là la production de chairs molles & fongueuses; de-là enfin la longueur de la cicatrice à se former.

XXVIII.

Dans les playes faites par des corrosifs, le délabrement qu'ont souffert les vaisseaux, est considérable: c'estpourquoi s'il pénétre fort avant, la partie tombera en *Escharre*, ou s'en ira en pourriture, si elle est trop humide; & l'on remarquera alors tout ce que nous avons dit dans l'article précédent. Mais si le nombre des vaisseaux déchirés n'est pas grand, & qu'il

en ſoit reſté encore pluſieurs dans les intervalles de ceux qui ſont rompus, ou au deſſous d'eux, qui n'ayent point reſſenti l'action du corroſif, & qui battent aſſez fortement, la ſuppuration ſera alors très-abondante. Le pus qui coulera, ſera mêlé de parcelles de l'*Eſcharre*, ou de la liqueur putride qui ſuinte de ces parties. Ainſi il arrivera tout ce que nous avons remarqué dans l'*article* 22.

XXIX.

Lorſqu'une partie qui eſt en ſuppuration, eſt ouverte de toutes parts, le pus peut en ſortir tout entier, à meſure qu'il eſt exprimé des vaiſſeaux où il ſe forme; & alors l'ulcére ſe déterge aiſément, parceque le pus n'apporte par ſon ſéjour aucun obſtacle à la végétation des chairs, & à la formation de la cicatrice.

XXX.

Lorſqu'il ſe fait une ſuppura-

tion cachée ; lorsqu'il se forme un abcès, le pus qui sort des vaisseaux rompus de la partie qui suppure, ne trouve pas d'issûe à l'extérieur ; mais il se ramasse & s'accumule dans le tissu de cette partie : car étant pressé continuellement par la force même qui produit la suppuration, il s'insinue peu à peu dans les interstices des fibres, & détruit insensiblement ces dernières avec d'autant plus de facilité, qu'y ayant plusieurs vaisseaux de rompus dans la partie même qui suppure, les liens qui les unissoient ensemble, sont aussi rompus ; par conséquent le pus remplit par son volume cet espace qui s'est ainsi formé, & gonfle la partie. De-là vient que lorsque la suppuration est achevée, & que les violens symptômes qui l'annonçoient, se sont calmés, il y a une collection de pus renfermé dans un espace fermé de toutes parts,

& que la partie de dure, tendue, enflammée & douloureuſe qu'elle étoit, devient molle & ſans douleur. Le pus étant ainſi renfermé, ou il reſte tel ſans trouver d'iſſûe, ou il s'échappe par celles que l'art ou la nature lui ouvre. L'art employe à cet effet, ou l'inſtrument tranchant, ou les corroſifs. La nature dans cette occaſion ne ſe ſert que de la force de contraction des fibres, qui forment la baſe de la tumeur; leſquelles étant plus fortes, compriment le volume du pus, & l'obligent de faire effort ſur les parois qui le renferment; & qui étant plus minces, ſont forcées de s'élever en pointe, juſqu'à ce qu'enfin la diſtenſion en ſoit pouſſée, au point qu'elles crévent & qu'elles s'ouvrent. Lorſque l'on a ainſi pratiqué une libre iſſûe au pus, & même ſouvent au ſang épanché qui lui eſt mêlé, l'on déterge l'ulcére; les parois de la cavité de l'ab-

cès se rapprochent par leur mouvement naturel de contraction, les chairs poussent ensuite, & la cicatrice se forme à la fin. Mais lorsqu'un abcès ne se vuide point, ni par art, ni par nature, du pus qu'il contient, il survient de fâcheux accidens à la partie : car outre que le pus en distend & en tiraille les fibres par son volume, & qu'il les maintient telles, ce qui empêche la liberté du cours des liqueurs ; ce même pus en croupissant, contracte de mauvaises qualités, il devient âcre, & il irrite les parties ausquelles il touche, les oblige de se contracter, ce qui arrête les fluides dans les vaisseaux sains. C'estpourquoi l'inflammation qui s'étoit appaisée, recommencera de nouveau, & sera suivie d'une suppuration nouvelle qui sera fort incommode à la partie, & qui la consommera & la détruira encore davantage. Outre cela, lorsque le

pus qui eſt ramaſſé dans une partie, ne trouve pas une iſſûe libre, il ſe pratique des routes dans les interſtices de toutes ſortes de parties, ſurtout des muſcles, & il s'étend au loin de côtés & d'autres. La force qui le pouſſe alors, eſt la même que celle qui fait crever un abcès dans une partie qui réſiſte moins ; ſçavoir, la force de contractilité dans les fibres, qui pouſſe continuellement le volume du pus vers les endroits où la réſiſtance eſt moindre ; à peu près de même que de la pâte que l'on preſſe dans la main, s'échappe à travers les intervalles des doigts. L'on peut aiſément expliquer par ce méchaniſme comment ſe forme les *ſinus*, les *clapiers*, & comment les abcès crévent, ſans avoir recours à la qualité corroſive du pus, qualité qui ſouvent n'eſt qu'imaginaire.

XXXI.

Comme une *Vomique* n'eſt autre

chose qu'un abcès renfermé dans un *Kiste*, tout ce que nous avons dit au sujet de la collection du pus dans la substance d'une partie, pour former un abcès simple, doit se rapporter ici au sujet de l'origine de ce *Kiste*, qui renferme le pus des *Vomiques*. Il ne faut pas croire que ce soit une pellicule formée par une portion de pus qui s'est épaissie; mais ce sont les extrémités des vaisseaux nevro-lymphatiques qui sont engorgés par un fluide épais, & qui se sont en quelque sorte endurcis, lesquels forment les parois même de l'abcès qui renferment le volume du pus, & qui sont fort différens par leur consistance de la substance de la partie. (*Voyez art.* 21.) De-là vient que le pus des *Vomiques* étant ainsi renfermé, ne se répand point de côtés & d'autres, & qu'il ne peut sortir qu'après que le *Kiste* est rompu. L'on ne doit cependant

regarder la partie comme détergée & propre à se cicatriser, que lorsque le pus en est sorti : car le tissu des extrémités des vaisseaux nevro-lymphatiques qui sont obstrués & endurcis, desquelles nous avons dit qu'étoit composé le *Kiste*, ne peut pas s'allonger sous la forme de chairs. C'estpourquoi les autres vaisseaux qui sont en bon état & qui battent fortement, aussi-bien que les fibres qui forment le tissu de la partie, venant à se contracter, ébranleront, détacheront par parcelles, & feront enfin sortir tout-à-fait le *Kiste*, qui n'est plus que comme une croute sans action, & que le volume du pus ne soutient plus. Les vaisseaux sains & entiers étant ainsi libres & débarrassés, il se fera une louable & légere suppuration, les chairs pousseront comme il faut, & la partie se consolidera.

XXXII.

Lorsqu'il y a des *sinus* dans un ulcére, il arrive souvent que le pus ne sort pas de cet ulcére dans la même proportion qu'il est exprimé de la cavité des vaisseaux rompus; soit parceque l'ouverture des *sinus* est trop étroite, soit parcequ'elle n'est pas placée en pente. Ainsi, l'on voit paroître alors tous les accidens que nous avons dit survenir, lorsqu'un abcès trouve des obstacles à se débarrasser du pus qu'il renferme : sçavoir, de nouvelles suppurations, & la formation de nouveaux *sinus*; accidens qui sont fort incommodes pour le malade, & qui causent beaucoup d'embarras au Médecin. Il faut cependant avouer que comme le pus trouve toujours à s'échapper en quelque sorte de dedans les *sinus* des ulcéres, son séjour n'est pas si dangereux pour la partie qui suppure, que lorsqu'il

n'a aucune iſſûe, & qu'il eſt entiérement renfermé dans un abcès. De plus, lorſque la cavité d'un *ſinus* ne peut pas ſe dégorger de tout le pus qu'elle contient, & que celui-ci y ſéjourne trop long-tems; ce pus ainſi appliqué à la ſurface interne du *ſinus*, & n'étant plus agité par les pulſations des vaiſſeaux, s'épaiſſit par ſon ſéjour, bouche inſenſiblement les orifices des canaux qui ſuintent de quoi fournir à ſon entretien. Les vaiſſeaux rompus ceſſent donc de répandre de la matiére purulente: celle-ci s'épaiſſit dans leur cavité; le tiſſu des vaiſſeaux lymphatiques qui s'étend juſqu'à la ſurface de l'ulcére, ſe trouve comprimé, s'engorge peu à peu, s'endurcit, laiſſe à peine échapper ce qu'il faut de liqueurs pour humecter l'intérieur du *ſinus*: il ſe forme une *fiſtule* dont les parois dures & calleuſes ne permettent pas d'attendre aucune

végétation de chairs, & encore moins une cicatrice.

Il nous reſte à éxaminer en dernier lieu quelles ſont les variétés qu'apportent dans les ſuppurations les fautes que l'on commet dans leur traitement. Ces fautes ſont ſans difficulté en trop grand nombre, pour que l'on puiſſe les expliquer éxactement & en détail dans cet Eſſai. Il ſeroit plus à propos d'en renvoyer l'énumération à un Traité de la méthode de guérir les ſuppurations, afin que l'on ſe donnât de garde d'y tomber. Nous avons cependant déja fait mention de quelques-unes; ſçavoir, *dans l'article* 1. *de la Propoſition premiére*, où nous avons remarqué que les *Réſolutifs* appliqués mal-à-propos faiſoient obſtacle à la ſuppuration. Dans les *articles* 4. 7. *&* 8. *de la même Propoſition*, nous avons expliqué pourquoi les *topiques trop actifs & trop chauds*, com-

me *les Véſicatoires, les cauſtiques, les remédes âcres & ſpiritueux*, & autres ſemblables, empêchoient & retardoient la ſuppuration. *Dans l'article* 9. nous avons donné la raiſon pour laquelle un appareil qui comprime trop les parties qui ſont en ſuppuration, les empêche tout-à-fait de ſuppurer, ou rend leur ſuppuration languiſſante. *Dans l'article* 10. nous avons indiqué pourquoi les *Répercuſſifs, certains poiſons, l'air froid* arrêtoient la ſuppuration. Dans tous ces articles nous avons rapporté les mauvaiſes méthodes de panſer les parties qui ſuppurent, & comment ces méthodes s'oppoſoient à la ſuppuration. Il eſt à propos préſentement d'en examiner quelques-unes ſeulement, qui ne ſe remarquent que trop ſouvent dans la pratique journaliére, & qui apportent de grands changemens dans l'ouvrage de la ſuppuration, ſurtout par rapport

à la mondification des parties, & à la génération des chairs, & qui même y sont absolument contraires.

XXXIII.

Lorsque l'on n'a pas soin de tenir propre une partie qui suppure, le pus demeure trop long-tems appliqué & comme collé à sa surface; il s'épaissit, & souvent se trouvent mêlés avec lui des particules des médicamens que l'on a appliqués sur l'ulcére, qui s'épaississent aussi. Ces immondices (s'il est permis de parler ainsi) bouchent les orifices des vaisseaux rompus, le pus s'arrête dans ces vaisseaux & s'y endurcit peu à peu; ce qui rend les bords de l'ulcére calleux, ou y produit subitement des inflammations qui deviennent fort incommodes pour la partie, & qui desséchent l'ulcére, ou excitent au contraire une nouvelle & énorme suppuration. (*Voyez art.* 15.)

XXXIV.

S'il y a des ulcéres qui demeurent ſales & mal-propres par la faute de celui qui les panſe, ſoit parceque le Chirurgien ne les déterge pas aſſez ſouvent, ſoit parcequ'il n'a pas ſoin de changer les Onguents & les autres topiques à chaque panſement, ſoit parcequ'il charge la ſurface de l'ulcére avec des *Cérats* ou des Emplâtres qui s'oppoſent par leur contact trop immédiat à ce que le pus ne puiſſe les pénétrer, & être totalement emporté; il y a d'un autre côté des Chirurgiens dont l'excès de propreté devient plus nuiſible aux playes qu'il ne leur eſt utile. Car comme ils lavent continuellement les ulcéres avec des *Eaux minérales*, du *vin*, des *décoctions médicamenteuſes*, & qu'ils les eſſuient à chaque inſtant avec de la charpie, ce que les uns font légere-

ment ; d'autres en frottant pour mieux nétoyer, & plus éxactement la ſurface de l'ulcére, il arrive delà qu'ils lavent non-ſeulement & emportent le pus par ces lotions réiterées, mais encore qu'ils ramolliſſent les vaiſſeaux encore tendres qui ſont placés à la ſuperficie de l'ulcére ; & par cette méthode ils affoibliſſent la cauſe efficiente de la ſuppuration, & empêchent que les vaiſſeaux rompus ne ſe dégorgent comme il faut du pus qu'ils contiennent. De plus, ces ſortes de lotions relâchent trop le tiſſu de la partie, & donnent lieu enſuite à la production de chairs molles, ſpongieuſes, difficiles à conſumer. Quant à ceux qui eſſuient l'ulcére trop ſouvent, ils enlévent à la vérité par-là le pus, mais ils emportent en même tems l'humeur qui ſuinte des extrémités des vaiſſeaux, & qui leur communique cette ductilité ſi néceſſaire pour

entretenir les pulſations qui doivent produire la mondification de l'ulcére, & la fléxibilité dont ils ont beſoin pour former de nouvelles chairs. Ceux enfin qui nétoient les ulcéres avec de gros linges, en les frottant rudement, emportent avec le pus les chairs qui végétent & qui ſont encore tendres; ils déchirent impitoyablement les petits vaiſſeaux qui commencent à s'allonger, ils enſanglantent l'ulcére, ignorans qu'ils ſont que la matiére mollaſſe qui tapiſſe la ſurface de l'ulcére, n'eſt autre choſe que de petits vaiſſeaux extrémement tendres & délicats, & non point du pus comme ils ſe l'imaginent: & ainſi ils apportent bien du ſoin à détruire l'ouvrage de la Nature, chaque fois qu'elle a réparé le déſordre qu'ils avoient fait. A la fin, les vaiſſeaux étant ſi ſouvent déchirés, ſecoués & changés de place, il

s'en fait une confusion : le sang & la lymphe circulent difficilement, & s'accumulent dans les vaisseaux qui sont mols, flasques, & à demi brûlés ; & ensuite l'on voit croître promtement des chairs fongueuses, remplies de fluides grossiers & mal-propres. L'on diroit que les trop fortes & fréquentes déтersions ne servent qu'à rendre l'ulcére plus mal-propre, bien-loin de le nétoyer. Mais si la trop forte compression ou contusion des petits vaisseaux nevro-lymphatiques rend la lymphe encore plus épaisse, le tissu de la partie s'endurcit enfin ; de-là la *callosité* des bords de l'ulcére. De même que le travail journalier endurcit les parties recouvertes de tégumens ; de même aussi les chairs d'un ulcére deviennent calleuses, pour être nétoyées trop souvent ou trop fortement.

XXXV.

Lorſque l'on panſe fréquemment les parties qui ſuppurent, on les expoſe autant de fois au contact de l'air extérieur qui leur eſt fort nuiſible, non pas par les ſels qu'il contient, mais uniquement par le différent dégré de température qu'il y apporte. (*Voyez article* 10. *Propoſition premiére.*) Car quoique l'on approche du feu auprès de la partie que l'on panſe pour corriger l'intempérie de l'air, il n'eſt cependant guéres poſſible d'en défendre la partie ; de maniére que ſa chaleur naturelle n'en ſoit quelque peu alterée, ou changée, ou du moins ſans que les exhalaiſons inſenſibles qui entretiennent la fluidité dans les liqueurs de la partie qui ſuppure, ne ſe diſſipent. Cette altération telle quelle ſoit, retardant le cours

des humeurs, tant dans les vaisseaux rompus de la partie qui suppurent, que dans ceux qui sont entiers, l'ouvrage de la suppuration en souffre considérablement, & en devient d'une durée beaucoup plus longue.

FIN.

TABLE DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Sommaires.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Livre.

A.

C.

E.

F.

G.

H.

I.

K.

V

L.

M.

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand'Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé JEAN HERISSANT, Libraire de la Ville de Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Livre, qui a pour titre *Observations de Chirurgie, par feu M. Chirac, &c.* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires; offrant à cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer le Livre ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & avec des caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *neuf années* consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun

ſieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout-au-long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons faire jouir ledit Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou

Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion. Et nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le dix neuviéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent quarante-deux, & de notre Regne le vingt-ſeptiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 589. fol. 578. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 19. Février 1742.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic*.

Faute à corriger.

PAg. 102. & ſuivantes, au haut des pages, *Cure générale des Playes.* Liſez, *Du traitement des Playes en général.*

De l'Imprimerie de Cl. J. B. Herissant.

9 draps
24 Servittes deux napes
9 Essuimains
16 chemises d'hommes
12 chemises femmes
3 tablier
5 torchon
21 mouchoir de poches
4 paires de poche
9 paires de bas
9 bandos
1 Corcert
20 mouchoirs de Col



1281 **CHIRAC** et **FIZES**. Observations de chirurgie sur la nature et le traitement des playes par M. Chirac et sur la suppuration des parties molles par M. Fizes, trad. du latin en françois par M.... *Paris, Hérissant,* 1742, in-12, 444 pp., rel. anc. bas. jasp., dos orné. Edition originale. (326) 800 fr.

*77 1956

J. THIEBAUD